

MÉLANIE GAGNON

**LES MILITAIRES AMÉRICAINS À CRYSTAL 2 (FROBISHER BAY)
DANS LES ANNÉES 1940 : PERSPECTIVES INUIT**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département d'anthropologie
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL

DÉCEMBRE 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-49019-X

Canada

RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, nous avons effectué une recherche de type ethnohistorique au sujet de la base militaire américaine de Frobisher Bay (île de Baffin) durant la Seconde Guerre mondiale, base qui a donné lieu à la formation de la communauté inuit contemporaine d'Iqaluit, capitale du Nunavut. Le but de cette étude était de découvrir comment les Inuit se remémorent la présence américaine à Frobisher Bay, durant les années 1940. Ce sujet a impliqué un cheminement de recherche en deux volets : d'une part, une fouille approfondie en documentation et en archives, et d'autre part, un séjour prolongé à Iqaluit afin de collecter des témoignages d'Inuit ayant assisté à l'arrivée des Américains, à la construction et à l'occupation de la base. En comparant les informations recueillies dans ces deux types de « corpus », nous avons ainsi pu réfléchir sur les particularités des perspectives historiques et de la mémoire des Inuit.

Mélanie Gagnon (étudiante)

François Trudel (directeur)

Avant-propos

Au cours des deux années de mon cheminement de maîtrise, plusieurs personnes m'ont aidée à rendre à terme cette recherche. Qu'il me soit donc permis dans les lignes qui suivent de leur exprimer ma gratitude.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de maîtrise, François Trudel, ainsi que mon codirecteur, Louis-Jacques Dorais, pour leur patience, leur encadrement et leur appui dans toutes les étapes de la réalisation de mon projet. Chacun à leur manière, ils ont su m'apporter les « illuminations » et les conseils dont j'avais besoin.

Mes remerciements s'adressent également à Mme Susan Sammons, sur qui j'ai pu compter lors de mes séjours à Iqaluit (1997 et 1998), tant sur le plan logistique de ma recherche que sur le plan moral. Je ne peux non plus passer sous silence l'appui de résidents d'Iqaluit, ami(e)s et collègues, tels que Maaki Kakkik, Aaju Peter, Stéphane Kolb, Louis McComber et bien d'autres, sans oublier les aînés inuit qui ont bien voulu participer à ma recherche.

À Québec, j'ai bénéficié d'un environnement de travail fort stimulant, parmi les membres du Groupe d'études inuit et circumpolaires (GÉTIC) de l'Université Laval, que je remercie ici. En effet, j'ai eu l'occasion de côtoyer plusieurs personnes (chercheurs, étudiants et secrétaires), avec qui j'ai pu partager ma vie quotidienne d'étudiante. Par ailleurs, je dois mentionner l'accueil et la bonne humeur des secrétaires du département d'anthropologie, qui m'ont connue dès mes « premiers pas » au baccalauréat.

Effectuer l'équivalent d'un mois de recherche en archives à Ottawa et 6 mois de terrain à Iqaluit implique évidemment des sommes d'argent fort importantes. La réalisation de tels périple n'aurait donc pas pu se faire sans l'appui financier des organismes suivants : Fondation de l'Université Laval, Fonds pour la Formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR), Programme de formation scientifique dans le Nord (Ministère des Affaires indiennes et du Nord), Fonds Georges-Henri-Lévesque (Faculté des sciences sociales, Université Laval), Programme Girardin-Vaillancourt (Fondation Desjardins).

Mes tendres remerciements vont à Jacques, mon copain, qui a su me « supporter » dans tous les sens du mot, tant dans les moments de joie que dans les difficultés de mon parcours académique. Je dédie finalement ce mémoire à ma mère, qui m'a toujours accompagnée et encouragée dans mes divers projets de vie...

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 : Problématique	4
-La Seconde Guerre mondiale et le Nord : une revue de documentation	4
-Question et objectifs de recherche	9
-Perspectives et positions théoriques	10
<i>Tradition orale, histoire et perspective « émiqwe »</i>	11
<i>La rencontre des deux mondes</i>	15
-Méthodologie	17
<i>Un mot sur l'ethnohistoire</i>	17
<i>Les archives</i>	19
<i>Le terrain</i>	20
-Voies d'analyse	23
Chapitre 2 : Contexte historique	26
-Contacts dans le sud de l'île de Baffin	26
<i>Les explorateurs</i>	26
<i>Les baleiniers</i>	29
<i>Les commerçants de fourrures</i>	33
<i>Les missionnaires</i>	38
<i>La présence gouvernementale</i>	40
-La population inuit	43
-1939, la guerre éclate : contexte du projet Crimson	45
-Les Américains à Frobisher Bay : ce que l'histoire « officielle » en dit...	52
-Conclusions	70

Chapitre 3 : Perspectives inuit sur les <i>Mialigait</i> à Iqaluit.	73
-Mialigaqtaivinig	74
-Nakasuk ou... Paluchi?	80
-La base	85
-Les emplois sur la base	92
-Les contacts	101
-Negro Troops	105
-En guise de bilan...	108
Conclusion générale.	110
Bibliographie	118
1) Archives	118
2) Ouvrages consultés	121
Annexe A : Assent to participate in the research project	133
Annexe B : Guide d'entrevue	134

Liste des cartes et des photographies

Cartes

-carte 1 : Île de Baffin; tirée de Holland (1994)	31
-carte 2 : Frobisher Bay; tirée de MacBain (1970)	36
-carte 3 : Camps inuit de la Baie de Frobisher; tirée de MacBain (1970)	44
-carte 4 : Route aérienne « Crimson »; tirée de MacBain (1970).	47
-carte 5 : Plan de la base américaine de Frobisher Bay; tirée de MacBain (1970)	58

Photographies

-Surface de Mialigaqtaliviniq ou île Pugh, Frobisher Bay	54
-Construction de la base de Frobisher Bay	56
-Camp inuit, près de la rivière Sylvia Grinnel	56
-Photos aériennes des installations militaires de Frobisher Bay, années 1940	59
-Photos aériennes de la piste d'atterrissage et de l'aérogare de Frobisher Bay, années 1940	60
-Mialigaqtaliviniq ou île Pugh (station météorologique Crystal 2)	77
-Débris et engins laissés par les Américains sur Mialigaqtaliviniq	78
-Débris et engins laissés par les Américains sur Mialigaqtaliviniq	79
-Vestiges d'habitations, sur Mialigaqtaliviniq	81
-Croix retrouvées sur Mialigaqtaliviniq	83
-Photographies de l'aérogare de Frobisher Bay, années 1940	87
-Bâtiments de la base de Frobisher Bay, années 1940.	88
-Photographies de la piste d'atterrissage, à titre comparatif	89
-Photos aériennes du camp inuit, dans les années 1940	95
-Installations de la Compagnie de la Baie d'Hudson, plage d'Apex Hill	100
-Panneau d'avertissement « This village off limits »	102

Introduction

La décennie 1990 a été marquée par certains événements fort importants en ce qui a trait à l'autonomie des peuples autochtones du Canada. C'est ainsi qu'en novembre 1996, après cinq années de travaux, la Commission royale sur les peuples autochtones a rendu public son volumineux rapport en 5 tomes, recommandant la création et le développement d'une série de mesures et d'infrastructures permettant aux Premières Nations du Canada de prendre progressivement en main leur devenir.

Mais l'événement sans doute le plus marquant et le plus médiatisé fut la création du Nunavut, le 1^{er} avril 1999. Ce territoire, peuplé d'une majorité d'Inuit et dirigé par eux, constitue un pas décisif dans l'histoire du Canada: il est l'aboutissement de plusieurs années de négociations, allant du premier projet de 1976, présenté par l'Inuit Tapirisat du Canada, à la signature d'un accord de principe entre le gouvernement canadien et la Fédération Tungavik (Canada/Tungavik, 1993). Parmi les 28 communautés du Nunavut, on a décidé de désigner Iqaluit comme capitale officielle de ce nouveau territoire, notamment en raison de son volume de population (environ 4 500 habitants), de ses infrastructures de transport et de la place qu'occupe cette ville comme centre régional de l'île de Baffin et de l'Arctique de l'Est canadien.

Pourtant, en jetant un coup d'œil sur l'histoire de la région d'Iqaluit, rien n'aurait à prime abord laissé croire qu'une communauté y serait graduellement formée et que cette dernière deviendrait un centre aussi important qu'il ne l'est dorénavant. Effectivement, il y a environ 60 ans, Iqaluit n'était qu'un lieu de passage temporaire sur l'itinéraire des groupes inuit de la baie de Frobisher, qui s'y rendaient entre autres en saison estivale pour pêcher (d'où son nom d'*Iqaluit*, signifiant « les poissons »). Aucune institution occidentale (station baleinière, poste de traite, mission, poste de police) n'était implantée sur le site, et le gouvernement canadien n'était présent que de façon indirecte dans cette région et dans la vie des Inuit.

Cependant, un événement majeur se produisit, qui attira pour de bon l'attention des autorités fédérales sur la région d'Iqaluit, mais aussi sur tout l'Arctique de l'Est jusque-là négligé : la construction d'infrastructures militaires par les Américains durant la Seconde Guerre mondiale. À partir de ce moment, une série de changements modifia le destin de certaines localités, Frobisher Bay/Iqaluit en étant un excellent exemple.

En effet, ses infrastructures de transport aérien, la ville d'Iqaluit les doit en grande partie aux militaires américains qui, au début des années 1940, ont sélectionné ce site pour la construction d'un aérodrome, tout comme ce fut d'ailleurs le cas pour Kuujuaq (Fort Chimo) au Québec. Projet de guerre planifié à la hâte, et pour une utilisation dite temporaire, le réseau d'aviation ainsi créé dans l'Arctique de l'Est canadien, s'il ne fut pas utilisé à sa pleine capacité en temps de guerre, trouva certes son importance stratégique dans les décennies subséquentes.

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous pencherons justement sur ce thème somme toute peu exploré qu'est la présence militaire dans l'Arctique de l'Est et à Frobisher Bay/Iqaluit durant les années 1940, en accordant une attention toute particulière à la mémoire que les Inuit conservent de ces événements. Nous verrons entre autres que ces derniers, loin d'être passifs, ont participé activement à ce pan d'histoire, plus que ce que les documents officiels ne le laissent croire.

Le premier chapitre sera consacré à exposer notre problématique : revue de documentation traitant de la présence militaire dans l'Arctique, question et objectifs de recherche, perspectives théoriques, démarches méthodologiques et grande lignes de l'analyse des données. Dans le second chapitre, il sera question du contexte historique englobant notre sujet de recherche : contacts entre Inuit et Eurocanadiens avant la guerre, population inuit au début des années 1940, détails du projet militaire « Crimson » dans l'Arctique de l'Est et histoire institutionnelle de la base américaine de Frobisher Bay.

C'est à ce point que nous pourrions enchaîner sur la présentation des informations que nous avons recueillies chez les Inuit (récits de vie publiés et entrevues avec des aînés), dans le chapitre 3, en laissant le plus possible la parole aux Inuit.

En conclusion, nous reviendrons sur quelques éléments de l'histoire des débuts de Frobisher Bay/Iqaluit, en tentant par le fait même de faire ressortir certaines particularités des perspectives inuit de cette histoire.

Chapitre 1 : Problématique

La Seconde Guerre mondiale et le Nord : une revue de documentation

À prime abord, en examinant la documentation abordant le thème de la militarisation dans les régions nordiques canadiennes, il nous apparaît que la construction de la *DEW Line*¹ dans les années 1950 (Guerre Froide) soit davantage traitée comme un événement marquant pour le Nord que la Seconde Guerre mondiale. Lorsque la présence militaire en régions nordiques pendant le Second Conflit est prise en considération explicitement, il est fréquent qu'on ne la mentionne qu'au passage, comme nous le voyons dans des écrits historiques à caractère général tels ceux de Kemp (1984), McMillan (1995) et Damas (1996). De plus, l'accent est souvent mis sur l'effervescence militaire dans l'Arctique de l'Ouest au détriment des projets de guerre dans l'Arctique de l'Est (par exemple : Coates, 1985 et Hamilton, 1994). Dans d'autres cas, les mentions des activités militaires de la Seconde Guerre dans le Nord apparaissent lorsque le thème de la souveraineté canadienne est traité : la présence massive des militaires américains en sol nord-canadien devient ainsi une menace réelle pour l'intégrité territoriale et la souveraineté du Canada (voir Grant, 1988). Enfin, certains ouvrages d'histoire militaire analysent en profondeur les stratégies de guerre du Canada et les relations entre ce dernier et les États-Unis, mais le discours demeure à un niveau très officiel et hermétique (Bykofsky & Larson, 1957 ; Dziuban, 1959 ; Conn & Fairchild, 1960 ; Stacey, 1970).

Du côté de l'anthropologie, les deux premières études réalisées à Frobisher Bay ne nous renseignent guère sur la présence militaire à cet endroit. La première recherche en importance est celle de T. Yatsushiro (1963), effectuée pour le compte du Ministère des Affaires du Nord et des Ressources Nationales du Canada. Mis à part une très brève partie historique en préface du rapport, l'auteur n'analyse que les conditions économiques et salariales des Inuit telles qu'observées en 1958. Sa recherche est basée sur des informations collectées par questionnaires, complétées par quelques entrevues. La seconde étude d'envergure sur Frobisher Bay, elle aussi commandée par le Ministère des Affaires du Nord et des Ressources Nationales, est celle de John J. et Irma Honigmann (1965). Dès le premier chapitre de leur volume, ils annoncent qu'ils ne feront pas l'histoire de cette ville: « We deal

¹ *Distant Early Warning Line* ou réseau d'alerte avancé.

mainly with Frobisher Bay as it operated during our stay, from March through August 27, 1963. Therefore we include no lengthy account of how Frobisher Bay came to be. » (1965: 9). Les seules mentions historiques qui accompagnent ce commentaire sont d'une part, un tableau illustrant les dates importantes de l'histoire du Sud de l'île de Baffin, incluant la construction de la base de Frobisher Bay et les grandes lignes de l'occupation militaire des lieux; et d'autre part, un court paragraphe qui concerne surtout les activités entourant la *DEW Line*. Le reste de l'ouvrage s'attarde aux diverses caractéristiques de la ville de Frobisher Bay et des Inuit y vivant (attitudes, structures urbaines et sociales, instances présentes dans la ville, etc.). Donc, dans l'ensemble, ces descriptions ne représentent pour nous que des « portraits » plus ou moins statiques, qui nous renseignent sur les conditions d'une période très limitée (1958, 1963...), fidèles en cela aux classiques de l'anthropologie (*présent ethnographique...*).

Malgré ces tendances – ou ces *lacunes*, selon le point de vue adopté – nous retrouvons néanmoins des ouvrages incontournables pour une étude de la militarisation de l'Arctique. Mentionnons d'abord le volume de S.D. Grant (1988) cité plus haut, qui brosse un tableau fort détaillé des préoccupations et activités militaires du Canada, à partir de la Confédération de 1867. Cette vaste recherche est principalement basée sur les archives canadiennes, américaines et britanniques; de plus, l'auteure mentionne en préface que la curiosité l'a amenée à se rendre dans les communautés du Yukon et des Territoires-du-Nord-Ouest, afin d'y mener des entrevues « with longtime residents of diverse occupations and ethnicity » (1988: xviii). Toutefois, ces entretiens ne forment pas l'essentiel de la recherche et une place effacée semble leur être accordée. Le thème majeur qui motive cette étude est la constante ambiguïté des autorités canadiennes entre deux tendances: d'une part, assurer la sécurité du pays (et donc permettre aux Américains d'effectuer leurs projets militaires en sol canadien), et d'autre part, conserver sa souveraineté et son intégrité territoriale dans les projets de guerre amorcés avec ce puissant voisin. Grant présente par le fait même les « dessous » des décisions militaires canadiennes, américaines et britanniques, ainsi que les motivations et attitudes propres au contexte de l'époque. Cette analyse minutieuse nous procure donc une toile de fond permettant de comprendre le contexte dans lequel s'insèrent les activités militaires dans l'Arctique de l'Est et à Frobisher Bay.

Le chapitre 8 de D. Jenness (1964), consacré aux impacts de la Seconde Guerre dans le Nord canadien, constitue également une référence importante à mentionner. L'auteur y décrit la situation des Inuit de l'Est canadien, beaucoup moins préparés, selon lui, que les Inuit de l'Alaska à être impliqués dans les événements de guerre. Ne parlant ni anglais ni français, vivant de chasse et de pêche, n'ayant que peu de contact avec le monde des Blancs, ils vécurent, selon Jenness, l'arrivée massive des militaires comme un choc de cultures brutal (circulation aérienne et maritime intense, nouvelles marchandises, emplois, etc.). Dans ses propos, l'auteur adopte un ton très critique quant à l'administration canadienne dans le Nord et ses argumentations tournent autour de la problématique de l'acculturation (effets pervers des contacts, perte des traditions, etc.). Il nous faut donc accueillir avec prudence les affirmations qu'il avance parfois sur les relations entre militaires et Inuit dans l'Arctique de l'Est et à Frobisher Bay, et relativiser tous les *impacts d'acculturation* qu'il énumère avec véhémence.

Dans un tout autre ordre, le livre d'A. Forbes (1953) s'avère fort pertinent pour nos propos. En effet, cet auteur fut l'un des témoins directs de la militarisation du Nord dans les années 1940, puisqu'il participa aux expéditions d'exploration des sites retenus pour les projets militaires du nord-est canadien. Son ouvrage constitue la retranscription des notes de terrain et correspondances qu'il rédigea pendant ses voyages nordiques de 1941 à 1943. On obtient ainsi une vision *interne* des événements, non pas au niveau des planificateurs et décideurs, mais sur le terrain, par les gens même qui ont participé à l'établissement des installations militaires dans l'Arctique de l'Est. Ce livre fournit donc un grand nombre de points de repères et de détails que seuls des souvenirs de ce type peuvent révéler et que les archives laissent souvent de côté, mis à part quelques rares documents.

Au sein de la documentation émanant plus directement du monde académique (mémoires, thèses...), trois études méritent une attention particulière. D'abord, la thèse de K. Eyre (1981) analyse la stratégie militaire d'ensemble du Canada en rapport avec ses régions nordiques, en détaillant les projets et opérations qui y ont eu cours. La recherche comporte dix chapitres, les quatre premiers (1-4) traitant de la présence militaire canadienne dans le Nord du début du siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale ; le chapitre 5 couvrant l'effervescence et les plans de guerre dans l'Ouest et l'Est arctiques (1939-45) ; et les cinq derniers chapitres (6-

10) décrivant les activités militaires canadiennes à partir de 1945, le bouillonnement de projets amené par la Guerre Froide et le retour des militaires dans l'Arctique contemporain. Il s'agit ainsi d'une étude générale, principalement basée sur des données d'archives, qui constitue un des rares ouvrages à provenir de la Grande-Bretagne², ce qui nous offre une autre perspective.

Ensuite, le mémoire d'E. Robitaille (1987) vise à cerner l'impact socio-économique que la militarisation a pu avoir sur les Inuit de l'Arctique de l'Est. Les sources d'information utilisées proviennent essentiellement des archives canadiennes, de la documentation officielle et d'entrevues avec des non-Inuit (K. Greenaway, G. Rowley et G. Smith). Malgré quelques tentatives de rencontre avec des Inuit, l'auteur mentionne qu'il lui fut impossible de s'enquérir de leur point de vue, étant donné les « coûts prohibitifs impliqués » pour des stages en terrain nordique (1987 : 7). Le premier chapitre du mémoire dresse un bilan historique de l'Est canadien en 1939, en étudiant successivement la géographie, les contacts entre Blancs et Inuit avant la Guerre, la répartition géographique des Inuit de l'Est et la vie inuit d'avant 1939. Le second chapitre s'attarde à la description des activités militaires dans l'Est arctique entre 1942 et 1965, de façon à mieux cerner le contexte de leurs répercussions sur les Inuit. Le dernier chapitre concerne l'impact proprement dit de toutes ces installations militaires sur les communautés inuit impliquées. Ce mémoire nous fournit une vue d'ensemble des activités militaires dans l'Arctique de l'Est, impliquant tout comme l'ouvrage de Grant (1988) une recherche en archives poussée et faisant une synthèse de la documentation disponible sur ce sujet.

Enfin, le mémoire de S.K. MacBain (1970) dresse l'histoire de Frobisher Bay dans une perspective globale, allant des débuts (années de guerre) jusqu'aux développements de la fin des années 1960. L'auteure y montre comment la ville de Frobisher Bay est passée d'une fonction duelle (militaire et civile) à la fonction unique de centre administratif; comment s'est déroulée la croissance physique de la communauté; et comment ont été instaurés les plans de développement. L'ouvrage est divisé en trois parties: la première aborde l'évolution de cette communauté de l'Arctique et couvre la période pré-contacts jusqu'aux années 1960, incluant ainsi les années d'activités militaires. La seconde partie fait la description de l'évolution de

² La plupart de nos sources ont été publiées aux États-Unis et au Canada.

Frobisher Bay comme centre administratif telle qu'observée en 1966, en considérant les diverses avenues du développement alors enclenché (fonctions gouvernementales, entreprise privée sous-développée, activités économiques des Inuit et des non-Inuit). La troisième et dernière partie se concentre sur le « nouveau » Frobisher Bay, en étudiant en profondeur le second plan de développement de la ville et en identifiant des pistes potentielles à suivre pour la croissance future de Frobisher Bay. Le mémoire de MacBain constitue donc une étude de cas pour cerner le processus de développement de villes nordiques, étude susceptible d'être appliquée à d'autres communautés. Somme toute, les activités militaires se voient accorder une place importante pour ce qui est de la naissance de la ville, mais le but de la recherche de MacBain n'est pas de s'étendre sur ce thème. Tout comme la plupart des autres ouvrages présentés dans cette section, ce mémoire est basé sur des données d'archives; mais cette fois, la recherche est plus pointue et ne concerne que Frobisher Bay.

Ces trois exercices académiques, bien que provenant de disciplines diverses (études militaires, sociologie, géographie), ont donc en commun d'être presque exclusivement basés sur des données d'archives. Ils constituent certes des ouvrages incontournables, du fait qu'ils brossent un tableau assez complet – allant de l'Arctique en général vers l'Arctique de l'Est et plus particulièrement Frobisher Bay – des activités militaires, en plus de faire une synthèse de la documentation disponible quant à la présence des militaires dans l'Arctique. Par ailleurs, nous remarquons que ces recherches, tout comme la presque totalité des autres sources consultées, n'ont pas pris en compte ni exploré la version des Inuit sur ces événements. En effet, bien qu'une documentation abondante touche de près ou de loin à la présence militaire dans l'Arctique, la seule publication qui, à notre connaissance, intègre la tradition orale au sein de sources écrites est le numéro spécial de *Them Days* (1987) sur la base militaire de Goose Bay au Labrador. Nous y retrouvons des transcriptions d'entrevues mêlées à des documents historiques reproduits (archives et extraits d'ouvrages publiés), le tout malheureusement présenté sans analyse.

Question et objectifs de recherche

Nous constatons donc que les ouvrages abordant le thème de la militarisation de l'Arctique durant la Seconde Guerre mondiale et les années 1940 se basent presque tous sur des données d'archives pour décrire et analyser les grandes lignes de cette période historique. Il nous paraît alors impératif d'étudier la présence militaire dans l'Arctique de l'Est – zone la moins étudiée concernant ce thème – justement à partir des témoignages des principaux témoins de ces événements : les Inuit.

Mais, dans le cadre d'un projet de maîtrise, il nous aurait été fort complexe de recueillir des témoignages provenant de tous ou du moins, de plusieurs sites de l'Arctique de l'Est touchés par la militarisation. Ainsi, nous avons jugé plus profitable d'investiguer l'histoire d'une seule base militaire et de pouvoir aller plus loin dans notre analyse, au lieu de simplement brosser un tableau général de l'ensemble. Aussi nous a-t-il fallu limiter notre enquête à la région d'Iqaluit, ancienne Frobisher Bay. Le choix de cette localité particulière s'explique par trois raisons majeures :

D'abord, la venue des militaires américains à cet endroit qui, comme nous le verrons, n'abritait alors aucune infrastructure occidentale fixe (commerciale, religieuse, gouvernementale...), fut le point de départ de la croissance subséquente et rapide que connut cette nouvelle communauté nordique.

Ensuite, l'absence d'écrits entièrement consacrés aux souvenirs inuit sur les débuts d'Iqaluit nous a motivée à nous lancer dans cette voie peu explorée, étant donné que cette ville de plus de 4000 habitants est la plus importante de l'Arctique de l'Est et est récemment devenue la capitale du Nunavut, ce qui justifie qu'une recherche traitant directement de sa naissance soit réalisée.

Enfin, et surtout, nous pouvons mentionner l'apparent intérêt de la communauté actuelle pour fouiller plus à fond cet épisode ancien de son histoire, et l'urgence de le faire avant que les derniers témoins directs ne disparaissent.

Dans le cadre de notre projet de maîtrise, nous avons donc choisi d'effectuer l'histoire de la base militaire de Frobisher Bay dans les années 1940 et de découvrir *comment se sont déroulées l'arrivée, l'installation et les activités des militaires américains, telles que remémorées et reformulées par les Inuit témoins de ces événements historiques*. Nous avons tenté par le fait même de trouver réponse à certains questionnements sous-jacents :

- Quelle est l'appréciation générale qui ressort des témoignages et souvenirs inuit, concernant la présence des militaires et les changements qu'ils ont engendrés dans la région de Frobisher Bay ?
- La construction de la base militaire de Frobisher Bay représente-t-elle un point tournant dans la vision qu'ont les Inuit de l'histoire de cette région de l'île de Baffin ?

À partir de ces interrogations, nous avons identifié quelques objectifs de recherche à atteindre :

1) Faire un bref bilan historique des contacts dans le Sud-Est de l'île de Baffin, avant la guerre 1939-45, afin de bien situer les événements des années 1940 faisant l'objet de notre recherche ;

2) dépeindre le contexte historique de la Seconde Guerre mondiale et ses répercussions en Amérique du Nord, en mettant l'accent sur les projets militaires effectués dans l'Arctique de l'Est et plus particulièrement à Frobisher Bay ;

3) découvrir la spécificité de la perspective historique des Inuit de la région du Sud Baffin, telle que véhiculée dans les données orales et écrites que nous avons recueillies ;

Perspectives et positions théoriques

Ayant bien en tête notre questionnement et nos objectifs de recherche, il nous faut maintenant présenter et discuter certains présupposés théoriques que nous jugeons appropriés à notre démarche et qui nous ont inspirée tout au long de notre cheminement. Nous aborderons ainsi les débats entourant la tradition orale en tant qu'histoire et les possibilités d'une perspective émique, pour clore sur le concept des groupes d'intérêt évoqué par Trigger (1975).

Tradition orale, histoire et perspective émique

Pendant longtemps, les peuples dits primitifs, sans écriture, ont été considérés comme n'ayant pas d'histoire (Dickason, 1997). Comme le mentionne Burch (1991), si l'on ne tient compte que du sens restreint du mot *histoire*, renvoyant à des registres écrits au sujet de personnes et d'événements, cette affirmation n'est pas fautive. Toutefois, il ne faut pas en rester là, car *ces peuples ont un passé* et possèdent des connaissances et récits sur ce dernier. La principale différence entre l'histoire occidentale et l'histoire autochtone résiderait dans le fait que la première est écrite alors que la seconde est orale : « In the broad sense of 'history' as a substantive record of the past, [Natives] definitely have a history. » (Burch, 1991 : 1). Les sources de la première (les archives) ne changent pas avec le temps³, alors que les témoignages oraux de la seconde, transmis de génération en génération, sont réinterprétés d'une fois à l'autre. Qu'en est-il alors de la validité des sources et de l'histoire orales? Willson (1988) pose la même interrogation, mais précise qu'on peut facilement questionner *toute* l'histoire (écrite) de cette manière. Les documents d'archives sont le produit d'humains et reflètent donc, comme les récits oraux, les perceptions et biais socioculturels de l'époque; de toute façon, les informations ne deviennent pas plus véridiques une fois consignées par écrit (Willson, 1988 : 254).

Quoi qu'il en soit, nombreux furent les arguments contre l'utilisation des traditions orales en tant que sources historiques (cf. Calvet, 1984 : 96-97). Les premiers chercheurs intéressés à reconnaître une valeur historique aux données autochtones se sont évertués à établir des procédés et des critères d'évaluation afin de statuer si tel récit est vrai ou faux, fidèle à la réalité ou biaisé, etc. (Vansina, 1961; McCall, 1964). On a ainsi mis l'accent sur le caractère plausible d'une information, sa conformité avec les faits historiques établis, le statut du narrateur (témoin direct ou non), la concordance avec la culture matérielle (ruines, vestiges, objets), la continuité de la tradition (réurrence d'un récit, persistance), et finalement la corroboration par des sources écrites (documentation historique locale, archives, journaux).

Cette dernière prescription est probablement la plus répandue et la plus utilisée, au point que les sources orales dépendent souvent des preuves écrites pour être jugées valables

³ Ce sont leur interprétation et leur utilisation qui changent, pas les « documents physiques » comme tels.

sur le plan historique : elles sont *douteuses* tant qu'elles ne sont pas accréditées par les écrits. D'ailleurs, Burch (1991) resta sceptique face aux témoignages historiques qui lui furent racontés, parce qu'ils lui semblaient insensés... jusqu'à ce qu'une recherche plus poussée en archives lui prouve que les Autochtones disaient vrai. Ce qui lui fait maintenant dire : « ...information that is provided by people whom the Inupiat consider competent historians should be regarded as true until proven false, no matter how extraordinary what they say may first appear. » (Burch, 1991 : 11-12). Dans le même sens, Spear (1981), constatant la déception des historiens face aux traditions orales malgré leur application serrée des critères de validité, résume très bien notre pensée à cet égard :

« We must accept that oral traditions exist within an oral mode of thought which, regardless of how irrational it may appear to us, is rational and coherent when understood on its own terms. The task of the historian is not to prune away what appears to be irrational, leaving what we judge to be rational, but to accept the whole as rational within a mode of thought that is different from ours and then to try to translate the rationality of that mode into the rationality of ours. » (Spear, 1981 : 146-147).

Pour Rappaport (1990), la difficulté des anthropologues et historiens à concevoir les traditions orales indigènes comme porteuses d'histoire vient du fait que ces chercheurs les ont étudiées en dehors de leur contexte socioculturel et politique, comme des textes intemporels, des mythes figés. De plus, les ancrages culturels de notre propre histoire occidentale et de nos critères d'historicité n'ont jamais vraiment fait l'objet d'une remise en question approfondie. Les débats entourant les ethnosciences en général (y compris l'ethnohistoire) poursuivent une ligne d'argumentation similaire. Dans cette veine, Latour (1991) montre comment la science occidentale prétend accéder à la *vraie* réalité, alors que les autres sciences (ethnosciences) ne sont que des « représentations » de la nature et du monde. Selon cette idée, la pensée scientifique arrive à se détacher des influences culturelles pour accéder à une réalité naturelle. Elle a donc longtemps constitué (et constitue encore souvent...) l'**étalon de mesure** par excellence pour évaluer les savoirs des cultures non-occidentales; s'il y a conformité ou correspondance des savoirs, on loue les connaissances et la clairvoyance de ces peuples; sinon, on leur attribue tout un système de croyances, si bien développé soit-il...

De nos jours, il semble que la tradition orale soit reconnue comme une source essentielle pour l'histoire, entre autres parce qu'elle procure un savoir *de l'intérieur* : « Not only can oral history tell you what happened and when, but it can tell you how people felt about past incidents and what meaning those incidents have for them now. » (Page, 1988 : 282). Mais si « perspective intérieure » il y a, comment peut-on l'atteindre ? Pour certains, le simple fait d'amasser et de présenter des données orales historiques au sein des sources écrites apporte une vision intérieure au groupe, une personnalisation de l'histoire. Le chercheur décide de ce qui est pertinent et arrange le matériel selon ses goûts, ses critères de scientificité et sa chronologie (Harris & al., 1975 ; Allen & Montell, 1981 ; Vansina, 1985). Toutefois, pour d'autres, l'idée de *perspective* va un peu plus loin : « ...each people's oral traditions have their own kind of historical perspective and the historian's first task is to understand this perspective before trying to fit the traditions into a unilinear time scale. » (Boston, 1969 : 38, cité par Carmack, 1972 : 241). Il faut donc découvrir et comprendre le système symbolique qui intègre les éléments historiques recueillis, en ayant tout de même pour but ultime de les ramener à un cadre historique occidental.

Au cours des années 1980, certains auteurs tentent de franchir un pas de plus vers l'étude des perspectives historiques indigènes : mentionnons dans cette veine les recherches de Rosaldo (1980), Vincent (1982), Price (1983) Sahlins (1985) et Borofsky (1987). Ces derniers accordent une place centrale aux traditions orales, les analysent dans leur contexte et présentent des versions de l'histoire qui se démarquent en plusieurs points des critères habituels d'écriture historique.

Pour nos propos, les travaux de Sylvie Vincent (1982) se sont avérés particulièrement intéressants. Pour cette auteure, la tradition orale constitue un réservoir de connaissances sur le passé et le présent ; elle inclut les sources (archives orales) de même que l'analyse de ces sources par les membres de la culture. Elle peut s'interroger de deux façons : d'une part, l'histoire peut être faite par un chercheur extérieur, qui pose à la tradition orale des questions qui sont pertinentes pour notre histoire et notre ethnologie (sens *étiquette*), ou d'autre part, on peut chercher à quelles questions la tradition orale répond, quelle est sa sélection des événements et selon quels codes elle les ordonne, quelles sont ses fonctions (sens *émique*)...

(Vincent, 1982). Geertz (1986) aborde cette distinction entre émique et étique en termes de concepts, les premiers étant proches de l'expérience, et les seconds étant plus éloignés. Il s'agit d'une question de degré, et non une opposition entre les deux. Il souligne toutefois que l'ethnographe ne peut pas percevoir ce que ses informateurs perçoivent ; tout au plus peut-il accéder à *ce avec quoi* ils perçoivent (Ibid. : 75). Csonka (1995 : xi-xii) nous expose la même limite : « Si je n'en étais pas conscient auparavant, les Inuit m'ont bien fait remarquer que je ne pouvais entièrement saisir leur point de vue 'de l'intérieur': les difficultés linguistiques, et surtout les différences culturelles, faisaient obstacle ».

Comment alors tenter d'accéder à cette voie « émique » de l'histoire ? Une des clés à ce problème se situerait dans l'étude des catégories historiques autochtones, des genres de récits qui sont reconnus et nommés dans chaque culture (Vincent, 1982 ; Vansina, 1985 ; Nabokov, 1996). Plus encore : le principal serait de découvrir quels types de messages oraux sont considérés comme vrais, historiques, par les membres de la culture étudiée, et quels codes servent de chronologie lorsque aucune date précise n'est disponible pour situer un événement. C'est en intégrant les événements et faits racontés dans le cadre philosophique historique propre à chaque culture que l'on resterait fidèle à la perspective intérieure (Nabokov, 1996). Pour atteindre cet objectif audacieux, il est tentant de se demander si la collecte et le traitement des informations orales ne devraient pas être assumés par un membre de la communauté étudiée (un Autochtone, par exemple...). Harris & al. (1975 : 25) posent la même question et y répondent par la négative : non, une recherche conduite par un individu faisant partie du groupe n'est pas plus encline à refléter une perspective intérieure, puisque les membres d'une culture ne disposent pas de la *distance* et de l'*objectivité* nécessaires pour percevoir et analyser les détails qui leur semblent acquis, insignifiants, banals.

De nos jours, on évoque avec beaucoup moins d'assurance ces critères de distance et d'objectivité pour asseoir le savoir scientifique. Le problème de l'histoire écrite par des Autochtones (pour ce qui est de la perspective émique) concernerait plutôt la recevabilité d'autres types d'histoire dans le monde scientifique et le dilemme de présentation des données que cela implique. Moore (1992), dans un article résumant une entrevue avec Olive Patricia Dickason, déplore que l'ouvrage historique rédigé par cette Métisse canadienne ressemble en plusieurs points aux livres d'histoire conventionnels (chronologie, divisions historiques,

recherches en archives...). Questionnée au sujet d'une perspective plus amérindienne de l'histoire, elle répond : « The elders are not so reliable, at least in the Western sense. And history is a Western phenomenon. It is a different level of knowledge – and this is the dilemma. Native peoples have to build up their historical-legal identity in ways the world can recognize. » (Moore, 1992 : 55). Tout au plus, pour l'instant, doivent-ils se contenter de renverser les positions concernant certains événements historiques et de souligner la part active que les Autochtones ont eue dans l'histoire de l'Amérique (Ipellie, 1992 ; Dickason, 1996).

À la lumière de ces propos, il peut sembler tout à fait utopique de songer à atteindre une perspective intérieure, émique, voire authentique de l'histoire inuit dans le cadre de notre mémoire de maîtrise. Notre recherche ne constitue qu'un premier « débroussaillage » en ce qui a trait aux traditions orales inuit sur les Américains à Frobisher Bay. Bien que nous ayons comme objectif de découvrir certaines particularités des perspectives inuit de l'histoire, et bien que les études de Sylvie Vincent nous aient fortement inspirée de façon théorique, nous n'avons pas fait d'enquête systématique sur les catégories de récits, les temporalités et les modalités de construction de l'histoire inuit. Tout au plus pourrions-nous, à l'heure actuelle et avec les données dont nous disposons, entamer une réflexion sur les éléments historiques retenus par les Inuit comme importants pour une histoire de Frobisher Bay/Iqaluit.

La rencontre des deux mondes...

Notre volonté de retracer certaines perspectives historiques inuit sur la présence des militaires américains à Frobisher Bay s'inscrit également dans une réflexion plus large sur le thème des contacts entre les Autochtones et les Occidentaux, de la « rencontre des deux mondes » (*Anthropologie et Société*, vol. 15(1), 1991).

Dans un court essai, Trigger (1975) présente le concept des « groupes d'intérêt », en donnant à cette expression un tout autre sens que celui, très politique et légal, équivalant à des groupes de pression et de négociation. Il s'agit pour lui de trouver un juste milieu entre d'une part, le niveau individuel de la biographie et des histoires de vie, et d'autre part, le niveau

socio-structurel, afin de concevoir les attitudes, actions, rôles et motivations de groupes d'individus ayant des intérêts communs dans des situations historiques réelles (Trigger, 1975 : 56). C'est dans ce niveau intermédiaire des groupes d'intérêt que peut s'articuler et se comprendre la rencontre des deux échelles temporelles décrites par Bertaux (1997 : 76) : d'une part, le temps biographique (cheminement historique individuel) et d'autre part, le temps historique collectif. Le fait d'inscrire le temps biographique dans le temps historique favoriserait la compréhension d'une série de contextes, de situations, d'événements qui autrement, ne révéleraient qu'une partie de leur richesse.

Aborder l'histoire des contacts sous l'angle des groupes d'intérêt procure une appréhension de cette période historique allant plus loin que l'étude du choc de deux groupes différents ou de la problématique de l'acculturation. Cette dernière s'accompagne souvent d'une vision romantique du passé traditionnel des Autochtones et d'une dévaluation de la société contemporaine ; les Autochtones y sont pensés comme étant passifs et statiques par rapport aux changements qui leur tombent littéralement sur la tête (Harkin, 1988). Avec les groupes d'intérêt, il n'est pas question d'un face à face entre Blancs d'un côté et Autochtones de l'autre, présentés comme des groupes homogènes, car il y eut des dissensions à l'intérieur même de ces groupes, des intérêts différents face aux situations historiques d'alors, et des alliances inter-ethniques en fonction de ces intérêts. Toutefois, la difficulté majeure selon Trigger (1975, 1990, 1991) concerne le fait que les données historiques (archives) sont produites presque exclusivement par les Européens. La tendance est donc forte à mettre trop d'accent sur les relations entre Blancs et Autochtones, dépeintes dans ces archives, et d'oublier par le fait même les relations entre Autochtones, tout comme celles entre Blancs, dans tout ce complexe de relations (Krupnik, 1994).

Ces idées rejoignent en plusieurs points celles de Delâge (1991) : l'histoire des contacts concerne en fait différents types de rencontres et de relations, une hétérogénéité des intérêts des deux côtés et des alliances de part et d'autre. Les Autochtones n'ont pas été passifs dans cette conquête, ils y ont participé de façon active, ont fait des choix par rapport aux intérêts de l'heure, même dans un contexte d'injustices et de rapports de force à leur désavantage (Delâge, 1991 ; Dickason, 1996). Tout comme l'idée des groupes d'intérêt, le concept d'*agency* appliqué à l'histoire fait écho aux positions de Delâge :

« Historical agency implies that people in the past faced choices, that they made decisions, and that the resulting actions had consequences ... the notion of historical agency is necessary for conceptualizing people's interactions with the social and cultural circumstances in which they found themselves. » (Seixas, 1993 : 303, cité dans Olmedo, 1997 : 554).

Il est bien certain que nous ne pourrons, dans le cadre très limité de ce mémoire, couvrir toute la richesse des relations qu'a suscité l'avènement d'une base militaire à Frobisher Bay. Nous traiterons particulièrement des relations entre Inuit et militaires, en laissant pour l'instant de côté celles entre groupes inuit, ainsi que celles entre les différents représentants du monde occidental (militaires, commerçants, missionnaires, agents de la GRC). Nous retenons néanmoins l'importance de conceptualiser cette rencontre Inuit-militaires en des termes qui rendent bien justice à la participation active des premiers dans l'établissement et les activités des seconds, et cela en parfait accord avec les positions présentées dans cette section.

Méthodologie

Un mot sur l'ethnohistoire

L'approche méthodologique générale qui nous a guidée tout au long de notre réflexion et de notre collecte de données est celle que l'on appelle l'*ethnohistoire*. Avant d'aller plus loin, il importe que nous résumions les débats entourant cette dernière, afin de clarifier les positions et orientations que nous avons adoptées tout au long de notre projet de maîtrise. Les critiques majeures adressées à l'ethnohistoire concernent notamment sa bannière, son statut et son objet d'étude.

Au début des années 1970, Carmack publie un article-synthèse sur l'ethnohistoire et dégage trois types de recherches ethnohistoriques en fonction des sujets étudiés (1972 : 237-241) : 1) les histoires spécifiques (ou histoires culturelles), visant à retracer l'origine de traits ou institutions dans des sociétés non-occidentales ; 2) les ethnographies historiques qui concernent la reconstitution de sociétés comme elles étaient avant les contacts avec le monde

occidental ; et 3) la *folk history*⁴, où l'on étudie la vision qu'une société a de son passé, en tant que branche des savoirs culturels (ethnoscience). Deux décennies plus tard, Krech (1991) fait lui aussi ressortir des tendances, des genres de recherches au sein de l'ethnohistoire : études centrées sur les premiers contacts chez les peuples autochtones nord-américains; sur l'économie politique et les relations précoloniales; sur la société et l'écologie; sur l'influence des cultures locales dans les processus structurels; et finalement sur la culture, la perspective indigène et la tradition orale.

À partir des années 1960, et de pair avec l'intérêt grandissant pour le genre « folk history » de Carmack ou la tendance « culturelle » de Krech, l'usage du terme *ethnohistoire* est remis en question. Vansina rejette l'usage de cette expression : « ...history in illiterate societies is not different from the pursuit of the past in literate ones... And there is therefore no need to coin a special term, such as ethnohistory just for this reason. » (Vansina, 1960 : 53, cité par Krech, 1991 : 363). Fogelson, en 1974, montre son exaspération face à l'ethnohistoire traditionnelle en avançant l'expression « ethno-ethnohistory » pour signifier l'étude des perspectives historiques indigènes (Fogelson, 1989; Krech, 1991). On déplore de plus en plus l'utilisation d'un terme spécial pour référer à l'histoire des Autres; peu importe le qualificatif employé, toutes les sociétés devraient être également concernées, sans restriction, sans ghettoïsation abusive. La plupart des études qui se sont dites ethnohistoriques sont des histoires chronologiques conventionnelles, qui n'ont d'« ethno » que le fait de concerner une société indigène : « In theory, ethnohistory applies to the history of any *ethnos*. In practice it is exclusionary; in a way, it has not shaken its 'tribal' (today, one would add 'minority') referent, still connoting the Other... » (Krech, 1991 : 364).

Les critiques de la bannière ethnohistorique s'accompagnent progressivement d'une autre remise en question, concernant le statut même de l'ethnohistoire : plusieurs affirment que cette dernière ne constitue pas une discipline ni une sous-discipline anthropologique, puisqu'elle ne possède pas de théories indépendantes des théories anthropologiques et que ses buts sont ceux de l'anthropologie culturelle. Ils la définissent davantage comme une **méthodologie**, un ensemble de techniques pour collecter, préparer et analyser les données

⁴ Expression avancée par Hudson en 1966 pour remplacer le terme d'« ethnohistoire » (Allen & Montell, 1981).

historiques écrites et/ou orales, en utilisant des sources variées (archéologie, ethnographie, archives...) pour reconstruire le passé des groupes étudiés (Carmack, 1972 ; Hudson, 1973 ; Martin, 1978 ; Trigger, 1982 ; DeMallie, 1993).

En parlant ainsi d'une méthodologie, on éviterait de sombrer dans l'ethnocentrisme mentionné plus haut, qui distingue qualitativement notre histoire de celle des Autres (ethno...). De plus, « l'ethnohistoire lutte précisément contre notre vision ethnocentrique, d'une part en mettant en perspective les biais dans les sources historiques et les stéréotypes qui en sont issus et continuent d'avoir cours [...], d'autre part en montrant que les sociétés qu'elle étudie possèdent une dynamique historique propre. » (Csonka, 1995 : 14). Pour référer à un ensemble constitué de savoirs historiques, on suggère de remplacer l'expression « ethnohistoire » par des termes comme *Native American History* (Trigger, 1982 : 11), anthropologie historique (Krech, 1991 : 365), etc.

À la lumière de ce préambule, et en regard des positions théoriques exposées plus haut, nous avons adopté une démarche *ethnohistorique* (dans un sens strictement méthodologique) comportant les deux tendances qui lui sont généralement reconnues : d'une part, une recherche en archives traditionnelle, et d'autre part, une collecte de traditions et de souvenirs inuit. Ce sont ces deux volets de notre projet que nous allons maintenant détailler.

Les archives

Notre recherche aux Archives Nationales canadiennes s'est déroulée en deux temps : d'une part, nous avons séjourné à Ottawa du 15 au 29 mai 1997 (avant notre pré-terrain) pour y dépouiller les principaux fonds d'archives susceptibles de contenir des informations sur l'Arctique de l'Est et Frobisher Bay. D'autre part, nous sommes retournée à Ottawa après notre terrain (du 6 au 12 décembre 1998) pour approfondir nos recherches et consulter les collections de photographies (Archives Nationales et Défense Nationale). Ainsi, les données d'archives dont nous disposons⁵ proviennent des fonds d'archives suivants :

⁵ La plupart des filières que nous avons trouvées étaient d'accès restreint (c'est-à-dire devant faire l'objet d'un « épurage » avant de nous être transmises); à quelques reprises, la consultation de dossiers nous a été refusée, réduisant par le fait même l'éventail des données d'archives disponibles pour la période qui nous intéresse.

- RG 18 (Gendarmerie Royale du Canada) : rapports hebdomadaires du détachement de Frobisher Bay relié à la division « G », Arctique de l'Est ; série très incomplète constituée de documents épars ;
- RG 24 (Défense nationale) : dossiers sur les projets de défense et sur les installations américaines dans l'Arctique de l'Est ;
- RG 25 (Affaires Extérieures) : relations du Canada avec ses partenaires dans la planification et la mise sur pied des projets militaires ; correspondances entre les décideurs américains et canadiens, etc...
- RG 85 (Affaires du Nord) : documents concernant le Nord et les Inuit en général (santé, éducation, emplois, conditions économiques, etc.); on y retrouve ainsi des filières provenant d'autres fonds, notamment les rapports de la GRC qui traitent plus particulièrement des Inuit.

S'ajoute à ces archives une vaste recherche documentaire (articles, livres, thèses, etc.) qui nous a permis d'amasser des informations historiques pertinentes et complémentaires. La grande majorité de ces informations seront présentées dans le second chapitre, pour le contexte du projet « Crimson » et l'histoire de la base militaire de Frobisher Bay (selon *notre* perspective occidentale).

Le terrain

Le second volet de notre projet de recherche – le plus important – consiste en une collecte de données sur le terrain même, à Iqaluit. Lors d'un pré-terrain effectué du 12 juin au 12 juillet 1997, nous avons pu amasser de la documentation locale pertinente, nous familiariser avec les lieux physiques et culturels, ainsi qu'établir des contacts et identifier des informateurs potentiels. Nous y sommes retournée pour un séjour plus long (du 20 juin au 2 novembre 1998), afin de réaliser notre collecte de données proprement dite.

Pour recueillir les témoignages inuit, nous avons au départ l'intention d'utiliser la méthode des autobiographies thématiques, et plus particulièrement la méthode des « informateurs-écrivains » développée par Saladin d'Anglure (1970, 1976). Adaptée à notre projet, cette méthodologie consistait en fait à effectuer un détour par l'écrit, préalable aux entrevues avec les informateurs. Ainsi, nous voulions recueillir, dans un premier temps, des

récits autobiographiques et des souvenirs relatifs aux débuts de Frobisher Bay, rédigés par certains aînés inuit en écriture syllabique. Ensuite seulement, nous aurions procédé à des entrevues ouvertes enregistrées – à l'aide d'un interprète – avec chaque informateur afin d'approfondir et de compléter le contenu de leur manuscrit.

Nous avons choisi cette méthodologie pour répondre aux objectifs de recherche que nous nous étions fixés; entre autres, nous voulions découvrir une perspective proprement inuit pour ce pan de l'histoire d'Iqaluit et nous voulions par le fait même tenter, à un niveau plus abstrait et analytique, d'identifier quelques caractéristiques des temporalités inuit. Nous espérions ainsi que l'étape de la rédaction des manuscrits par les aînés nous permettrait d'accéder à ces dernières (perspective et temporalités inuit), étant donné la grande liberté d'expression que cela laissait aux informateurs (présence moins contraignante de la chercheuse). Nous avons bien entendu des interrogations quant au succès de cette lourde et laborieuse méthodologie, sans compter les critiques et mises en garde qui nous avaient été adressées concernant l'utilisation de cette dernière. Consciente de ces difficultés, nous avons conservé un devis de recherche souple, afin de nous adapter aux embûches qui, par ailleurs, sont inévitables et surviennent dans tout type de recherche... Le cas échéant, nous étions prête à passer directement aux entrevues avec les informateurs.

Voilà donc le cadre méthodologique avec lequel nous avons abordé cette recherche. Toutefois, nous avons vite réalisé, une fois sur le terrain, qu'un exercice académique de ce type (construction d'un projet), si cohérent, apprécié et bien arrimé qu'il puisse être, n'est pas exempt de problèmes quant à sa réalisation concrète. En discutant avec des personnes-ressources locales, nous nous sommes rendu compte que le fait qu'une langue soit **parlée** quotidiennement ne signifie nullement qu'elle soit **écrite** avec la même aisance. De plus, au fil des semaines, nous avons constaté que le rythme de vie mené par la plupart des Inuit (et par la plupart de nos informateurs aînés) ne se prête nullement à un recueillement de plusieurs heures – voire même de plusieurs jours et semaines – visant à remplir les lignes d'un cahier Canada pour un projet de recherche. Nous avons donc réalisé qu'une telle méthodologie, bien que théoriquement réalisable (avec plus de temps et plus d'acharnement), s'avérait trop lourde pour notre démarche de maîtrise, et que des ajustements à notre projet initial devaient

absolument être faits, quitte à laisser tomber quelques-uns de nos objectifs. Ainsi, nous avons tenté de mieux adapter notre projet de recherche aux réalités du terrain – goûtant par le fait même aux potentialités et exigences de la recherche qualitative – en passant directement aux entrevues avec les aînés. Ce ne fut pas un échec ou une lacune de construction du devis, mais plutôt une preuve de flexibilité de notre démarche.

Durant les mois de septembre et octobre 1998, nous avons donc recueilli des témoignages oraux d'Inuit ayant assisté de près ou de loin à l'arrivée des militaires, à la construction et à l'occupation des infrastructures de guerre. Notre échantillon d'informateurs fut principalement composé d'aînés inuit ayant assisté ou participé aux étapes de la militarisation de Frobisher Bay dans les années 1940, et résidant maintenant à Iqaluit. À notre connaissance, une quinzaine d'aînés environ répondaient à ces critères : cependant, des circonstances comme la maladie (deux d'entre eux étaient hospitalisés au moment de notre séjour) ou le refus d'être interviewés (avec comme raison le manque de mémoire de ces événements lointains) ont réduit ce nombre à une dizaine. Nous les avons recrutés au gré de nos rencontres et des contacts que nous avons établis (échantillon boule de neige). Au terme de notre séjour, nous avons effectué 10 entrevues⁶ d'une durée variant d'une heure à une heure et demie chacune.

Pour chaque entrevue, nous avons au préalable pris rendez-vous avec nos informateurs pour les rencontrer à leur résidence (sauf un cas), en leur mentionnant à l'avance que nous nous intéressions aux Américains dans les années 1940. Au début des entrevues, après la signature du formulaire de consentement (annexe A), nous avons tenté autant que possible de laisser nos informateurs parler et raconter leurs souvenirs ; certains pouvaient ainsi se livrer sans que nous ayons trop à intervenir, d'autres nous demandaient au bout d'un instant si nous avions des questions précises à leur poser. Nous avons prévu à cet effet un guide d'entrevue très souple (annexe B), regroupant certains thèmes à aborder, selon les compétences de chaque informateur. Ce guide s'est évidemment enrichi au fil des entrevues, des détails à explorer s'ajoutant à chaque fois. Après chaque entrevue, réalisée avec interprète et enregistrée sur

⁶ Avec 8 hommes et 2 femmes.

cassette⁷, nous faisons retranscrire notre enregistrement (tant les parties en inuktitut que celles en anglais), afin de disposer de données déjà entrées en fichiers informatiques et de faciliter leur consultation et leur analyse. Les transcriptions nous étaient remises environ trois semaines après les entrevues, mais certaines (celles des dernières entrevues réalisées avant notre départ) nous sont parvenues dans des délais plus longs (dans le courant de l'hiver 1999).

En plus de récolter des informations en entrevues, notre séjour à Iqaluit nous a permis d'observer l'héritage des débuts militaires de cette communauté (anciens bâtiments, architecture de la ville, remémorations historiques dans les musées et écoles, etc.). Nous avons même eu l'occasion de nous rendre sur l'île où les Américains ont établi leur premier camp militaire en 1941 (cf. chapitre 2), à environ cinquante kilomètres d'Iqaluit. Enfin, nous avons découvert de nombreuses informations historiques au cours de discussions informelles avec des gens de la localité, détails que nous tentions par la suite de faire confirmer par nos informateurs en entrevue.

Voies d'analyse

En ce qui concerne le traitement habituel des sources autochtones dans les recherches ethnohistoriques, trois tendances peuvent être dégagées, suivant les propos d'Allen & Montell (1981) : elles peuvent d'abord être insérées à titre d'informations *supplémentaires*, en remplissant certaines zones grises laissées par la documentation écrite occidentale et en lui fournissant une autre perspective. Cependant, les récits restent alors dépendants des sources écrites et ne sont pas indispensables à la qualité de la recherche... Les données autochtones peuvent ensuite être jugées *complémentaires*, en apportant une vision plus intime et personnalisée des faits rapportés par les documents non-autochtones. Un peu à la manière d'un enquêteur qui combine tous les indices lui tombant sous la main, le chercheur allie les deux types de sources (occidentales et autochtones) et en fait une synthèse. C'est dans cette veine que se situent la majorité des écrits à saveur ethnohistorique. L'ouvrage de Mary-Rousselière (1980) constitue à cet égard un excellent exemple : l'auteur fait la reconstitution d'une migration à grande échelle effectuée au 19^e siècle par un groupe d'Inuit mené par

⁷ Une entrevue s'est déroulée sur une base informelle, sans magnétophone, dans le cadre d'un voyage en bateau.

Qitdlarssuaq. Mary-Rousselière se sert de sources écrites abordant au passage cette migration (témoignages d'explorateurs et de navigateurs qui rencontrent la troupe de migrants, articles concernant des aspects de cette migration, rapport d'expédition de Rasmussen au Groenland) et les complète par des récits de tradition orale recueillis auprès d'Inuit canadiens et groenlandais. Enfin, la dernière tendance d'Allen & Montell (1981) réserve à la tradition autochtone le statut de *source principale* d'information, si très peu de documentation écrite est disponible ou si celle-ci est trop fragmentaire.

Avec les diverses données que nous avons récoltées, on pourrait s'attendre à ce que notre traitement des sources inuit se situe dans la seconde possibilité (complémentarité), en combinant archives et souvenirs inuit pour *construire* un récit unique de ce que fut la période de militarisation à Frobisher Bay. Cependant, comme nous l'avons déjà mentionné, un de nos objectifs est de découvrir les spécificités de la perspective historique des Inuit de la région de Frobisher Bay. Ce choix est inspiré de nos positions théoriques exposées précédemment, mais également par les propos de Vincent (1997), dans un article où elle critique le volet historique du rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones :

« Faire appel au point de vue des Autochtones, cela ne peut pas consister à les citer ici et là dans une histoire construite selon la méthodologie occidentale. Cela doit consister à écouter les Autochtones relater leur passé en situant les événements que leurs traditions ont cru bon de retenir dans les cadres conceptuels que leurs différentes cultures ont mis en place. » (Vincent, 1997 : 126).

Dans notre cas, les sources non-inuit ne servent donc pas à valider les informations recueillies chez les aînés inuit, pour les insérer dans *notre* cadre historique occidental et ainsi leur donner un statut de vérité. Tout au plus, lorsque nous effectuons des recoupements, ces données d'archives nous servent à décoder les repères et indices de datation des récits inuit. Nous avons tenté d'analyser les données dans leur contexte (culturel, historique...), pour non pas évacuer et annuler les divergences avec nos données d'archives dans le produit final, mais les prendre en considération et les expliquer.

Pour dégager le sens des données que nous avons recueillies dans la documentation et les archives, ainsi qu'auprès de nos informateurs inuit, nous avons utilisé la voie de l'analyse

de contenu qualitative. L'Écuyer (1987) définit cette dernière comme « une méthode de classification ou de codification dans diverses catégories des éléments du document analysé pour en faire ressortir les différentes caractéristiques en vue d'en mieux comprendre le sens exact et précis. » (L'Écuyer, 1987 : 50). Nous avons ainsi fait une lecture préliminaire de nos données⁸ afin d'avoir une vue d'ensemble du corpus en construction. À mesure que les entrevues progressaient, nous avons identifié certains thèmes récurrents d'un entretien à l'autre (unités de sens) et catégorisé le matériel en conséquence.

Pour cette étape de codification, nous avons adopté un modèle ouvert (catégories souples à explorer au départ, complétées par d'autres catégories découvertes et élaborées au fur et à mesure de la recherche, en fonction du matériel recueilli), de façon à respecter le plus possible la coloration propre aux témoignages inuit. Nous avons créé avec le logiciel *FileMaker Pro* des fiches codifiées par thèmes, pour saisir l'ensemble de nos données (inuit et non-inuit). Certains thèmes n'étaient pertinents que pour les données d'entrevues, d'autres l'étaient exclusivement pour les archives et la documentation, et enfin quelques thèmes se sont avérés significatifs pour les deux types de données.

Avant d'en arriver à la présentation de nos données d'entrevue, nous devons décrire le contexte historique des événements qui nous intéressent, afin de mieux comprendre les particularités et la richesse des témoignages inuit.

⁸ Nous avons déjà, avant notre séjour à Iqaluit, fait une première lecture de nos données d'archives et des informations puisées dans la documentation. Dans le cas des entrevues, cette étape a débuté dès la réception des premières transcriptions.

Chapitre 2 : Contexte historique

Contacts dans le sud de l'île de Baffin

La construction d'une piste d'atterrissage et d'installations de guerre à Frobisher Bay au début des années 1940 fut l'occasion pour les Inuit d'entrer en contact avec de nouvelles figures du monde occidental : les militaires américains. Mais les Inuit de la région du Sud de l'île de Baffin n'en étaient pas à leur première rencontre avec les Blancs; des liens plus ou moins durables étaient déjà établis avec différents agents de l'expansionnisme eurocanadiens, et cela depuis quelques siècles. Dans quelle mesure ces rencontres préalables ont-elles influencé les contacts et les dynamiques qui se sont construits entre Inuit et militaires? Avant d'émettre des éléments de réponse à cette question, il nous semble important de passer en revue dans cette section les grandes lignes de l'histoire des contacts au sud de l'île de Baffin et à Frobisher Bay. Notre récit est divisé selon les types d'agents occidentaux et non pas selon un ordre purement chronologique des différentes rencontres, en restant bien consciente que certains groupes de Blancs aient pu cohabiter dans le temps et dans l'espace.

Les explorateurs

Dans un de ses articles, Saladin d'Anglure (1992 : 73) discute des difficultés inhérentes à toute tentative d'aborder les « premiers contacts » dans l'Arctique. D'abord, on se heurte aux biais des sources historiques européennes qui, en plus de ne mettre l'accent que sur les exploits des conquérants et explorateurs, ne gardent trace que des expéditions officielles et laissent dans l'ombre de nombreux voyages antérieurs effectués par des marins et pêcheurs en eaux nordiques. Ensuite, l'étendue du territoire arctique implique en fait plusieurs premiers contacts, selon les régions et les groupes inuit. Enfin, il y eut dans l'histoire des périodes de non-contact, pendant parfois plus d'une génération, provoquant ainsi un certain oubli et des « premiers contacts » subséquents. Quoi qu'il en soit, il semble que l'on puisse dater les premières rencontres entre Inuit et Blancs dans l'Arctique de l'Est au 10^e siècle ap. J.-C., avec les périple des Normes ou Viking à partir du Groenland (Mary-Rousselière, 1982; Neatby, 1984; McGhee, 1992).

Au cours de la période documentée, on peut identifier au moins quatre éléments qui ont poussé les marins eurocanadiens à s'aventurer en des eaux nordiques inconnues: la quête du passage nord-ouest, la recherche de Franklin, la découverte du pôle Nord et la chasse à la baleine (Scace & Hunt, 1975). Dans les trois premiers cas, il semble que l'île de Baffin ait été considérée par les explorateurs davantage comme un obstacle à contourner que comme une trouvaille à examiner.

C'est en 1576 que la première exploration documentée a lieu dans le sud-est de Baffin, avec l'Anglais Martin Frobisher. Ce dernier, motivé par la recherche d'une voie vers le Nord-Ouest, entre dans la baie qui portera plus tard son nom, mais ne l'explore pas jusqu'au bout, ce qui lui fait croire qu'il s'agit d'un détroit. Il retourne en Angleterre avec une pierre que l'on qualifie par la suite de minerai précieux, attisant par le fait même des intérêts pour financer ses deux voyages subséquents (1577 et 1578), qui deviennent alors plus axés sur l'exploration minière que sur la quête d'une route vers l'Asie. Ces découvertes sont tellement prises au sérieux que lors de son troisième voyage, Frobisher veut établir une colonie minière d'une centaine d'hommes. Ce projet avorte toutefois lorsque le *Dennis*, qui transporte les habitations préfabriquées, fait naufrage en cours de route (Holland, 1994). Seules quelques installations sont laissées sur l'île Warwick (ou Kodlunarn, venant de l'Inuktitut *Kadlunat*, *Qallunaat*), site maintenant considéré comme historique (Fitzhugh et al., 1993). Après son troisième et dernier voyage, des experts découvrent que loin d'être de l'or, le minerai rapporté par Frobisher est en fait de la pyrite, ce qui clôt la saga de cet explorateur anglais et ruine ses commanditaires (Compagnie de Cathay).

Lors de ses trois voyages, les contacts avec les Inuit de la « baie » sont plutôt tendus et se soldent par des escarmouches. Lorsque cinq membres de l'équipage sont déclarés disparus en 1576, Frobisher en conclut qu'ils ont été enlevés par les Inuit et décide de se faire justice en kidnappant un homme inuit (qui meurt dès son arrivée en Angleterre). « Since Eskimos were seldom guilty of unprovoked hostility on their first encounter with Europeans, it may be conjectured that these people had already suffered ill usage at the hands of European fishermen, who mistrusted them and had not the explorer's motive for cultivating their good will. » (Neatby, 1984 : 377). En 1577, le marin anglais reprend des otages pour venger ses

cinq hommes disparus ; cette fois, il tente de ramener un homme, une femme et un enfant (Neatby, 1984 : 377; Fitzhugh et al, 1993 : 12 ; Holland, 1994 : 20; Damas, 1996 : 340).

Ces épisodes montrent à quel point les premières rencontres entre Inuit et explorateurs sont ambiguës et empreintes de méfiance de part et d'autre. Selon Saladin d'Anglure (1992), les Inuit considèrent alors les Blancs comme de « grands enfants » naïfs et faciles à berner, arrivant à l'improviste dans des embarcations démesurées, possédant du bois et de nombreux objets en fer, et pourvus de talents de guérisseurs.

En 1845, Franklin et son équipage entament ce qui sera leur dernier périple nordique: après quelques années, ils sont portés disparus et Lady Franklin offre une généreuse récompense à qui réussira à les trouver. Les recherches de la marine britannique débutent ainsi en 1847 et ne prendront fin que vers 1859, avec l'expédition de McClintock. À partir de 1850, les Américains se lancent eux aussi à la poursuite des hommes de Franklin, supportés financièrement par le marchand new-yorkais Henry Grinnel. C'est dans le cadre de ces expéditions que Charles Francis Hall s'embarque en 1860 avec des baleiniers pour un voyage de deux années. Forcé par les glaces de rester sur l'île de Baffin, il explore les environs et découvre, sur la base d'une carte dessinée par un Inuk nommé Koojesse, que le « détroit » de Frobisher est en fait une baie (Rowley, 1993 : 28). Il fait une cartographie très détaillée des îles et reliefs de cette baie ; plusieurs noms eurocanadiens de toponymes proviennent de lui, dont celui de la rivière près de la ville d'Iqaluit, encore appelée « Sylvia Grinnel », du nom de la fille de son commanditaire. Mais surtout, Hall établit de bonnes relations avec les Inuit qu'il rencontre. Il nomme d'ailleurs le site actuel d'Iqaluit « Koojesse Inlet », d'après un de ses amis inuit et revient aux États-Unis avec ses guides et interprètes, Ebierbing et sa femme Tookoolito (MacBain, 1970; Holland, 1994; Damas, 1996; Searles, 1998).

De plus en plus d'expéditions à caractère scientifique sont entreprises dans l'Arctique de l'Est et sur l'île de Baffin, amenant par le fait même des contacts plus prononcés entre ces visiteurs et les Inuit. Notons d'abord le groupe dirigé par Howgate et Tyson (1877), qui hiverne dans le détroit de Cumberland et y engage des Inuit (Holland, 1994: 305). Dans le cadre de la première *International Polar Year* (1882-1883), des scientifiques allemands se

rendent également dans le détroit de Cumberland et pendant toute l'année, ils gardent un employé inuit (Okkeituk) avec eux à titre d'interprète. L'année suivante (1883-1884), Franz Boas se rend dans le détroit de Cumberland sur le bateau apportant des provisions à l'équipe de chercheurs allemands déjà en place. Il parcourt la grande région du Cumberland avec des groupes inuit et amasse de nombreuses informations géographiques et ethnologiques, qui feront de lui un pionnier de l'ethnographie dans l'Arctique de l'Est (Holland, 1994 : 345-346; Müller-Wille, 1998). D'autres scientifiques comme les Américains Porter et Shaw (1897) ou l'Allemand Hantzsch (1909-1911) exploreront le Sud-Est de l'île de Baffin et auront recours aux services et connaissances des Inuit pour leurs expéditions maritimes et terrestres (Holland, 1994). Entre autres conséquences de ces contacts, « Interaction with individuals such as Hantzsch, Boas, and other scientists may have contributed to the increasing comprehension by the Inuit of the values and concerns of Westerners. » (McElroy, 1977 : 77).

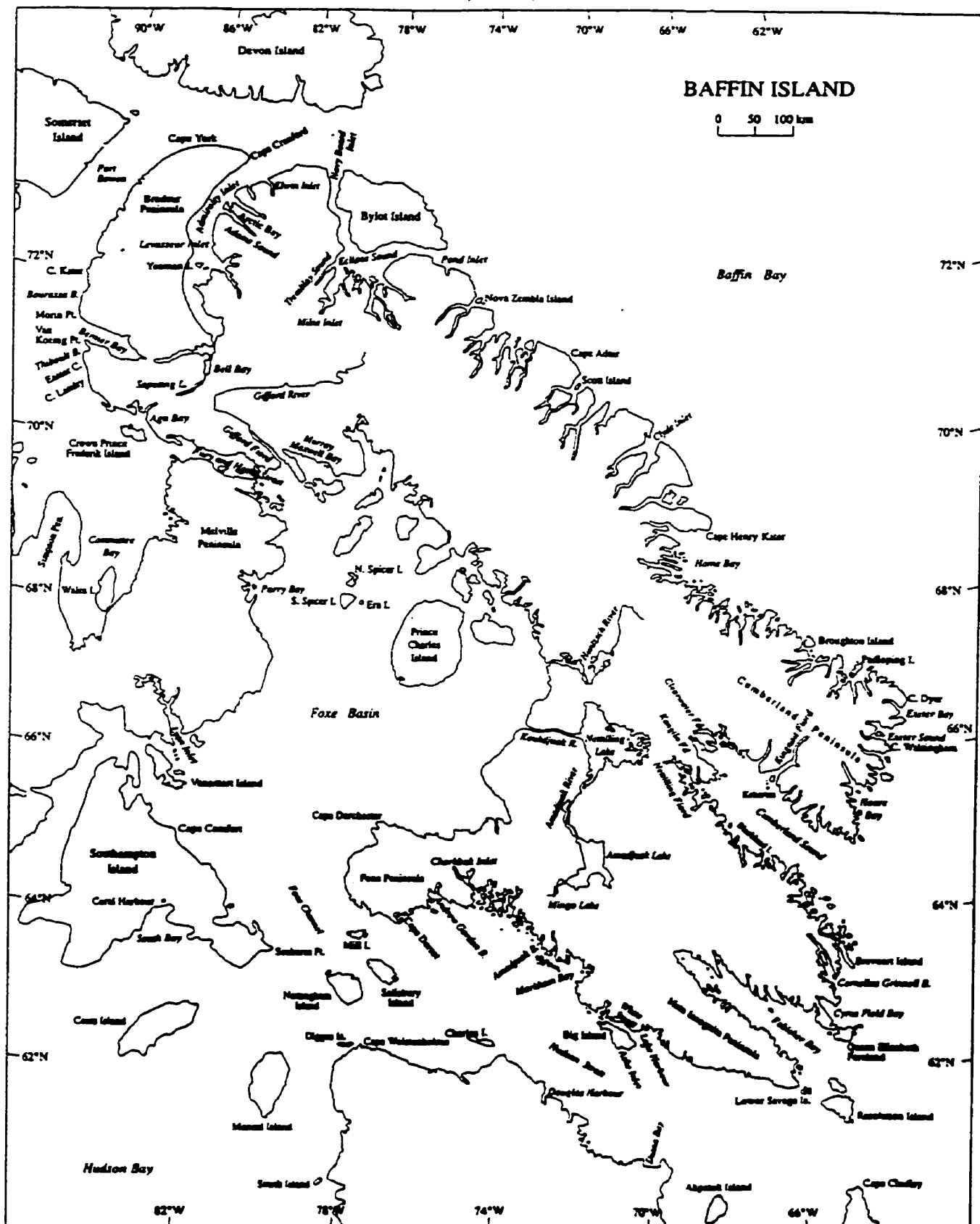
Au cours des rencontres qu'ils eurent avec ces divers explorateurs, les Inuit ont amorcé une tradition plus ou moins poussée de troc, non pas commercial, mais plutôt de type « souvenir trade » (Ross, 1975 : 27). Ils ont ainsi été initié à certains traits du monde des Blancs (habitudes, religion, marchandises, etc.), ce qui les a sans doute préparés et motivés à participer aux activités subséquentes des Blancs.

Les baleiniers

Parallèlement ou de façon complémentaire aux explorations dans le Nord, une autre activité prit une grande importance en ce qui concerne les contacts entre Inuit et Eurocanadiens: la chasse à la baleine. Nous verrons plus loin (cf. commerçants de fourrures) que dès le 18^e siècle, les Inuit du Sud Baffin ont développé des relations de traite avec la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) pour les produits issus de leurs propres chasses à la baleine. Avec l'arrivée des baleiniers occidentaux, ces activités ont pris chez les Inuit une allure plus extensive et systématique (notamment avec les nouvelles technologies de chasse introduites), mais se sont tout de même inscrites en continuité avec leurs relations de commerce passées.

En 1833, le Britannique George Simpson revient d'une chasse fructueuse dans la baie de Baffin et rencontre des Inuit dans le détroit d'Exeter (voir carte 1); motivé par ces derniers, il envoie un de ses hommes, William Penny, explorer rapidement ce détroit. « This was the first of a number of inquiries made among the Eskimos of southern Baffin Island about new whaling grounds and unexplored inlets there... » (Holland, 1994 : 208). Les flottes de baleiniers commencent alors à exploiter les ressources du sud de l'île de Baffin. Pour cette région, Goldring (1986) divise la période de chasse à la baleine (1824-1919) en trois phases: d'abord, de 1824 à 1851, les **premiers contacts** avec les baleiniers « ...were marked by suspicion, some shows of force on each side, but no recorded casualties. » (1986: 158). Eber (1989), en s'appuyant sur les témoignages d'aînés inuit, décrit ainsi les premiers contacts entre les marins et les Inuit, à Pond Inlet (Nord de l'île de Baffin) : « The intruders handed out biscuits and tobacco and traded for belongings of the Inuit people. But the Inuit remained afraid. » (Eber, 1989 : 5). Au fur et à mesure que les années s'écoulaient, le passage des baleiniers devient prévisible et influence le cours des migrations saisonnières des Inuit, ces derniers désirant obtenir des marchandises occidentales. Des changements se produisent lorsque les équipages, informés par les Inuit des conditions avantageuses de chasse au printemps, décident d'hiverner pour en profiter. Ainsi, les premières années, les chasseurs de baleines passent l'hiver dans leurs navires, avant d'ériger des installations terrestres plus permanentes (Eber, 1989). Dans cette seconde phase de **chasse intensive** (1852 à 1880), des stations baleinières sont établies, notamment dans le détroit de Cumberland (Scace & Hunt, 1975; Goldring, 1986; Eber, 1989; Stevenson, 1997). Bien entendu, au rythme effréné où l'on exploite les ressources baleinières, ces activités de chasse s'essouffent vers 1880, au point que les marins cessent de séjourner dans leurs stations l'hiver. Dans cette dernière phase de **chasse marginale** (1880 à 1919), la routine et les cycles continuent tant bien que mal (chasses printanières et automnales), mais ne rapportent que très peu de prises – en moyenne une baleine par année (Goldring, 1986 : 153).

CARTE 1 : Île de Baffin (tirée de Holland, 1994).



Donc, à partir de 1852, les équipages commencent à hiverner et les contacts avec les Inuit s'intensifient. Le troc déjà amorcé sur une base non commerciale se développe en une activité plus systématisée. Selon Ross (1975 : 65), c'est un « échange de subsistance » (*subsistence trade*) qui s'instaure entre Inuit et baleiniers. Là où des stations sont érigées, il y a une dépendance mutuelle : les marins dépendent des Inuit pour leur approvisionnement en viande fraîche et en vêtements d'hiver, et les Inuit peuvent compter sur les provisions du bateau en cas de chasse infructueuse.

En plus du troc, une autre façon pour les Inuit d'obtenir des marchandises européennes consiste à travailler pour les baleiniers. À cet égard, Ross (1975 : 77) identifie trois types de relations socio-économiques :

- 1) les « ships' natives » sont des familles inuit engagées par les capitaines pour remplir diverses tâches : les hommes ravitaillent les Blancs en produits de la chasse, en plus de servir de guides, alors que les femmes confectionnent ou réparent les vêtements des marins.
- 2) Les « squatter natives » sont ceux qui viennent s'installer sur la rive, près du bateau, sans avoir d'arrangement de travail fixe avec les Blancs. Ils représentent un bassin de main-d'œuvre disponible en cas de besoin et effectuent à l'occasion du troc avec les marins.
- 3) Enfin, les « outside natives » proviennent d'autres régions, font de courtes visites, parfois fortuites, et en profitent pour échanger des marchandises avec les Blancs.

Durant l'été, ces dynamiques se modifient. À partir de 1880 environ, des Inuit sont même employés dans les équipages de baleiniers, recevant souvent en guise de salaire les bateaux qui leur sont fournis pour chasser (Ross, 1975 : 79; Goldring, 1986 : 162).

« The nature of the hiring process changed during the whaling period. Initially there were no [80] structure to facilitate hiring. The captains probably made arrangements individually with the few natives required. But gradually certain Eskimos began to assume the role of liaison between captains and the rank and file of native labour, and to function as labour bosses or, as the whalers termed them, 'head natives'. » (Ross, 1975 : 79-80).

Ces leaders, intermédiaires entre les capitaines et les Inuit, étaient généralement choisis en fonction de leurs qualités de chasseurs, de l'influence qu'ils avaient sur les autres Inuit et

de leur capacité plus ou moins étendue à comprendre et parler l'anglais (Ross, 1975; Eber, 1989).

Les Inuit participent aux activités des baleiniers, lors des excursions de chasse, mais aussi lors des jeux, des dances et autres moments de loisir (Ross, 1975 : 52). « The whalers brought time, or, more exactly, new gauges of time. They divided their days by lunchtime and dinnertime; they brought clocks and watches. And they introduced a revolutionary new concept : the seven-day week. » (Eber, 1989 : 29). À la station baleinière de Kekerten dans le détroit de Cumberland, le samedi était le jour de paye pour les Inuit; le plus souvent, les hommes étaient partis à la chasse et ce sont les femmes qui recevaient les denrées. Les Inuit appelaient d'ailleurs le samedi « Sivataqbik », le jour des biscuits (Eber, 1989 : 7).

À mesure que les ressources baleinières déclinent, les biens que les Inuit ont à offrir prennent de l'importance aux yeux des marins occidentaux et des échanges sur une base commerciale se développent (Ross, 1975 : 63). Les baleiniers obtiennent ainsi de l'huile et des os de baleine, de l'ivoire, des peaux (caribous, phoques, ours polaires, renards) et de la viande de caribou, en échange de fusils, de munitions, de couteaux, de hameçons, d'aiguilles, d'allumettes, de tabac, de café, de pain et d'autres biens occidentaux (Ross, 1975 : 69). L'intérêt croissant des baleiniers pour la traite des fourrures les font entrer en compétition, parfois directe, avec les compagnies de traite qui commencent à s'implanter dans le Sud Baffin, compétition qui n'aidera certes pas le sort de ces dernières stations baleinières.

Les commerçants de fourrures

Les activités de chasse à la baleine s'effondrent donc dans les deux premières décennies du 20^e siècle. Les baleiniers américains cèdent leurs stations aux Écossais dans le détroit de Cumberland en 1894, mais ces derniers les abandonnent vers 1914 (Scace & Hunt, 1975 : 11). En 1919, les dernières stations baleinières sont récupérées par des compagnies de traite qui maintiennent et accentuent les relations économiques existantes avec les Inuit déjà enrôlés dans un système de troc.

En fait, les relations entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et les Inuit du Sud de l'île de Baffin datent de bien plus longtemps que ce que la chronologie de l'établissement des postes de traite peut laisser croire. Entre 1670 et 1913, des navires de ravitaillement de la CBH faisaient annuellement le trajet entre Londres et les postes de traite de la baie d'Hudson, en passant près des îles Savage, situées à proximité de la communauté actuelle de Lake Harbour dans le Sud de l'île de Baffin : « At a relatively early point in this long history, the Inuit of the area started making a habit of coming out from shore in their umiaks and kayaks to trade with the company's ships. » (Barr, 1994 : 236). Lors du voyage de 1744, « ...large numbers of Inuit came out to the ship near the Savage Islands and traded 'whalebone, sea-horse teeth, seal-skins, furs, and even the apparel they had on. » (Barr, 1994 : 238).

Les premières traces d'intérêt pour une telle traite dans les archives de la CBH datent de 1738 : le capitaine du *Seashore* reçoit alors des instructions particulières concernant les relations à établir avec les Inuit de cette région (Barr, 1994 : 237). On prévoit même une série d'articles, chargés à bord des navires, destinés à la traite avec les Inuit au passage. Parmi ces marchandises, on retrouve des outils (aiguilles, hachettes, hameçons), des armes (lances, harpons, lames) et autres objets de fer, mais pas de fusils (probablement par méfiance envers les Inuit) (Barr, 1994 : 239-241). Fait intéressant : en plus de peaux et de pelleteries, les Inuit offraient des produits dérivés de leurs propres activités de chasse à la baleine traditionnelles, et ce près d'un siècle avant les premières tentatives d'hivernation des baleiniers sur l'île de Baffin (Ibid. : 141).

Afin de faciliter l'établissement de relations plus durables avec les Inuit du Sud Baffin, la CBH recrute un interprète inuit, surnommé Charles, originaire de l'est de la baie d'Hudson et ayant séjourné en Angleterre en 1738 (Barr, 1994 : 237). Cela semble d'ailleurs faire partie des stratégies utilisées par la Compagnie pour s'implanter dans d'autres régions (cf. travaux de Trudel pour le Québec arctique).

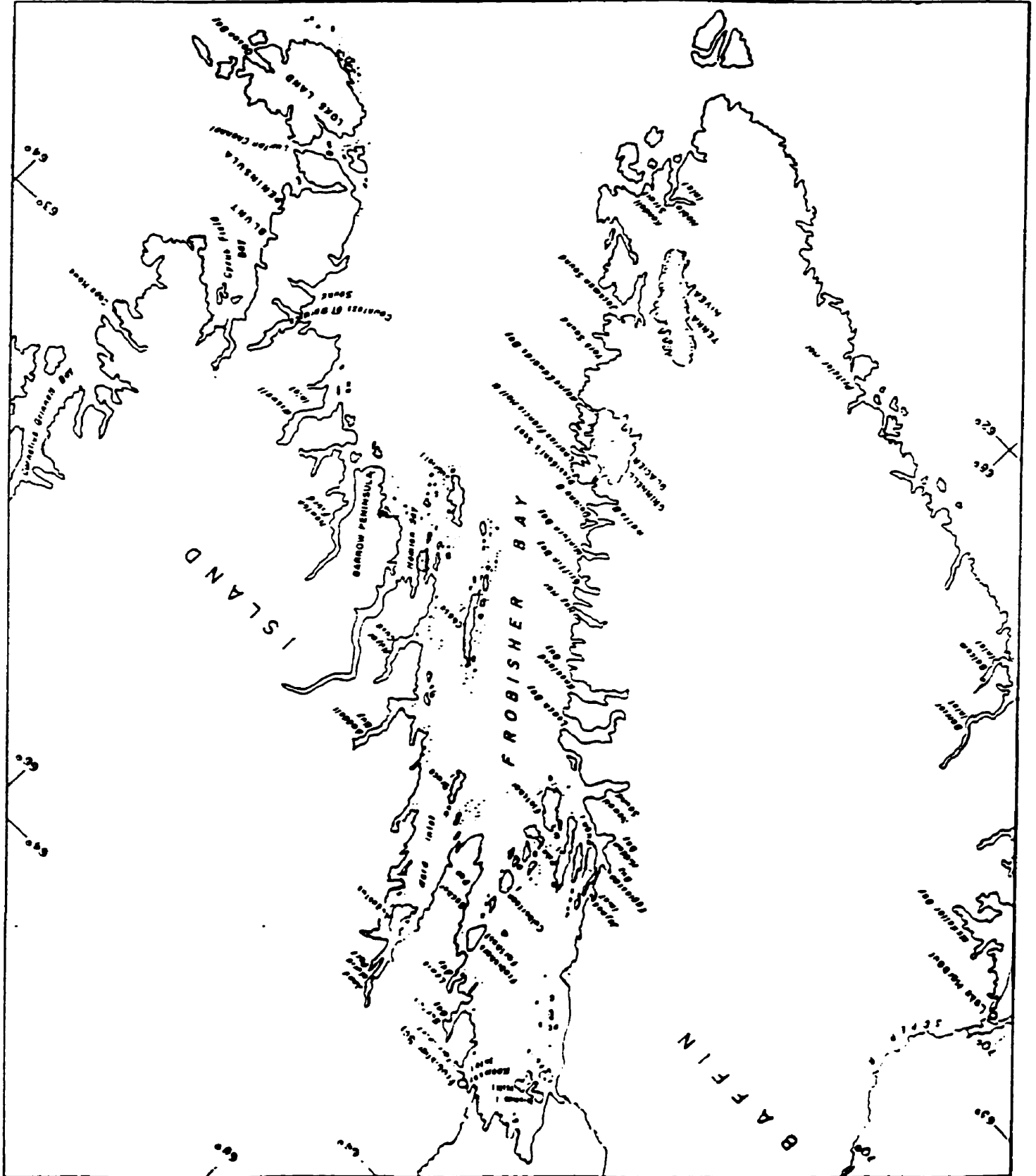
Barr (1994 : 241) va plus loin dans son interprétation des données d'archives qu'il présente et invoque la forte possibilité que les Inuit rencontrés annuellement aux environs de Lake Harbour, au nombre approximatif de 80-90, aient en fait agi à titre d'intermédiaires pour

d'autres groupes d'Inuit de l'île de Baffin, vu le nombre plutôt élevé de marchandises échangées au cours de toutes ces années : « The inevitable conclusion, then, is that these Inuit were acting as middlemen, and that goods of the types listed in Table 1 were being spread from this source by trade probably throughout Baffin Island and much of the Central Arctic, as well as south to Ungava. » (Barr, 1994 : 241). Cette remarque ouvre tout un pan de l'histoire des contacts, que nous ne pourrions malheureusement pas approfondir ici : les changements culturels apportés par les interactions entre les groupes inuit (Krupnik, 1994).

Malgré un intérêt évident de part et d'autre pour des relations commerciales soutenues, manifesté dès le 18^e siècle, le premier poste de traite de la CBH sur l'île de Baffin n'est ouvert qu'en 1911, à Lake Harbour: puis, en 1913, un autre poste est implanté à Cape Dorset (Pitseolak & Eber, 1993; Holland, 1994). En 1914, c'est au tour de Frobisher Bay d'avoir son comptoir: mais ce dernier, situé à l'inlet Kudlik (Hall Bay) sur la rive sud de la baie (voir carte 2), n'est en fait qu'une succursale rattachée au *quartier général* de Lake Harbour. Après trois déménagements, ce comptoir se retrouve à Cormack Bay, Ward Inlet (1922). En 1947, on se rend compte que les installations militaires de Frobisher Bay sont loin d'être temporaires, et on prévoit en conséquence un quatrième déménagement du poste, cette fois sur la plage près de Apex Hill (petit village près d'Iqaluit). Les nouvelles installations ouvrent leurs portes à l'hiver 1949-50. Enfin, en 1958, un magasin est ouvert près de la base, pour mieux desservir la population inuit croissante de cet endroit (CBH, n.d.: 4-6; Goldring, 1986).

La CBH n'est toutefois pas seule à opérer sur l'île de Baffin; d'autres compagnies l'ont même précédée et lui font compétition. On pense d'abord aux petits postes de baleiniers rachetés par Robert Kinnes en 1914 et opérant à Blacklead et Kekerten (détroit de Cumberland), fermés en 1924. Ensuite, la Sabellum Trading Company possédait plusieurs stations dont une à *Mingoatuk* (Waddell Bay) depuis 1912; elle est elle aussi écrasée par la CBH en 1927. Enfin, la Arctic Gold Exploration Syndicates (AGES) fit également compétition à la CBH dans le Cumberland; mais elle connut le même sort que les autres... (Zaslow, 1988: 69; Goldring, 1986).

CARTE 2 : Frobisher Bay (tirée de MacBain, 1970).



Bien qu'il y ait eu en fait plusieurs types de commerce de fourrures dans l'Arctique, selon les régions et les époques (Trudel, 1991 : 89), les travaux de Trudel sur les relations entre les Inuit du Québec-Labrador et la CBH s'avèrent fort utiles pour tenter une esquisse de ce que furent ces rapports dans le Sud Baffin.

De la même manière que Ross (1975 : 77) identifie trois catégories d'Inuit en relations avec les baleiniers (« ships' natives », « squatter natives » et « outside natives »), Trudel (1989b : 11-14) mentionne trois catégories d'Inuit autour des postes de traite :

- 1) les « visiteurs saisonniers », qui fréquentent le comptoir de traite temporairement, pour échanger leurs prises en retour d'articles divers, avant de repartir poursuivre leurs activités;
- 2) les « domiciliés », qui sont des familles inuit incitées à rester près du poste à l'année; et,
- 3) les « employés », qui sont des hommes inuit effectuant des tâches diverses pour le gérant du poste (interprètes, pourvoyeurs, guides, chargés d'expéditions, recrutement de chasseurs inuit, etc.).

Tout comme les « ships' natives » et les « squatter natives » le faisaient pour les baleiniers, les domiciliés et les employés rendent de nombreux services au poste, en échange de marchandises (nourriture, tabac, armes, munitions, etc.). Plus particulièrement, soulignons le rôle des employés inuit en tant que médiateurs, bien mis en évidence par Trudel (1987a, 1987b, 1989a, 1990a, 1990b) : sans l'aide de ces derniers, la CBH n'aurait sans doute pas connu un succès aussi soutenu auprès des Inuit, allant jusqu'à évincer toute concurrence. Les employés non-inuit des comptoirs établis dans le Sud de l'île de Baffin devaient très certainement dépendre en grande partie de leurs pourvoyeurs inuit, tout comme les baleiniers l'ont fait.

L'indépendance des Inuit sera toutefois provisoire. Même si leurs relations avec les Blancs se sont jusqu'alors développées en continuité avec leurs occupations traditionnelles, l'adoption de certaines marchandises occidentales comme les armes à feu obligent les Inuit à constamment se réapprovisionner en poudre et munitions (sans quoi les armes n'ont aucune utilité). et donc à traiter avec les commerçants (Ross, 1975; Trudel, 1991).

Les missionnaires

La première mission en Terre de Baffin est ouverte en 1894 par le missionnaire anglican Peck, à Blacklead dans le détroit de Cumberland (Scace & Hunt, 1975; Holland, 1994; Laugrand, 1997a). Une seconde mission anglicane ouvre ses portes en 1909 à Lake Harbour, dirigée par A.L. Fleming. Ce dernier fait des visites plus ou moins constantes chez les Inuit des régions de Frobisher Bay et du sud de Baffin (jusqu'à la station baleinière de Cape Haven). Après le déménagement de la mission de Blacklead vers Pangnirtung en 1926, le premier hôpital de l'île de Baffin, le St-Luke Hospital, y est ouvert (1928), desservant les Inuit de la région (Zaslow, 1988); de petites écoles sont également maintenues en opération. Les catholiques font leur percée à Cape Dorset en 1939, concurrencés en 1951 par les Anglicans qui s'y établissent aussi. À Frobisher Bay même, on doit attendre 1957 pour qu'une mission anglicane soit ouverte, et 1960 pour ce qui est des catholiques (Canada, 1966).

Pour vraiment cerner la propagation du christianisme parmi les Inuit, il ne faut cependant pas en rester à ce portrait chronologique d'ouverture des missions dans le Sud Baffin. Laugrand (1997a : 105) distingue deux périodes dans l'histoire de la conversion des Inuit de l'Arctique de l'Est :

1) de 1822 à 1894, ce sont d'abord les « premiers contacts » entre les missionnaires et certains groupes inuit, caractérisés le plus souvent par des rencontres courtes et sporadiques. Les Inuit sont initiés au christianisme à travers leurs rencontres avec des explorateurs, des chasseurs de baleine et des commerçants. C'est surtout le cas des Inuit engagés comme guides ou interprètes; sur l'île de Baffin, des Inuit repartent avec des explorateurs et visitent le monde des Blancs : Eenooloopik va en Angleterre (1839-40) avec Penny, Tookoolitoo et Ebierbing visitent eux aussi l'Angleterre (1853-55) et les Etats-Unis avec C.F. Hall (1862-64) (Laugrand, 1998b : 169-170). « Dans plusieurs de ces cas, il est donc vraisemblable que ces Inuit grands-voyageurs et très en contact avec le monde des *Qallunaat* aient pu, sans pour autant faire du prosélytisme, introduire quelques idées chrétiennes parmi les leurs, contribuant de ce fait à atténuer l'étrangeté du christianisme » (Laugrand, 1998b : 170). C'est également dans ce contexte de premiers contacts qu'un missionnaire morave (Mathias Warmow) passe quelques mois dans le détroit de Cumberland (Kekerten), à l'hiver 1857-58 (Stager & Swain,

1992; Holland, 1994 ; Stevenson, 1997; Laugrand, 1997a). « En somme, cette période des tous premiers contacts est surtout celle de la circulation des rumeurs et de la contagion des idées. » (Laugrand, 1997a : 105). Mais la diffusion du christianisme s'opère réellement à partir des années 1890, lors de la seconde période (1997b : 101).

2) de 1894 aux années 1940, on assiste aux premiers temps de l'évangélisation et à l'amorce du processus des conversions (Laugrand, 1997a : 105). Les Rév. Peck et Parker, de la *Church Missionary Society*, établissent en 1894 leur mission à Blacklead dans le détroit de Cumberland. Pendant des années, ces missionnaires anglicans font la navette entre Blacklead et Kekerten, en plus de visiter à quelques reprises une station baleinière établie dans la baie de Frobisher. Le système d'écriture syllabique développé, adapté et enseigné aux Inuit par Peck se répand rapidement et avec lui, des enseignements chrétiens se propagent peu à peu parmi les groupes inuit.

Par ailleurs, Laugrand (1997b) distingue deux « zones » en rapport avec la propagation du christianisme : 1) les zones de contacts directs avec les missionnaires, situées dans le Sud de l'île de Baffin, et 2) les zones de contacts indirects (Nord Baffin et péninsule de Melville), où les idées chrétiennes ont été amenées par des prosélytes inuit et par la circulation de bibles écrites en syllabique, et où la conversion des Inuit prenait entre autres la forme d'un rituel appelé *siqqitiq* (Laugrand, 1997a). Dans les zones de contacts directs (zones qui nous intéressent ici), les missionnaires s'établissent près des installations occidentales déjà en place (stations baleinières ou des postes de traite) (Laugrand, 1997b : 102). Trois phases peuvent être distinguées dans le processus de conversion des Inuit de ces régions : les missionnaires se heurtent d'abord au « refus indigène », provenant surtout des chamanes; ensuite, certains Inuit, notamment les femmes et les enfants, se tournent progressivement vers les missionnaires, en un « accueil marginal ». Enfin, une vague d' « engagement rituel » survient lorsque les plus réfractaires constatent que les esprits traditionnels ne punissent pas les nouveaux convertis et qu'il y a des avantages certains à tirer d'une conversion au christianisme (Laugrand, 1997b : 107-109).

Dans l'Arctique de l'Est, deux confessions sont représentées : les anglicans et les catholiques. Les stratégies des anglicans se basent sur deux axes majeurs : « D'une part, la distribution des imprimés permet de faire circuler les textes jugés les plus importants. D'autre part, la formation de leaders prosélytes chargés de diffuser le message chrétien, assure et accélère la pénétration des idées chrétiennes. » (Laugrand, 1998a : 22). Pour leur part, les catholiques procèdent autrement : les missionnaires oblats réservent une place secondaire à la distribution d'écrits parmi les Inuit, en plus de conserver un contrôle sur l'évangélisation (pas de formation de leaders religieux) (1998a : 23, 26).

Dans l'ensemble, le processus de conversion dans l'Arctique de l'Est fut non pas l'action unique des missionnaires, mais plutôt de nature « bidirectionnelle », en reposant dans certaines régions presque exclusivement sur des prosélytes inuit (Laugrand, 1997a, 1997b, 1998a, 1998b, 1999). Loin de provoquer des bouleversements néfastes dans la société inuit, le christianisme est plutôt apparu aux Inuit comme une nouvelle voie de salut libératrice des interdits, filtrée au sein de leurs schèmes culturels (Laugrand, 1997a : 128; 1999 : 134). « On comprend dès lors qu'avec le christianisme, la religiosité des Inuit n'en soit pas sortie diminuée, mais qu'en revanche, d'autres rituels et pratiques se sont progressivement implantés et que les bibles, à peine reçues, aient servi de 'vade-mecum' à la nouvelle vie religieuse. » (Laugrand, 1997a : 125).

La présence gouvernementale

Le gouvernement canadien tarda à manifester sa présence dans le Nord, et lorsqu'il le fit, c'est la plupart du temps sous la menace d'intérêts étrangers, portant atteinte à son intégrité territoriale. La possession des îles arctiques (incluant l'île de Baffin) est officiellement transférée au Canada par la Grande-Bretagne en 1880. À partir de 1884, le Canada entame une série d'expéditions géologiques dans l'Arctique de l'Est notamment avec A.P. Low, mais il faut attendre 1897 avec W. Wakeham et R. Bell pour que l'île de Baffin en soit la cible (Scace & Hunt, 1975; Holland, 1994).

La première action d'ordre légal de la part du gouvernement canadien dans le Nord ne survint qu'en 1895; quatre districts sont alors établis – Ungava, Yukon, Mackenzie et Franklin (comprenant l'archipel nordique d'étendue indéfinie) (Scace & Hunt, 1975 : 14). En 1921, le *Northwest Territories Council* est créé, avec comme tâches de gérer les permis pour les scientifiques, les explorateurs, l'exploitation des fourrures et veiller à la protection des ressources archéologiques (Scace & Hunt, 1975 : 17). Notons également la mise sur pied de l'*Eastern Arctic Patrol* en 1922, chargée de sillonner annuellement les eaux de l'Arctique de l'Est canadien, d'abord dans le but d'affirmer la souveraineté du Canada, mais par la suite chargée de ravitailler les postes de la Gendarmerie Royale du Canada (GRC), d'effectuer divers recensements, de voir aux conditions de santé des Inuit (campagnes anti-tuberculose), etc. D'ailleurs, dans le cadre de ces expéditions estivales, le gouvernement canadien envoie en 1927 le Dr. L.D. Livingstone pour s'enquérir des conditions des Inuit de Ward Inlet et de la région de Frobisher Bay (qui ne fait pas régulièrement partie du trajet de la patrouille).

Enfin, les représentants par excellence des intérêts canadiens en sol nordique (les agents de la GRC) sont arrivés bien après les commerçants et les missionnaires sur l'île de Baffin. Un poste fut ouvert à Pangnirtung en 1923 et un autre à Lake Harbour en 1927. Les agents de ces stations se devaient de patrouiller et de desservir la région de Frobisher Bay; le simple fait qu'aucun poste n'y soit implanté malgré la présence d'un comptoir de traite démontre une fois de plus le peu d'intérêt que représentait Frobisher Bay à cette époque. Il faudra attendre les années de guerre pour qu'un détachement (rattaché à celui de Lake Harbour) soit dépêché sur place...

Comme de fait, ce n'est qu'avec la Seconde Guerre que le gouvernement fédéral canadien commence à manifester sa présence bureaucratique dans le Nord. En 1939, une décision de la Cour Suprême attribue la juridiction des Inuit au palier fédéral, au même titre que les Amérindiens. À partir de 1941, le Canada initie le système de l'*Eskimo Disk List*, visant à distribuer aux Inuit des médaillons portant un numéro de district et un numéro d'identification individuel (par exemple, E7-446 – E7 correspondant à la région de Frobisher Bay). Ce système, géré sur place par les agents de la GRC, était supposé faciliter l'administration des services gouvernementaux d'alors (justice, soins, secours directs, contrôle

général, etc.) (Robinson, 1944 ; Searles, 1998). En réaction aux critiques des militaires américains quant aux piètres conditions des Inuit, les autorités canadiennes octroient les premiers versements d'allocations à partir de 1945 dans les communautés du Nord canadien.

Comme nous le verrons, avant et pendant la Guerre, la préoccupation des autorités était de veiller à ce que les Inuit ne perdent pas leur mode de vie traditionnel, de façon à ce qu'ils continuent à subvenir à leurs besoins de façon autonome. Cependant, les années 1950 amènent un vent nouveau: il s'agit maintenant d'encourager les Inuit à venir s'établir au sein des nouvelles communautés, dans lesquelles les autorités fédérales ouvrent des écoles, des dispensaires, mais surtout, distribuent les allocations. De nouveaux agents gouvernementaux apparaissent alors, les *Northern Service Officers* (ou N.S.O.), ces derniers prenant le relais des agents de la GRC dans l'administration des services aux Inuit. À Frobisher Bay, tous ces changements culminent entre autres en la construction de Apex Hill en 1954-55, petit village doté d'un dispensaire, d'une école, d'un garage, d'un lavoir et d'un centre de réhabilitation (pour les patients revenant d'hôpitaux du Sud) (Honigmann & Honigmann, 1965).

La population inuit

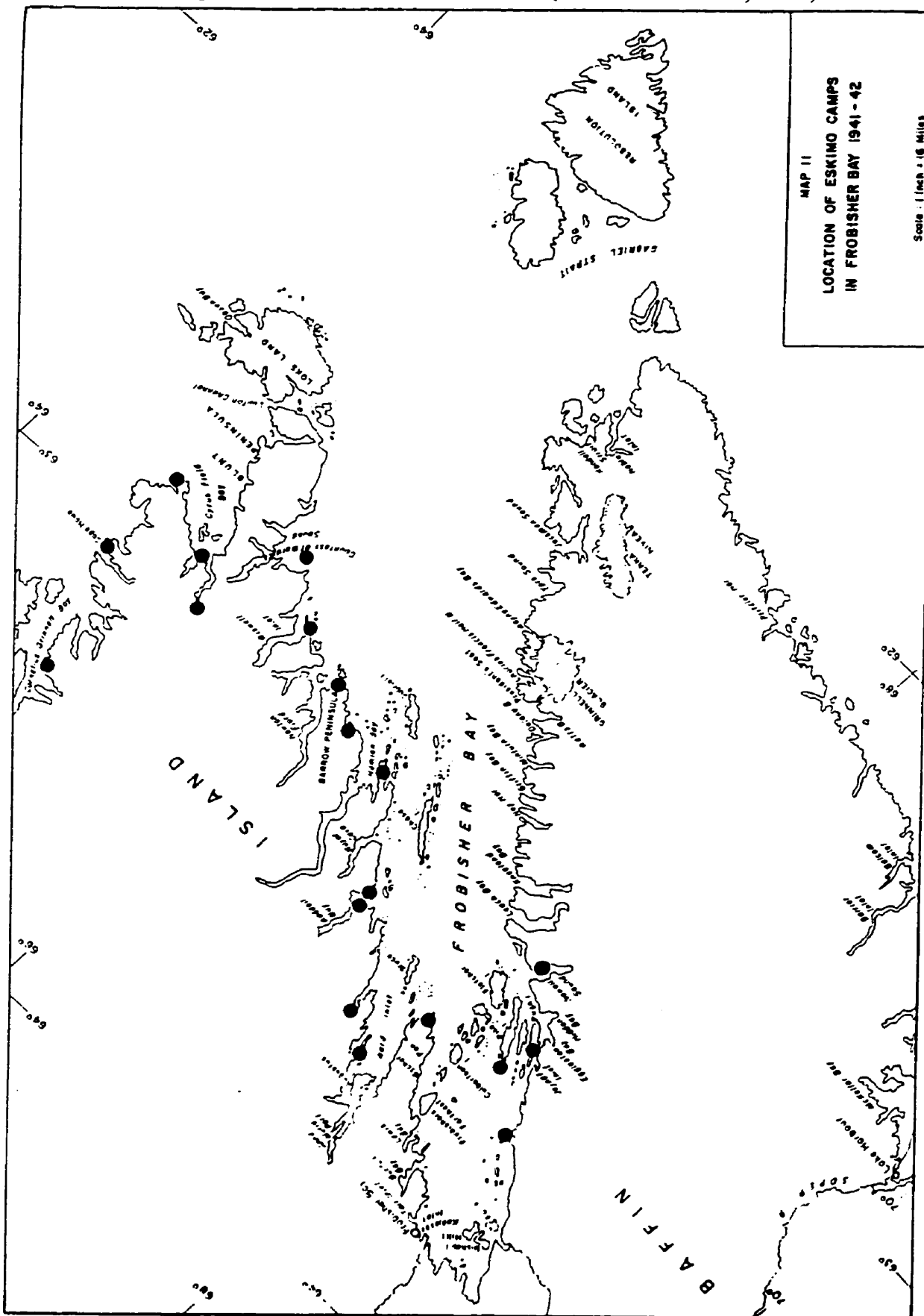
Dans l'Arctique de l'Est, nous avons vu que la présence des instances eurocanadiennes (GRC, CBH, missions, etc.) était très clairsemée et restreinte avant la Seconde Guerre mondiale. En conséquence, mis à part des estimés de population effectués par des explorateurs, des chasseurs de baleine ou des scientifiques (Boas en 1883-1884), aucune statistique démographique fiable n'était disponible avant le 20^e siècle. En 1911, le gouvernement canadien tente d'effectuer un recensement plus systématique, en demandant aux agents locaux (commerçants, missionnaires, etc.) de faire des enquêtes à cet égard (Ross, 1975 : 111). Mais les résultats obtenus restent incomplets et parsemés de zones d'ombre. Dans les années 1940, le gouvernement canadien tente de nouveau d'obtenir des chiffres plus précis sur la population inuit, avec cette fois l'initiative de l'*Eskimo Disk List*.

Le recensement effectué entre 1941 et 1943 dans le cadre de ce programme évalue la population inuit à 6000 dans l'Arctique de l'Est – soit 80% de la population inuit canadienne. De ce nombre, environ 2000 Inuit vivent sur l'île de Baffin, dont les deux tiers dans la portion sud (Robinson, 1944). Ainsi, on dénombra 183 Inuit dans la grande région de Frobisher Bay, 278 pour Lake Harbour et 551 pour Pangnirtung (Robinson, 1944). MacBain (1970) fournit une carte des camps inuit dans la baie de Frobisher en 1941-1942 (voir carte 3), qui recoupe en plusieurs points les renseignements retrouvés dans les rapports de la GRC dans le milieu des années 1940⁹.

Ce qu'il est important de noter, à partir de ces informations fragmentaires, est la grande dispersion des groupes inuit en une quinzaine de camps environ dans la baie. Nous pouvons déduire par un rapide calcul que le nombre moyen d'Inuit par camp tourne autour de 12, nombre qui devait sans doute varier au gré des déplacements et des activités saisonnières. Nous remarquons également qu'un camp était déjà établi sur l'île où les Américains érigèrent leurs premières installations militaires en 1941 (île Pugh, cf. sections suivantes), alors qu'aucun camp n'est identifié à l'emplacement choisi pour la base militaire en 1942 (Frobisher Bay/Iqaluit).

⁹ RG 18, vol. 3665, dossier g567-38 : « Patrol Reports – Frobisher Bay Detachment » [1943-1948].

CARTE 3 : Camps inuit de la Baie de Frobisher (tirée de MacBain, 1970).



1939, la guerre éclate: contexte du projet Crimson

Depuis le milieu des années 1930, les actions des régimes fascistes montants sur le Vieux Continent suscitent des craintes, mais aucune puissance n'ose encore s'opposer aux envahissements pratiqués par Hitler et Mussolini. Dès 1936, un « Axe » est formé, comprenant les trois États belliqueux de l'heure: l'Allemagne, l'Italie et le Japon. La tension est dans l'air: au tout début du mois de septembre 1939, Hitler, appuyé par la Russie, envahit la Pologne... Le conflit éclate et s'étend, puisque cette dernière est décidée à se battre, aidée en cela par ses Alliés britanniques et français (Rémond, 1974).

En Amérique du Nord, les autorités canadiennes et américaines suivent les événements de près; avec l'entrée en scène du Japon, on craint une attaque de cette puissance par l'ouest du continent américain. Des projets militaires y sont planifiés (en Alaska, entre autres) et des expéditions tant canadiennes qu'américaines sont lancées afin d'identifier des sites nordiques potentiels pour la construction d'aérodromes. Bien évidemment, le Canada entre en guerre à l'exemple de la Grande-Bretagne, mais les États-Unis, fidèles à leur politique non-interventionniste d'alors, restent à l'écart du conflit, officiellement du moins. Tout au plus pense-t-on à la défense du continent, advenant une éventuelle attaque de l'Axe. Les relations sont plutôt tendues dans le triangle stratégique formé par le Canada, la Grande-Bretagne et les États-Unis; le Canada tente d'être le médiateur au cours des négociations entre Américains et Britanniques, mais ces derniers ne s'entendent guère. En septembre 1940, la Grande-Bretagne obtient tout de même de l'aide des États-Unis, en recevant cinquante destroyers; en échange, les Américains obtiennent la permission d'établir des bases navales et aériennes sur des terres britanniques, dont Terre-Neuve – qui n'est transférée au Canada qu'en 1949 (Bykofsky & Larson, 1957).

Après plusieurs mois de pourparlers secrets, le Premier Ministre canadien Mackenzie King et le Président Roosevelt attendent que l'opinion publique leur soit favorable pour mettre en branle les plans de défense discutés. Le 17 août 1940, on assiste, par la Déclaration d'Ogdensburg (New York), à la création du *Permanent Joint Board on Defence* (PJBD), instance stratégique unissant politiciens et militaires du Canada et des États-Unis. C'est par

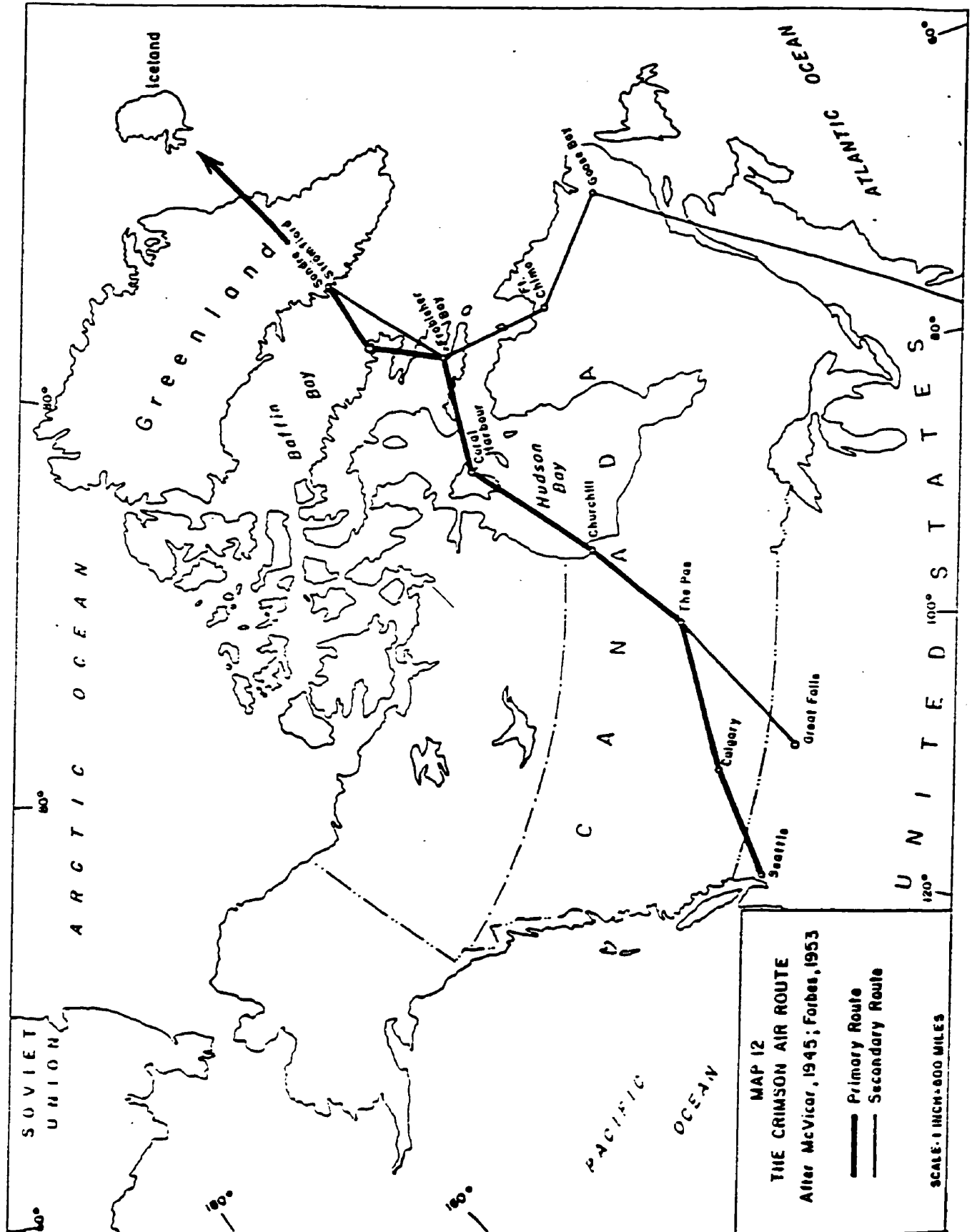
cet organisme de coordination que les Américains obtiennent la permission du Canada en 1941 pour s'établir sur trois sites préalablement identifiés par le Capitaine E. Roosevelt dans l'Arctique de l'Est : Crystal I (Fort Chimo), Crystal II (Frobisher Bay) et Crystal III (Padloping Island). L'intention initiale était d'y établir des aérodromes comme au Groenland (Bluie West 1 à Narsarssuak et Bluie West 8 à Sondre Stromfjord), mais la saison avancée (mois d'octobre) força les États-Unis à se contenter de stations météorologiques. De plus, une base d'importance, sous le contrôle officiel du Canada, est établie à Goose Bay au Labrador (Bykofsky & Larson, 1957 ; Dziuban, 1959 ; Eyre, 1981 ; Grant, 1988).

Hamilton (1994) mentionne que la percée des Allemands en Russie le 22 juin 1941 fut un des événements déclencheurs de ces mesures militaires orientales, en rapprochant les ennemis du continent nord-américain. De plus, le 7 décembre 1941 est une date très importante dans le cours de ces événements, puisque les Américains se voient précipités dans la guerre par le bombardement surprise d'une de leur base du Pacifique (Pearl Harbor) par les Japonais. Les craintes d'une attaque de l'Amérique du Nord se concrétisent, d'autant plus qu'un conflit dans les îles aléoutiennes éclate entre les États-Unis et le Japon¹⁰; les plans militaires sont maintenant étudiés avec sérieux. « For the sake of efficiency, discussions were kept brief; plans were approved and implemented with minimum delay; cost considerations were of lesser importance. » (Grant, 1988 : 70). Dans l'Ouest, l'Alaska Highway construite quelques mois plus tôt est retapée, des bases aériennes sont érigées ou agrandies pour relier les États-Unis et l'Alaska (Northwest Air Staging Route), le projet Canol (Canadian Oil) résulte en la construction de pipelines de Norman Wells à Whitehorse (Eyre, 1981 ; Coates, 1985).

L'Arctique de l'Est est également touché par cette urgente effervescence: à la fin mai 1942, la *Crimson Air Staging Route* (ou *Northeast Air Staging Route*) est officiellement planifiée. Ce projet de route aérienne est né d'une part parce que l'on craignait que la route de Dorval (Québec) et Gander (Terre-Neuve) vers Prestwick (Écosse) ne réponde plus à la demande européenne en matériel de guerre et en soldats, et d'autre part, du danger croissant pour les convois par bateaux dû aux attaques de sous-marins allemands.

¹⁰ D'ailleurs, de décembre 1943 à avril 1945, environ 6000 ballons explosifs ont été lancés par les Japonais dans l'Ouest, dont 73 ont touché le Canada, se rendant même jusqu'aux Grands Lacs.

CARTE 4 : Route aérienne « Crimson » (tirée de MacBain, 1970).



On s'entendit donc pour la construction de neuf bases (dont celle de Frobisher Bay), toutes séparées d'environ 500 milles, jusqu'en Europe, pour assurer le ravitaillement des avions de courte portée (voir carte 4) (Dziuban, 1959; Robitaille, 1987). On rêvait déjà dans les années 1930 d'une route trans-arctique entre l'Europe et l'Amérique du Nord, mais les difficultés semblaient alors insurmontables (Eyre, 1981). C'est donc dire toute l'ampleur et l'audace de ces projets, à l'époque. En 1943, alors que la construction progresse sur les différents sites de la route aérienne, on apporte au PJBD des rectifications au projet Crimson initial, entre autres à cause des résultats de la guerre en Europe (en faveur des Alliés) et des progrès technologiques en aviation (permettant de parcourir de plus longues distances sans escale). On décide donc d'annuler la construction des installations en-deça de 50% d'avancement. Fort Chimo et Frobisher Bay sont complétés et conservés, mais seulement à titre d'urgence en cas d'attaque.

Au cours de toutes ces activités, le Canada a refusé de payer lors de la construction des infrastructures, laissant la facture aux États-Unis. Les Américains ont donc disposé d'une liberté d'action quasi illimitée, puisque le Canada ne fut en fait partenaire que virtuellement, sur papier. L'urgence de l'heure était davantage d'encourager les États-Unis à participer à la Guerre pour vaincre l'agresseur allemand, que de se préoccuper de souveraineté dans l'Arctique (Grant, 1988). Dans le récit détaillé que fait Forbes (1953) des expéditions et activités américaines dans l'Arctique de l'Est, on ne retrouve guère plus d'une mention concernant les autorités canadiennes: un « Mounty » participant à l'établissement de Crystal III (Padloping Island). De plus, pendant la Dernière Guerre, le Canada n'est représenté sur les bases de la route Crimson que par un agent de la RCMP. De 1941 à 1946, on calcule qu'il y eut en moyenne trois Américains pour un seul Canadien dans le Nord (Scace & Hunt, 1975 : 18). Il n'est donc pas étonnant que les militaires américains se croient « chez eux », sans égard pour les intérêts du Canada.

« In permitting what was, in the final analysis, a foreign power to undertake major construction projects using American troops, American contractors, and American materials, Canada, to a degree, gave up some of her sovereign authority over her own territory but maintained an apparent ultimate control. » (Eyre, 1981 : 120)

Les autorités politiques canadiennes sont très lentes à se rendre compte de cette situation et à réagir. Dans le cadre d'une querelle entre les États-Unis et la Grande-Bretagne pour l'accès aux mines d'uranium du Mackenzie, un diplomate britannique, Malcolm MacDonald, est envoyé sur place et avise le Canada du contexte des opérations militaires. Il fait un premier voyage dans l'Ouest en 1942 et y retourne en 1943; il revient très découragé d'une présence américaine aussi massive et en avertit le Premier Ministre Mackenzie King. Il constate que le Canada ne peut même pas dire où sont exactement situés les aérodromes, combien de militaires y sont postés et ce qu'ils font :

« No senior member of External Affairs, let alone the prime minister, Ilsley, Howe, or Ralston had ever visited any part of the northern military operations. What they could not see did not concern them as long as sovereignty was guaranteed on paper. » (Grant, 1988 : 101).

Des négociations débutent en novembre 1942 et aboutissent le 13 janvier 1943 en la 28^e recommandation du PJBD, stipulant le transfert au Canada des installations militaires américaines, et ce au plus tard un an après la fin de la guerre (Conn & Fairchild, 1960 : 404). Cet accord de principe reste toutefois vague sur les modalités de rachats et ne semble rien changer à la situation concrète d'alors.

Les propos de MacDonald (consignés dans un long et controversé mémorandum du 6 avril 1943), viennent confirmer une tendance déjà affirmée au sein même du PJBD en janvier 1943, lorsque le président de cette instance (le maire La Guardia) mentionne qu'évidemment, les Américains auront un plein accès aux installations érigées avec leur argent, après la guerre (Grant, 1988). Ces événements poussent le Canada à assurer une meilleure supervision de ses intérêts dans les plans de guerre, en plus d'envisager des négociations pour le rachat des installations militaires après la guerre.

Une des stratégies mises sur pied par H. Keenleyside (membre canadien du PJBD) pour se gagner l'opinion publique fut de promouvoir le développement des régions nordiques, afin de provoquer des critiques à l'égard de la trop forte présence américaine dans l'Arctique. Dès avril 1943, des articles paraissent dans les journaux canadiens sur l'Arctique de l'Ouest, tout en gardant les détails des projets militaires bien secrets (Grant, 1988 : 120-122). La

recherche scientifique aussi est encouragée : l'*Arctic Institute of North America* est fondé en 1944 et le *Canadian Social Science Research Council* publie des études et des rapports en 1944-1945 (Grant, 1988 : 140-142). Toutefois, de très fortes réserves prévalent quant à la transparence et la publicité pour ce qui se fait dans l'Arctique de l'Est : en 1943, T. Lloyd tente d'obtenir la permission pour accompagner l'*Eastern Arctic Patrol* à des fins d'observations et de recherche, mais se voit refuser l'autorisation par le Conseil des Territoires-du-Nord-Ouest (Grant, 1988 : 143). Au printemps 1943, il se rend tout de même au Labrador, en Ungava et sur l'île de Baffin, avec l'aide du *Canadian Institute of International Affairs*, du *Wartime Information Board* et des militaires américains. Plusieurs redoutent ses recherches, surtout la CBH: le Directeur général de la Compagnie, Philip Chester, demande que l'étude soit annulée ou abrégée parce qu'elle traite de sujets controversés qui ne devraient pas être discutés... Avec toutes ces embûches, la version finale du rapport sort en décembre 1946 (Grant, 1988 : 143-146).

Dès septembre 1943, les États-Unis sont par ailleurs forcés de diminuer leur ardeur dans l'effort de guerre en sol canadien, non pas tant à cause des réticences du Canada, mais bien plutôt à cause d'un comité américain spécial, présidé par Harry Truman et chargé d'enquêter sur les coûts exorbitants du programme de défense nationale. Le rapport officiel de la commission Truman est publié en janvier 1944: il recommande entre autres que les ententes soient renégociées avec le Canada pour avoir des avantages et des droits sur ces installations après la guerre. Toutefois, les autorités canadiennes restent fermes et maintiennent l'objectif de faire partir les Américains après la guerre. Pendant les mois suivants, les États-Unis se montrent agressifs et supérieurs, mais Ottawa résiste farouchement (Grant, 1988). Pendant l'été 1944, des négociations ont finalement lieu pour le remboursement des coûts des installations permanentes érigées par les États-Unis, dans un but évident de protection de la souveraineté canadienne après la guerre. Un accord est ainsi signé en juin 1944, stipulant que les États-Unis doivent fournir une liste des installations devant être rachetées et qu'un prix sera décidé par deux négociateurs (un de chaque pays) (Conn & Fairchild, 1960). Le gouvernement canadien « achète » donc sa portion de l'Alaska Highway et les aérodromes dans l'Ouest (Coates, 1985; Dickerson, 1992).

« In total, the United States had been involved in the construction of twenty-eight airfields and fifty-six weather stations. The cost to Canada, including the assumption of \$29,599,963 of debt for work done on the behalf of the United States, amounted to over \$123.5 million. There was an estimated additional American expense of \$60 million not included in the reimbursements. » (Grant, 1988 : 132).

Pour l'Arctique de l'Est, le montant de rachat des aérodromes du projet Crimson s'élève à tout près de 35 millions, dont 8 millions pour les installations de Frobisher Bay (Robitaille, 1987). La première annonce publique de la construction des aérodromes de l'Est (Fort Chimo et Frobisher Bay) est faite par Mackenzie King à la Chambre des Communes le 1^{er} août 1944, lors de la présentation des Échanges de Notes menant à l'entente de remboursement avec les États-Unis¹¹ (O.L. Williams, in Grant 1988, Appendice D, p. 281).

À la fin de la guerre en 1945, les États-Unis reviennent avec leurs plans de défense d'après-guerre, malgré les ententes de rachat de 1944. Le Canada accepte le principe d'une coopération conjointe, mais les infrastructures restent sous le contrôle canadien (Grant, 1988). Des effectifs de l'U.S. Air Force (USAF) restent donc dans l'Arctique de l'Est. Au printemps 1946, les autorités américaines continuent d'acheminer les demandes d'extension et les nouveaux projets militaires; les réponses d'Ottawa sont de plus en plus prudentes. En mai 1946, on apprend que les États-Unis ont l'intention d'explorer les îles arctiques pour en découvrir de nouvelles et y établir des bases. « King's suspicions were further heightened when he received a letter from his acting minister of national defence, informing him that the Americans had no intentions of withdrawing from Goose Bay, Fort Chimo, and Frobisher Bay as previously agreed... » (Grant, 1988 : 176).

Ces nouveaux plans prennent forme dans le contexte de la Guerre Froide, où une rivalité plus ou moins subtile s'éveille entre les deux puissances de l'heure, les États-Unis et l'URSS. Dès 1946, les Américains découvrent que l'URSS possède des bombes à longue portée. De plus, en 1949, on apprend que l'URSS a fait exploser une bombe atomique ; avec la victoire du communisme en Chine, la guerre de Corée (1950-1953) et cette « Soviet H-bomb », les États-Unis reprennent conscience de l'importance stratégique du Nord (Hamilton,

¹¹ RG 25, vol. 2710, série G-2. dossier 72-AN-40c : Memorandum for Mr. Eberts: Authority for Bases at Fort Chimo and Upper Frobisher Bay, par J.M. Cook, 18 février 1948.

1994). L'OTAN (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord) voit d'ailleurs le jour en 1949 pour combattre la menace communiste. En 1951 débute la construction de la base de Thulé au Groenland; l'aéroport de Frobisher Bay sert alors de plaque tournante pour l'acheminement du matériel. On planifie également un projet militaire d'ampleur considérable dans l'Arctique, au milieu des années 1950: la DEW Line (Distant Early Warning Line, ou réseau d'alerte avancé). Encore une fois, Frobisher Bay fut une base stratégique dans ces opérations. Ainsi, malgré l'accord États-Unis/Canada prévoyant la prise en charge des bases par la Royal Canadian Air Force (RCAF) une année après la fin du conflit mondial, la charge de ces installations ne fut acceptée qu'en 1949 (1er septembre 1950 pour Frobisher Bay). Et, avec l'enchaînement des projets militaires, les Américains ne laissèrent les installations de Frobisher Bay définitivement aux instances canadiennes qu'en 1963, soit plus de vingt ans après leur arrivée (Eyre, 1981; Robitaille, 1987; Grant, 1988).

Les Américains à Frobisher Bay : ce que l'histoire « officielle » en dit...

Nous avons vu précédemment qu'une station météorologique fut érigée sur une île dans la Baie de Frobisher en 1941. Le site de la station Crystal 2 fut choisi à la hâte, puisque la saison de navigation tirait à sa fin. C'est W.S. Carlson qui est chargé de la planification des stations; avec une flotte de sept navires, ces expéditions doivent inspecter minutieusement les sites candidats pour la construction d'installations militaires; dès qu'un site correspond aux exigences, les matériaux sont déchargés et la construction commence (Forbes, 1953).

« Because of the lateness of the season and lack of charts, the group that I accompanied (the Crystal II party) was unable to reach the site recommended by Roosevelt. However, we discharged cargo on a small island a few miles from the head of the bay, where a weather station was established. » (Carlson, 1962 : 62).

On choisit cette île pour ses dimensions allongées et sa surface déjà nivelée (voir photos, page suivante), permettant éventuellement la construction d'une piste d'atterrissage. Le major John Crowell est donc débarqué sur l'île Pugh (carte 2 p. 36) en octobre 1941 et y passe l'hiver avec une garnison d'une dizaine d'hommes (opérateurs de radio et communications, équipages de vol d'urgence, détachement médical). Trois bâtiments préfabriqués y sont érigés, dont deux maisons, en plus des équipements suivants : tour et station de radio, « range station », « direction finder », station météorologique (Forbes, 1953; Reed, 1948¹²). Aucun document d'archives du côté canadien (à notre connaissance) ne nous renseigne sur ce que fut la vie et les activités de ces hommes pendant cet hiver 1941-1942, tout simplement parce qu'aucun représentant canadien n'y fut dépêché. Dès l'été suivant, les Américains envoient une flotte transportant militaires, travailleurs civils et matériaux pour débiter la construction des aérodromes du projet Crimson. À Frobisher Bay, des experts, dont Alexander Forbes et John Crowell (pris au passage sur Crystal 2), sont chargés de choisir entre trois sites retenus pour un aérodrome:

« (1) Captain Roosevelt's choice, discarded by Crowell's party as having no good anchorage; (2) the island where Crowell had made camp and wintered; or (3) the area east of Sylvia Grinnel River at the head of the bay, favored by Hubbard and others, after they had viewed it from the air in June. » (Forbes, 1953: 47).

¹² RG 25, vol. 2710, série G-2, dossier 72-AN-40c : Lettre de E. Reed à H.L. Keenleyside, 20 février 1948.



La surface de l'île Pugh, choisie en 1941 comme site éventuel de construction d'un aérodrome dans la baie de Frobisher; elle se distingue effectivement par son relief plat et étendu, bordé de chaque côté de collines rocheuses. Ci-haut et ci-bas, vue sud-est.



À l'unanimité, les experts choisissent le troisième site (emplacement actuel d'Iqaluit), offrant un terrain facile à travailler avec des bulldozers sur les 6000 pieds nécessaires pour une large piste, en plus des facilités d'ancrage des navires dans la baie (Forbes, 1953 : 71). La construction débute dès le mois d'août 1942, avec l'arrivée d'un convoi de 350 hommes employés par la compagnie Al Johnson Construction. L'objectif immédiat est alors de terminer une piste non pavée pour le 1^{er} novembre 1942, en plus d'avoir construit des infrastructures de logement pour 160 hommes, un mess, un hôpital, des installations récréatives, des entrepôts et des buildings pour les activités d'opérations et de communications¹³. Enfin, quelque 12 000 barils de mazout diesel sont déchargés à Frobisher Bay.

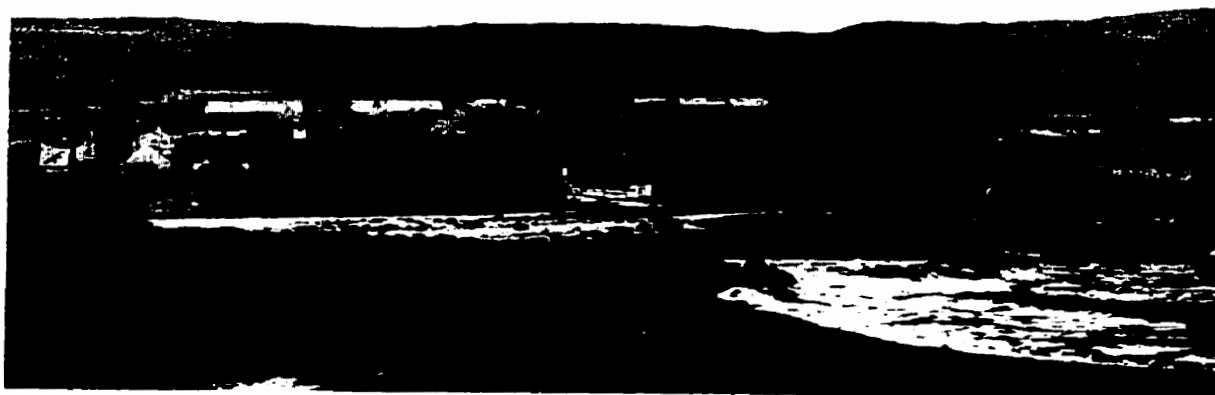
Encore une fois, nous remarquons l'absence de représentant canadien dans le choix du site et la mise en branle des étapes de construction. Cependant, un agent de la GRC est dépêché sur place à l'été 1942, pour appliquer les lois canadiennes en dehors du camp militaire. Dans une lettre d'instruction¹⁴, on apprend que l'agent doit laisser le tribunal militaire se charger des contrevenants sauf pour les cas de meurtre, homicide involontaire et de viol. Si le délit n'est pas assez sérieux pour procéder à une arrestation, l'agent doit le reporter à l'Officier Commandant. Dans les faits, l'agent agit à titre de *protecteur* des Inuit et doit éviter tout contact, notamment quant aux femmes et à la vente d'alcool.

Forbes, dans son récit des événements, raconte une anecdote qui montre bien la mauvaise préparation des travailleurs face aux conditions spécifiques au Nord : le 29 août 1942, quelques jours après leur arrivée, le mauvais temps dans la baie les empêche de retourner sur leur bateau pour la nuit :

« Some two hundred workmen were thus marooned ashore for the night. The shacks and tents already erected were not nearly enough to house them all, even lying packed like sardines on the hard board floors. Many of them lay on the ground outside, huddled under big tarpaulins and keeping each other warm as best they could. » (Forbes, 1953 : 81).

¹³ RG 24, vol. 74, dossier 538 : « Memorandum to North Atlantic Ferry Route Committee », 30 juin 1942.

¹⁴ RG 18, vol. 4620, série F-1, dossier GS-1316-6 : « Enforcement of Laws on Construction of Aerodromes – Co-operation with National Defence - Duties at Frobisher Bay Detachment, N.W.T. », R.C. Bowen, Insp., 15 juillet 1942.



Development of Kupukse air base, September 1942

Ci-haut, l'état d'avancement des travaux après quelques semaines seulement, à l'automne 1942. Ci-bas, le camp inuit établi près de la rivière Sylvia Grinnel. (Photos tirées de Forbes, 1953).



Une autre particularité du site de construction à laquelle les travailleurs et ingénieurs ne sont pas habitués concerne les marées : ils l'apprennent à leurs dépens (et malgré les avertissements répétés de Crowell), puisqu'après la pleine lune, la marée monte moins haut sur la plage et une des deux barges reste prisonnière dans le sable même à marée haute; pendant deux semaines, les travaux de déchargement ne se font qu'avec une seule barge (Forbes, 1953). Mais déjà au début de septembre 1942, la construction progresse à grands pas, si l'on se fie à la description de Forbes (voir photo page précédente) :

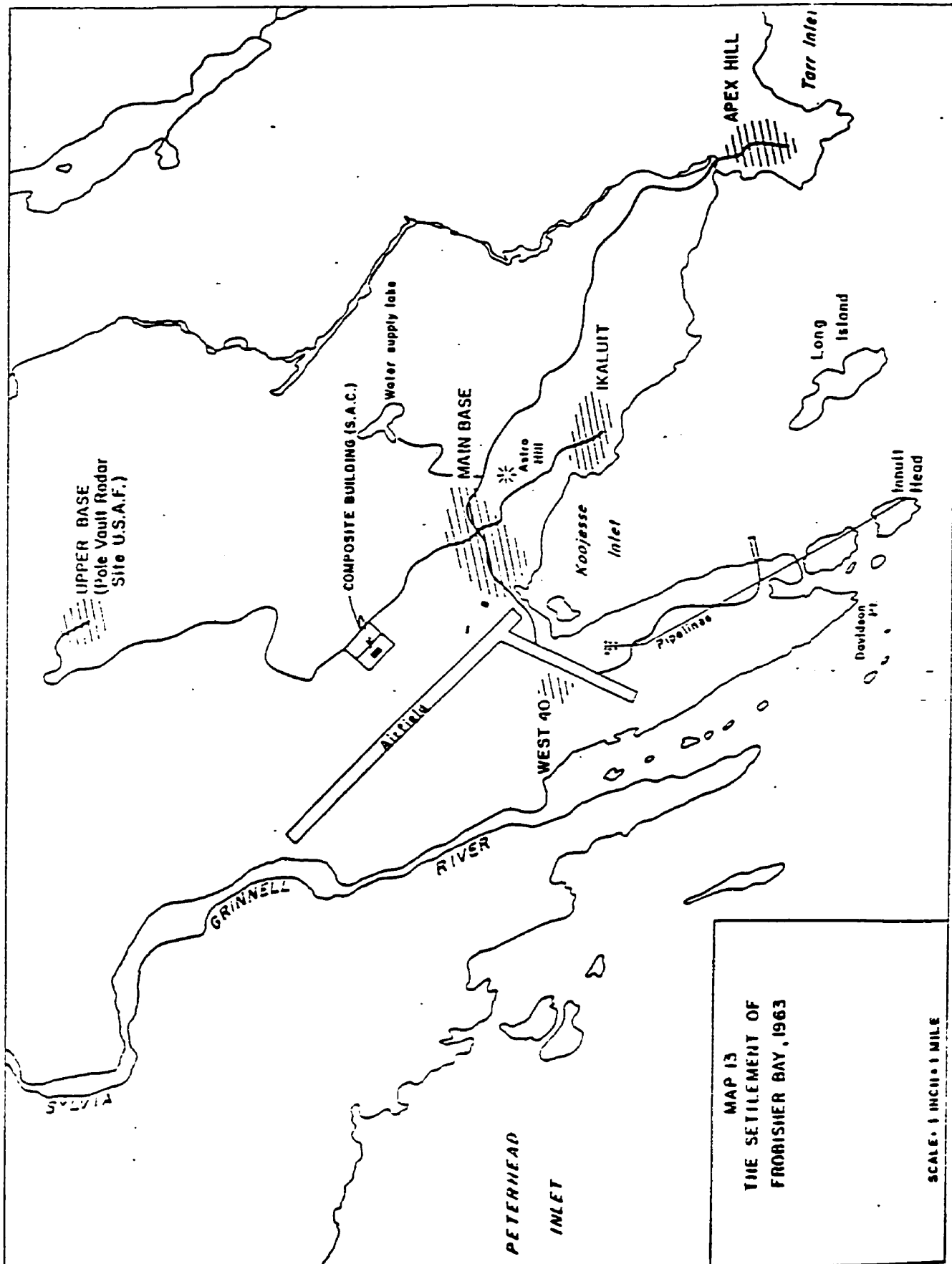
« I wandered through the enormous tent colony and saw the commissary store in operation - where one could really buy things as in a frontier department store. Prefabricated houses for the men and a great warehouse for stores were already under construction, power lines were strung, generators poured their currents through them into hut and messhall. Great mechanical dinosaurs walked the streets at the behest of the contractor's genius, while far out on the runway bulldozers were pushing tons of dirt about. » (Forbes, 1953 : 86).

À la mi-avril 1943, soit moins d'un an après le début de la construction, la base comporte plusieurs bâtiments, dont : 3 quartiers d'officiers, 23 dortoirs, un mess presque terminé, 5 entrepôts, un centre d'opérations et une tour de contrôle, un hôpital temporaire de 20 lits, un building récréatif, une salle de génératrices, des ateliers de forge, de menuiserie et de plomberie, une chapelle et un théâtre, une buanderie, ainsi qu'un « bain finlandais » (*Finnish bath*)¹⁵. La construction se poursuit de plus belle à l'été 1943, avec les nouvelles cargaisons qui entrent dans la Baie: un convoi de 35 bateaux américains prend route pour le Nord; pour Frobisher Bay, cela signifie 1500 travailleurs civils et 100 militaires (Zaslow, 1988 : 220). Vers la fin de l'été, on y trouve une piste de 150 x 6000 pieds et une autre de 150 x 5000 pieds (non terminée), 28 dortoirs et 6 quartiers d'officiers pour une capacité totale de 648 et 137 hommes respectivement, un poste d'incendie avec deux camions, 2 cuisines avec grands mess, et un hôpital de sept buildings reliés par des passages (capacité de 25 lits)¹⁶.

¹⁵ RG 25, vol. 2710, série G-2, dossier 72-AN-40c : « Construction Progress Report as of April 15, 1943, Frobisher Bay »

¹⁶ RG 85, vol. 955, dossier 13379a, pt. 1 : « T.H. Manning to Deputy Commissioner, NWT Administration, United States Projects and Operations in the Eastern Canadian Arctic », 9 octobre 1943.

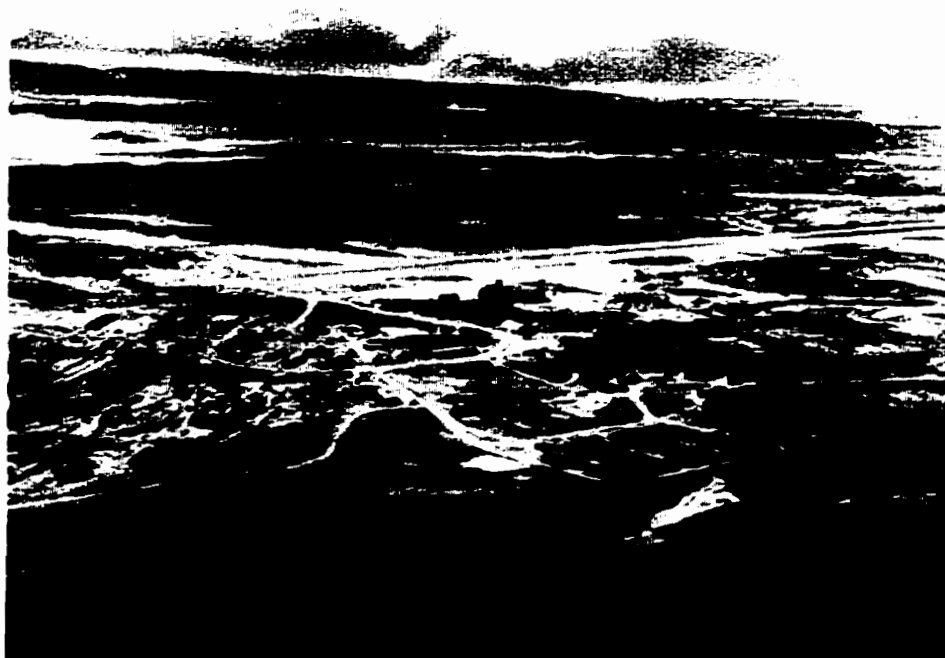
CARTE 5 : Plan de la base américaine de Frobisher Bay (tiré de MacBain, 1970).



Photos aériennes des installations militaires de Frobisher Bay dans les années 1940.



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).



(Archives Nationales du Canada, PA164470).

Photos aériennes de la piste d'atterrissage et de l'aérodrome de Frobisher Bay, années 1940.



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).

Pour les premières années de la présence américaine à Frobisher Bay, on retrouve peu de mentions sur les Inuit, mis à part un petit groupe venu s'installer près de la rivière Sylvia Grinnel à l'été 1942 et un certain Paluchi. Forbes, venu rejoindre Crowell et ses hommes sur l'île Pugh en 1942, écrit ceci : « With us was Paluchi, an Eskimo patriarch of Frobisher Bay whom Crowell had taken on as a guide, philosopher and friend, factotum and counselor soon after his arrival the previous October. » (Forbes, 1953 : 70). Une année plus tard, en août 1943, la construction de la base se continue; Paluchi est toujours présent et impliqué dans les activités avec Crowell. Mais lorsque ce dernier quitte Frobisher Bay, le Major Davies demande à l'équipe de Forbes de « retourner » Paluchi, sa famille et ses biens (huit personnes et une dizaine de chiens) à son campement d'origine, soit près de la station Crystal 2.

« Crowell found him most helpful, and on leaving Frobisher Bay bequeathed him to his successors. But, alas, when Crowell left, no one remained who understood the Inuit, and the Army personnel expunged him from the Government payroll. Now they wanted to ship him and his family back to his old hunting ground on Crowell Island. » (Forbes, 1953 : 118).

Ils empilent donc sur le navire *Eagle* la moitié des effets de Paluchi, mais ce dernier et sa famille ne peuvent se rendre au bateau, faute d'embarcation disponible. Le *Eagle* part tout de même et plus loin dans la baie, à la destination prévue, ils voient Paluchi, arrivé là avec un petit *M-T boat* de 28 pieds, chargé à bloc... Ils débarquent ses affaires sur la rive et poursuivent leur route. Bartlett, le capitaine du navire, mentionne dans un extrait de ses mémoires une anecdote racontée par un officier et malheureusement non datée :

« Lieutenant Turner tells a story about an Eskimo who camped near the airfield. 'I was directing a work party setting up hilltop beacons,' he said. 'This job required the carrying of lumber, cement, and sheeting up a mountain. 'My men had set out, leaving a 90-pound sack of cement. I had reluctantly come to the conclusion that I would have to carry it, when I observed an Eskimo eyeing me with curiosity. Thick and muscular, he had the looks of a good porter. Using sign language, I persuaded him to shoulder my load. 'At the mountaintop I gave him my cigarettes as payment. Then I fumbled for a match, thinking I would surprise him by the sight of the white man's magical flame. The Eskimo reached into his parka and pulled out a silver lighter! It worked, too. He had earned it working for the Army.' » (Bartlett, 1946 : 605).

D'après le contexte et ce que nous savons des expéditions de Bartlett pour le compte des militaires américains, il est fort probable que cette scène eut lieu dans les tout débuts de la construction, soit vers l'été 1942. Il est aussi possible que l' « Eskimo gras et musclé » soit en fait le Paluchi mentionné plus haut, arrivé là avec Crowell. Voilà donc ce que nous savons des contacts entre militaires et Inuit entre 1941 et 1943 à Frobisher Bay.

À partir de 1944, la question des Inuit fait son apparition dans les archives et la documentation occidentales, en rapport avec les emplois sur la base. Est-ce à dire qu'aucun Inuit n'ait été considéré comme employé ou engagé officiellement avant cela (1941 – 1943) ? Nous serions portés à penser que Paluchi fut effectivement une exception, dû à ses liens avec Crowell, si l'on se fie au passage cité plus haut : « **But, alas, when Crowell left, no one remained who understood the Inuit, and the Army personnel expunged him from the Government payroll.** » (Forbes, 1953 : 118, notre souligné). Toutefois, dès 1944, la construction de la base est parachevée et il ne reste que les activités de roulement quotidiennes. Dans un rapport du constable Marchbank, il est justement question de l'emploi des Inuit. On y apprend que le Major Sandell (USAF) veut employer des Inuit pour la saison des cargaisons, car les autorités de la base ont été incapables de trouver des travailleurs ailleurs (i.e. dans le *Sud*). Une quarantaine d'hommes seront donc employés et leurs familles seront établies près de la base ; Marchbank assure d'ailleurs ses supérieurs des mesures qu'il prévoit à cet effet : « I have made arrangements to establish a camp site for the entire group at a distance of two miles from the base. This area and its immediate vicinity will be restricted to all foreign personnel. »¹⁷ Il est également décidé que les employés inuit seraient payés en crédit au magasin général de la base, surtout des biens en surplus qui pourraient être utiles pour eux ; le salaire n'est alors pas encore établi, mais il sera fixé par rapport aux autres bases qui emploient des Autochtones (dans l'Ouest). Toutes ces mesures doivent évidemment être approuvées par le « *deputy commissioner* » des Territoires du Nord-Ouest.

Deux mois plus tard (septembre 1944), un autre rapport de Marchbank fait état de 8 Inuit placés sur la liste de paye permanente de la base ; ils travaillent de 8 à 10 heures par

¹⁷ RG 85, vol. 1070, série D-1-a, dossier 251-5 : « Employment of Eskimos by American Army Air Force », Const. V.H. Marchbank au Quartier Général GRC, 30 juillet 1944.

jour, sauf le dimanche (jour réservé à des activités de chasse et pêche) à raison de 0,25\$ de l'heure, payé par chèque.

« ...I will insist that each native makes out an [sic] money order payable to the Hudson's Bay Company, Ward Inlet. The reason for my action in this case is two fold; firstly, I will endeavour to make the Eskimo realize and appreciate the monetary value of merchandise accessible for their procurement, and secondly by having an accumulated credit account at the Hudson's Bay store they will be able to purchase certain items of equipment... » (cité dans Diubaldo, 1985 : 134)

Au début 1945, il y a 9 Inuit employés en permanence sur la base¹⁸ : à l'été, ce nombre augmente à 16 (*shipping time*)¹⁹ et l'été suivant (1946), on compte environ 25 employés inuit, payés 0,40\$ de l'heure²⁰. La coopération entre GRC et CBH est évidente dans l'exemple suivant : le 26 septembre 1946, le constable Cottell en poste à Frobisher Bay part à Ward Inlet (site du comptoir de la CBH) avec les Inuit qui seront employés par la base durant l'hiver, pour qu'ils puissent s'acheter à l'avance des vêtements et autres biens (puisque'ils ne pourront se déplacer durant l'hiver)²¹. Si l'on se fie à la lettre de Stella au constable Cottell²², qui fournit un estimé des Inuit voulus pour cet hiver 1946, ils furent 29 à être engagés (et probablement un nombre plus ou moins équivalent à partir avec Cottell vers Ward Inlet). Plus particulièrement, les besoins de la base en main-d'œuvre inuit se résument à ceci : entrepôts du quartier-maître (3 employés), buanderie (2), mess (3), garage (2), conciergerie (2), entreposage (1), camion d'eau (1), camion d'huile (1), ordures (2), travail général (12).

Le système de paye alors en vigueur fonctionne comme suit : les chèques émis par les Américains sont signés par l'agent de la GRC en tant que témoin de la signature des employés inuit. Les montants, pris en note par l'agent, sont alors déposés dans le coffre-fort du quartier

¹⁸ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Employment of Eskimos by American Army Airforce, Frobisher Bay, N.W.T. », Const. V.H. Marchbank au Quartier Général GRC, 2 janvier 1945.

¹⁹ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Eskimo Paulosee (E7-558) and Eskimo Joseph (E7-562) - Destitute - Frobisher Bay, N.W.T.; Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base, Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 février 1947.

²⁰ RG 25, vol. 2710, série G-2. dossier 72-AN-40c : « Memorandum by J.G. Wright (Officer at Frobisher Bay) of a Conversation with M.L. Cottell (RCMP) », 28 juin 1946.

²¹ RG 18, vol. 3665, dossier g567-38 : « Patrol Reports – Frobisher Bay Detachment, Patrol from Frobisher Bay Detachment to Ward Inlet. via US Army Water Transport », Const. M.L. Cottell au Quartier Général GRC, 26 septembre 1946.

²² RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Letter from Abel Stella, Captain, Air Corps Commanding. to Const. M.L. Cottell », 28 septembre 1946.

général pour usage futur²³. Chaque vendredi, les Inuit se rendent au poste de la GRC pour obtenir un papier attestant de la somme d'argent qu'ils désirent retirer, montant déduit dans les fichiers du poste. Ils se rendent ensuite au quartier général et reçoivent leur argent en échange des papiers. Les 15 et 30 de chaque mois, l'agent de la GRC apporte ses fichiers au quartier général pour comparer les balances de chacun ; après vérification, les papiers sont détruits. Toutefois, il y a des changements à partir du 1^{er} avril 1946, car le Capt. V.E. Hickey (du quartier général) ne peut plus s'occuper des comptes des Inuit, son personnel étant démobilisé (*discharged*). C'est donc l'agent de la GRC qui prend la caisse en charge et qui effectue les opérations lui-même. Il se fait aider de son interprète, Itorcheak, qui donne l'argent; s'il n'est pas là, un officier signe à sa place. Les Inuit qui travaillent durant le déchargement des cargaisons de bateaux à la saison estivale et qui sont renvoyés dans leurs camps après ne reçoivent pas leurs payes. L'argent est conservé au poste de la GRC et acheminé au gérant de la CBH quand des patrouilles s'y rendent. En été 1946, le montant atteint un total de 894.45\$, que le gérant de Lake Harbour distribuera aux Inuit concernés sous forme de crédits²⁴.

Les employés ont des habitations en bois pour l'hiver, chauffées par un petit poêle au charbon et éclairées avec des lampes au gaz ou kérosène et des lanternes. Les Inuit qui ne sont pas employés n'ont pas accès au magasin général de la base ; ils n'ont pas le droit d'y acheter quoi que ce soit, ni de s'en procurer par le troc avec les militaires, sauf bien sûr par les employés inuit²⁵. Les rations fournies par le magasin général se composent des denrées suivantes : farine, levure, café, thé, riz, avoine, jambon, quantité limitée de sucre, bonbons, lait en conserve, savon, cigarettes et tabac, en plus de vêtements pour les adultes. Ces rations sont limitées aux employés de la base, puisque les stocks sont calculés jusqu'à la prochaine saison de cargos. En plus des rations, les employés et les membres de leur famille ont droit à des soins médicaux sur la base²⁶.

²³ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay, N.W.T. », Const. M.L. Cottell and V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, décembre 1946.

²⁴ Ibid., septembre 1946.

²⁵ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Eskimo Paulosee (E7-558) and Eskimo Josephsee (E7-562) - Destitute - Frobisher Bay, N.W.T.; Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base », Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 février 1947.

²⁶ Ibid.

En février 1946, un mess réservé aux Inuit est ouvert, suite à un incident rapporté comme suit par l'Officier Wright :

« Cst. Cottell informed me confidentially that the Commanding Officer at the air base in charge during the early part of the year had a rather poor opinion of natives and fed them mostly from scraps and left-overs served in pails, three pails for the lot (16 natives). Cst. Cottell protested this, even carrying it to the Colonel in charge at Goose Bay and as a result the natives now have their own mess hall and get full value for their 75¢ a day. The families of the working natives get their food through the Quartermaster Stores and the food supplied is similar to that furnished the troops. »²⁷

Le Docteur Corrigan, du *Indian Health Service*, passe par Frobisher Bay en octobre 1946 et décrit ce mess comme une bâtisse désaffectée (*discarded army hut*), sale, humide, sans éclairage ni ventilation. Il recueille par le fait même les commentaires de certains officiers haut gradés de la base (dont l'O.C. en question dans la citation précédente), qui confirment l'attitude plutôt négative de ces derniers à l'égard des Inuit : « Captain Stella told me he regarded them as a nuisance more than anything else as they were not able to do a full day's work, were very lax about reporting for work and were very careless about equipment. »²⁸ Quoi qu'il en soit, le mess des Inuit ne restera pas ouvert très longtemps: en effet, on le ferme au début novembre 1946, sous prétexte que les hommes y ayant accès ne pouvoient plus aux besoins de leurs femmes et enfants, « as long as they had sufficient food at the Messhall for themselves. »²⁹

Avec la construction des infrastructures militaires, on dispose de chiffres pour évaluer la population inuit à Frobisher Bay. Rappelons que le premier recensement de 1941-43 évaluait la population inuit à 183 dans la région de Frobisher Bay. À l'été 1944, il y a environ une quarantaine d'Inuit près de la base; à l'été 1946, ce nombre augmente à 70³⁰ et en février 1947, on rapporte 271 Inuit vivant dans le district dont une centaine dans le petit village près

²⁷ RG 25, vol. 2710, série G-2. dossier 72-AN-40c : « Memorandum by J.G. Wright (Officer at Frobisher Bay) of a Conversation with M.L. Cottell (RCMP) », 28 juin 1946.

²⁸ RG 85, vol. 863, dossier 8276, pt 3 : « Extract from Dr. C. Corrigan's report dated Oct. 23, 1946 ».

²⁹ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay, N.W.T. », Const. M.L. Cottell et V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, novembre 1946.

³⁰ RG 25, vol. 2710, série G-2. dossier 72-AN-40c : « Memorandum by J.G. Wright (Officer at Frobisher Bay) of a Conversation with M.L. Cottell (GRC) », 28 juin 1946.

de la plage, à quelques milles de la base³¹. Cette augmentation de la population inuit à Frobisher Bay même embarrasse les autorités canadiennes : on se soucie d'une part d'éviter les contacts trop prononcés avec les militaires, et d'autre part de la perte d'autonomie des Inuit (perte du mode de vie traditionnel). À partir de 1946, on envisage d'élaborer une politique de rotation des employés, pour éviter qu'ils ne perdent leur mode de vie traditionnel et pour permettre à tous de pouvoir gagner un peu d'argent et d'expérience (Diubaldo, 1985 : 134-135).

« There are a few younger men at the base who will no doubt loose their skill if kept employed any longer and should be terminated during the summer of 1947. There are also a few young boys from 12-14 years of age who have very little opportunity to learn the Native way of life although they do go trapping and seal hunting with their Fathers when these Natives are allowed time off for this purpose during working days. »³²

L'agent de la GRC veille donc à ce que les employés ne soient plus engagés pour une durée dépassant une année, sauf exceptions nécessitant une évaluation de dossier et une permission spéciale de ses supérieurs à Ottawa³³. Ce système vise davantage les plus jeunes (30 ans et moins), qui ne seront employés que pour les mois d'été, laissant les emplois d'hiver aux plus âgés³⁴. Malgré cela, quelques jeunes (de 13 à 15 ans) restent employés, dû à leurs conditions particulières (l'un d'eux fait vivre sa mère et ses jeunes frères et sœurs, et est jugé trop jeune pour subvenir à leurs besoins par la chasse).³⁵

On reste encore sceptique quant au bienfait de l'emploi des Inuit sur la base : non seulement on craint pour la perte de leur mode de vie traditionnel, mais on s'interroge également sur les conséquences concrètes de certaines tâches sur leur santé au sens large. Des commentaires du constable Jeffers au début 1947 peuvent paraître aujourd'hui plutôt loufoques ou au contraire très discriminants, mais reflètent les préoccupations de l'époque :

³¹ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Eskimo Paulosee (E7-558) and Eskimo Josephee (E7-562) - Destitute - Frobisher Bay, N.W.T.; Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base », Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 février 1947.

³² Ibid.

³³ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Employment of Eskimos at American Air Bases in Canada », H.L. Kecnleyside, 29 mai 1948.

³⁴ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Eskimo Employment Generally, Frobisher Bay Air Base », Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 14 août 1948.

³⁵ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Employment of Eskimo at Frobisher Bay Air Base », Const. C.H. Jack, 7 octobre 1948.

« ...it is my opinion that these [Laundry and Messhall] are rather poor places for them to work as it is generally very hot and unsuitable for these people. [...] I feel that making beds and working in such places as the Laundry and Army and civilian personnel messhall should be stopped as Natives such as these are not used to such heat. They are not exactly clean enough for such work either. Making beds would appear to be a good place for them to pick up any disease if such disease existed. »³⁶

Comme nous l'avons mentionné, les contacts entre Inuit et militaires font l'objet d'une attention particulière de la part des autorités en place. À l'été 1945, le constable remarque que les employés inuit ont l'habitude de traîner autour du *Post Exchange* (taverne sur la base) les soirs où l'on sert de la bière aux militaires. Certains en ont même reçu en petite quantité à l'entrée. L'agent fait son enquête, questionne le gérant et les employés du *Post* sans obtenir d'informations satisfaisantes. Le 28 août 1945 en soirée, il est appelé sur la base pour constater que des Inuit traînent encore autour du *Post Exchange*. Il les questionne et apprend que Julius Nathannual (un Inuk du Labrador employé comme travailleur et interprète) a le droit d'y entrer et de consommer, comme n'importe quel autre employé venant de Terre-Neuve. Afin de régler cette injustice, on interdit à ce Julius Nathannual l'accès au bar tant qu'il est employé à la base de Frobisher Bay. L'Officier Commandant est parfaitement d'accord avec cette décision qu'aucun Inuit ne se retrouve à cet endroit.³⁷

Un autre type de contact prohibé concerne l'échange de biens entre militaires et Inuit. En novembre 1946, le constable Jeffers souligne le cas d'un Inuk ayant acheté une montre à un soldat pour 10\$ de plus que sa valeur réelle au magasin général. On lui demande alors de remettre cette montre et d'identifier le soldat en question pour reprendre son argent³⁸. L'année suivante, le problème du troc se pose encore, avec l'arrivée de nouvelles troupes, qui se procurent des souvenirs (sculptures, ivoire, fourrures, etc.) à des prix ridicules. Par ailleurs, on

³⁶ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Eskimo Paulosee (E7-558) and Eskimo Josephee (E7-562) - Destitute - Frobisher Bay, N.W.T.; Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base », Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 février 1947.

³⁷ RG 85, vol. 991, série C-1-a. dossier 15671 (microfilm T-13,977) : « Julius Nathannual (Labrador Eskimo) - The Territorial Liquor Ordinance, Frobisher Bay, N.W.T. », Supt. D.J. Martin au Quartier Général GRC, 31 août 1945.

³⁸ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay, N.W.T. », Const. M.L. Cottell et V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, novembre 1946.

craint que les Inuit reçoivent en échange des biens jugés néfastes pour eux (alcool, armes, etc.)³⁹. Le constable en poste reçoit la directive de veiller à ce que le prix des fourrures soit le même que celui de la CBH; de plus, il doit imposer une limite de 100\$ par année par individu (non-Inuit), au-delà de quoi il faut obtenir une licence de commerce. Enfin, pour les sculptures, l'agent doit suggérer des prix mais sans les imposer⁴⁰.

La volonté des autorités locales de limiter les contacts entre militaires et Inuit se fait d'ailleurs particulièrement insistante ce même été 1947, lorsque des *Negro Rehabilitation troops* sont attendues pour des travaux de réfection des installations. Dès le printemps 1947, l'Officier Commandant de la base annonce au constable Jeffers qu'environ 300 soldats noirs vont arriver à l'été : un premier groupe de 20 arrive à la mi-juin par avion et le reste arrive par le premier bateau de ravitaillement au cours du mois de juillet, pour ne repartir qu'en novembre 1947⁴¹. Ces troupes semblent plutôt dures sur le plan de la discipline, puisque même l'infirmière de la base (Mlle Pallant) demande à être transférée à Goose Bay, « as she does not wish to remain here under such conditions. »⁴² Par ailleurs, l'Officier Commandant ne veut pas de femme sur la base durant cette période. Pour ce qui est des Inuit, ce dernier (le C.O.) exprime de sérieux doutes sur la possibilité de continuer à les employer, « as it would be rather uncomfortable for the Native women if some of these troops were to get out of hand. »⁴³ Jeffers avance une option, dans le cas où les Inuit resteraient en poste sur la base :

« ...the Native families could be removed to an island situated approximately one and one-half miles from the base proper. As the Natives generally live on such islands it would be no hardship, of course, the Americans would have to supply water transportation for the Native men to report and return from their duties at the base. »⁴⁴

On opte finalement pour cette option, mais ce changement apporte plusieurs difficultés, dues aux marées et aux vents qui empêchent les Inuit de se rendre sur la base. Le constable

³⁹ RG 18, acc. 85-86/048, vol. 55, dossier TA-500-8-1-8 : « Bartering, Trading and Buying of Souvenirs from Eskimos – Frobisher Bay, N.W.T. », Const. C.H. Jack, 14 août 1947.

⁴⁰ RG 18, acc. 85-86/048, vol. 55, dossier TA-500-8-1-8 : « Lettre de D.J. Martin à C.H. Jack », 21 août 1947.

⁴¹ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base », Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 22 mai 1947.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Ibid.

Jack rapporte qu'après une dizaine de jours, le camp est de nouveau déménagé sur la terre ferme, à environ un mille de la base. Ce camp est déclaré « out of bounds » et les troupes sont avisées que les infractions seront sévèrement punies. Les Inuit se voient également refuser l'accès à la base, sauf pour les travailleurs, afin d'éviter tout incident fâcheux. Une permission spéciale est accordée pour assister aux « picture shows » sur la base, mais seulement pour les hommes inuit⁴⁵.

À part les détails reliés à l'emploi des Inuit, on ne sait pratiquement rien des activités quotidiennes sur la base. Pour ce qui est de l'importance stratégique de la route Crimson et de la base de Frobisher Bay pour la guerre, les auteurs s'entendent pour dire qu'elle fut fort minime, par rapport aux attentes. Initialement, le projet Crimson était prévu pour la livraison de 100 chasseurs et 40 avions de transport **par jour**, sur trois routes différentes (Stacey, 1970 : 414; Eyre, 1981 : 116). Tout près de 900 avions traversèrent l'océan durant les premiers six mois du projet (dont 38 ne se seraient pas rendus) mais tous passèrent directement de Goose Bay au Groenland (Blue West 8), sans escale par Fort Chimo et Frobisher Bay (Conn & Fairchild, 1960 : 402).

À Frobisher Bay, on enregistre 323 arrivées d'avions en 1943, soit moins d'une par jour en moyenne, mais presque exclusivement pour supporter la construction des installations sur place (Dziuban, 1959 : 192; Eyre, 1981 : 118; Zaslów, 1988 : 221). Ainsi, malgré le grand déploiement d'énergie et de ressources lors de sa construction, la seule utilité reconnue de la base de Frobisher Bay fut de communiquer des informations météorologiques aux bateaux, sous-marins et avions de guerre ayant à sillonner les régions nordiques, et non de servir d'escale aux convois aériens de matériel (Forbes, 1953 : 135; Carlson, 1962 : 63; O.L. Williams, Appendice D, Grant, 1988 : 281). De plus, la grande capacité d'accueil de la base (800 personnes) ne fut jamais exploitée à sa juste valeur; il n'y eut en moyenne qu'une dizaine d'officiers, une centaine de soldats et une poignée de civils (Grant, 1988, Appendice D : 282).

⁴⁵ RG 85, vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 : « Employment of Eskimos Generally at Frobisher Bay Air Base », Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 13 août 1947.

En été 1944, le diplomate britannique MacDonald, accompagné d'experts canadiens, visite les installations de Frobisher Bay et les qualifie de « striking examples of the American nation's magnificent impertinence, imaginativeness, energy, mechanical skill and extravagance » (Grant, 1988 : 135). Après avoir constaté la mauvaise qualité des constructions, qui s'affaiblissent déjà sous les rigueurs de l'Arctique, il ajoute en effleurant la question du rachat que « If the whole undertaking turns out to be a series of colossal errors, the Canadians are literally going to pay for the Americans' mistakes. » (Grant, 1988, Appendice D : 275). En mai 1945, une étude déconseille même au Canada d'acquérir Fort Chimo et Frobisher Bay, pour faute de valeur stratégique et militaire (Eyre, 1981).

Comme nous l'avons mentionné, la base de Frobisher Bay ne sera reconnue vraiment stratégique qu'avec les enjeux et projets de la Guerre Froide, et par la suite, avec l'implantation des services gouvernementaux canadiens, qui feront de cette localité un centre régional important sur l'île de Baffin.

Conclusions

Au terme de ce bilan historique général, quelques remarques de synthèse s'imposent. Nous avons vu que la région de l'actuelle ville d'Iqaluit n'a jamais été un centre pour les activités des Eurocanadiens dans l'Arctique, avant la guerre ; aucune véritable expédition ne s'y est intéressée, aucune station baleinière ne s'y est implantée, ni même de mission, de comptoir de traite ou de poste de la GRC. Tout au plus parcourait-on au passage ces environs, mais sans trop s'y attarder. Les deux centres les plus proches de Frobisher Bay/Iqaluit étaient Lake Harbour au sud-ouest et le détroit de Cumberland (incluant Pagnirtung) au nord-est. La région d'Iqaluit était visitée de façon saisonnière par quelques petits groupes d'Inuit, venus pêcher le long de la rivière Sylvia Grinnel, mais n'a pas été jugée assez stratégique et peuplée pour recevoir en permanence les diverses installations eurocanadiennes d'alors. Ce n'est qu'avec l'éclatement de la guerre en 1939 que Frobisher Bay prit de l'importance pour les Occidentaux, avec l'établissement d'une station météorologique (Crystal II) en 1941 et le

projet Crimson dans l'Est arctique dès 1942, amenant militaires américains, bateaux et avions à Frobisher Bay.

Il ne faut cependant pas croire que les Inuit de cette région n'avaient pas eu de contacts avec les Blancs. Comme nous l'avons vu, nombreuses furent tout de même les occasions de rencontre et de contact entre Inuit et non-Inuit ; qu'il s'agisse d'explorations de territoire, d'expéditions scientifiques, de commerce, d'échange, etc., les Inuit ont eu des rôles actifs à jouer dans ces diverses activités. À plusieurs niveaux, les Blancs étaient déjà intégrés à leur vie, tout comme ils faisaient partie eux aussi des activités eurocanadiennes. Au moment de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, les Inuit du sud de Baffin, y compris ceux de la région de Frobisher Bay, connaissaient donc déjà plusieurs aspects du monde occidental.

En ce qui concerne la militarisation de l'Arctique de l'Est (et Frobisher Bay) dans les années 1940, les archives et la documentation occidentales nous révèlent que du côté des décideurs canadiens et américains, le contact entre Inuit et militaires est considéré comme très négatif et doit à tout prix être évité. On attribue à la présence des militaires les épidémies qui ont fait rage dans les camps inuit de Frobisher Bay, en plus des divers changements dans la vie des Inuit (habitudes alimentaires et vestimentaires, lieux des camps, activités, etc.). Nous avons vu que jusqu'au milieu des années 1950, la philosophie était de sauvegarder à tout prix le mode de vie traditionnel des Inuit (chasse, pêche, nomadisme, etc.) pour entre autres (si ce n'est principalement) maintenir les dépenses à leur plus bas niveau dans le Nord (Dickerson, 1992 : 37). C'est ce qui mena d'ailleurs au système de rotation dans les emplois sur la base, en discriminant surtout les jeunes inuit.

Malgré le ton négatif et les craintes véhiculées dans les archives et la documentation officielle, rien ne nous laisse croire qu'il y eut abondance de contacts ou d'événements déplorables à Frobisher Bay. Au cours de nos recherches, nous avons eu connaissance de quelques rapports de la GRC, dont deux concernant des « actes d'indécence »⁴⁶ (accès interdit

⁴⁶ RG 85, vol. 1022, série C-1-a. dossier 18561 : « S. Kolton (American soldier) - Carnal Knowledge with Eskimo Girl Semmee, Frobisher Bay, NWT - also outside hospitalization » [1947-48];

RG 85, vol. 1009, série C-1-a. dossier 17231 : « (American Army) - Indecent act with Eskimos, Frobisher Bay » [1946-47]

à ces filières) et un autre des mauvais traitements réservés à un chiot dans les cuisines de la base. Dans ce dernier cas, le militaire en question (le cuisinier) fut réprimandé et transféré à la base de Goose Bay⁴⁷. On pourrait expliquer cette rareté de bavures soit par le nombre beaucoup moins élevé que prévu de militaires occupant la base, soit par un respect strict des ordres par les militaires, ou soit par la volonté de censurer les rapports de la GRC.

Enfin, nous avons vu que les installations érigées dans le cadre du projet « Crimson » dans l'Arctique de l'Est, mais surtout Fort Chimo et Frobisher Bay, ne furent jamais utilisées à leur juste valeur. D'énormes et coûteuses « stations météorologiques », voilà ce qui ressort des archives et de la documentation en guise de bilan pour ces installations.

Avec en tête ces diverses informations historiques et contextuelles, nous sommes maintenant prête à rétrécir notre lunette et à aborder notre sujet principal, soit la présence des Américains à Frobisher Bay dans les années 1940, telle que remémorée par les Inuit. Dans le prochain chapitre, nous verrons donc ce que nos données ont de particulier à nous révéler sur cet épisode historique.

⁴⁷ RG 85, vol. 1025, série C-1-a, dossier 18840 : « G. Creighton - Lieutenant in USAF - Cruelty to Animals, Frobisher Bay Air Base, NWT », Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 21 janvier 1948.

Chapitre 3 : Perspectives inuit sur les *Mialigait* à Iqaluit

Ce chapitre est principalement basé sur les données que nous avons recueillies en entrevues avec des aînés inuit ainsi que sur des récits de vie publiés. Les premières données que nous avons trouvées concernant les militaires à Iqaluit proviennent en effet de récits parus dans des périodiques comme *Inuktitut*, *Inuit Today* et *Nunatsiaq News* (originellement publié sous le titre *Inukshuk*). Keelooyak (1975a – 1976c) ou Qilujaq est née aux alentours de 1927; son récit mentionne au passage la venue des Américains, surtout pour décrire la peur que provoqua le premier avion à survoler leur campement. On retrouve des propos similaires dans les articles d'Arnitok (ou Arnaittuq) Ipeelee (1977a, 1977b), né en 1924 et maintenant décédé. Ce dernier fut un aîné respecté d'Iqaluit; il vécut dans des camps de la région de Pagnirtung avant de venir près de la base à partir de 1944. Simonie Alainga, également décédé, vint s'installer à Iqaluit plus tard (dans les années 1950) mais eut connaissance de la présence des Américains à Frobisher Bay et en fait mention dans son article de 1977. Par ailleurs, le récit de Dorothy Mesher, qui passa sa jeunesse à Kuujuaq, est riche en détails sur la présence militaire à la base de Fort Chimo (Crystal I). Cette localité, bien qu'ayant déjà les infrastructures occidentales de l'époque (CBH, missionnaires, etc.), eut une histoire militaire comparable à celle de Frobisher Bay. C'est donc pourquoi nous avons intégré certains commentaires de cette auteure inuit au fil de ce chapitre, pour compléter les informations dont nous disposons.

Il est important de rappeler que nos entrevues ont été effectuées avec interprètes, ce qui signifie concrètement que les citations (en anglais) présentées dans ce chapitre ne sont pas les propos directs de nos informateurs, mais plutôt les **traductions** de nos interprètes⁴⁸. C'est d'ailleurs pour cette raison que certaines citations sont construites autour des pronoms « il » (*he*), « elle » (*she*) ou « ils » (*they*) au lieu des « je » et « nous » utilisés par les aînés. Également, nous avons choisi de ne mentionner que les initiales de nos informateurs après chaque citation, et ce afin de conserver une relative confidentialité des propos.

⁴⁸ Maaki Kakkik, Aaju Peter et Elisapee Ikkidjuak.

Les données du présent chapitre sont présentées selon une logique différente de celle du chapitre précédent. Dans ce dernier en effet, nous avons opté pour un récit suivant un ordre chronologique. Pour exposer les diverses informations recueillies auprès des Inuit, nous nous sommes basée sur des divisions émanant de notre codification, produisant ainsi une histoire plus thématique que chronologique. Cependant, le choix de l'ordre de présentation de ces divisions nous est tout de même revenu. Afin de rendre plus évidents certains liens entre chacune des perspectives historiques présentées (chapitres 2 et 3), nous avons ainsi tenté de conserver une certaine diachronie⁴⁹ dans la succession des thèmes.

Mialigaqtaliviniq

Il semble que les Inuit étaient au courant qu'une guerre avait éclaté dans le monde des Blancs, renseignés qu'ils furent par les missionnaires, commerçants ou agents de la GRC. À Kimmirut (Lake Harbour), c'est par la radio (*wind powered radio*) du comptoir de la CBH que certains de nos informateurs ont appris la nouvelle (S.M. 1998), mais cela ne semblait pas vraiment les troubler : « ...the war [...] wasn't [scary]. [...] They had heard that there was a war going on but it didn't affect them. » (A.S. 1998). « As I was growing up I heard that white people were at war with one another and I began to see more white people from ships. » (Ipeelee, 1977b : 54).

De pair avec ce trafic maritime accru, des repérages de territoire pour des sites militaires potentiels sont effectués à partir de 1940 sur diverses zones de l'île de Baffin.

« ...maybe it was in 1940 around there, [...] one big ship came to Lake Harbour and it was the American ship and there was two planes that could land on water that came to Lake Harbour 'cause they were looking on one area to put up base and they surveyed the Lake Harbour area but they couldn't find any real place to build in that area so they moved down to that area I think Mialigaviniq that island, from having surveyed Lake Harbour. They moved down there [...] around 1941. » (A.A. 1998).

« When he was not a child anymore when they were looking for a place to build their landingstrip. They were first looking around Kimmirut area. That's when he was aware

⁴⁹ Pour Bertaux (1997), la diachronie « concerne la succession temporelle des événements, leurs relations avant/après; [tandis que] la chronologie concerne leur datation en termes de millésimes (1968, 1981...) ou en termes d'âge (sujet âgé de seize ans, quarante-cinq ans...). » (Bertaux, 1997 : 76).

that these guys were looking for a place to build the airstrip on. They came by boat and by plane. And the plane was searching for some areas where they could be building the airstrip. And he had heard from the radio that Mialigaviniqtalik, that they had built a place there and also they had built a place, a house in Kimmirut. » (A.S. 1998).

Environ 7 ou 8 militaires américains sont postés à Kimmirut : « they were working with the weather and radio communication system and they had an Inuk living with them. » (A.A. 1998)⁵⁰. À notre grande surprise, un aîné mentionne qu'en plus des Américains postés à Kimmirut, il y eut des Allemands : « They were Americans and they had Germans either they were captured or they were being looked after by the Americans, but he also saw the Germans who had been taken by the Americans. » (A.S. 1998)⁵¹.

Quoi qu'il en soit, dans les camps aussi, les Inuit savaient que « quelque chose » se passait dans le monde des *Qallunaat* (Blancs), notamment à cause des avions qui survolaient leur territoire. Les témoignages des Inuit à ce sujet sont fort similaires; ils décrivent tous une réaction de panique dans les camps (Ipeelee, 1977b : 54; Meshier, 1995 : 37). La description faite par Keelooyak est représentative de ces divers récits :

« I remember the first time I saw an airplane. I was still single at that time. Some Inuit were saying that there was a war going on and that an army was going to arrive on our land.

The first plane I ever saw arrived during the day. A group of Inuit and myself started running away when we got scared of it. We just heard the engine at first and then

⁵⁰ Notre informateur avait même une photo de cet Inuk, Mikijjuk, ce dernier étant son beau-frère.

⁵¹ Dans la section théorique de notre problématique, nous citons le cas de Burch (1991) qui avait douté de certaines affirmations de ses informateurs jusqu'à ce qu'il trouve « confirmation » dans la littérature occidentale. Nous présentions cet exemple justement pour appuyer notre présupposé théorique voulant que la tradition orale soit un véhicule d'histoire au même titre que nos « archives ». Nous fûmes confrontée à la même situation que Burch, au sujet de ces Allemands à Kimmirut! Non certaine d'avoir bien compris, nous fîmes alors répéter notre informateur, mais il insista, sûr qu'il était de ses souvenirs : « They were apparently working and helping build the buildings there too, in Lake Harbour. [...] the Germans were unloading the loads from the ship. » (A.S. 1998). De plus, l'un d'eux semblait particulièrement habile à travailler sur les installations radio des Américains. À la relecture de la transcription d'entrevue, nous nous demandions *comment* traiter cette information, que nous jugions alors « douteuse »... jusqu'à ce que nous allions par hasard visiter le Musée de la Guerre à Ottawa! Effectivement, nous y vîmes que des camps de prisonniers allemands furent établis au Canada, carte à l'appui... Bernard & Bergeron (1995) mentionnent qu'il y eut plus de 35 000 « prisonniers » au Canada (des haut gradés allemands et des réfugiés juifs d'Europe), répartis dans une quinzaine de camps tenus secrets (dont un près des Plaines d'Abraham...). Dans certains cas, on employait même ces « prisonniers » dans des chantiers de coupe forestière. Bien évidemment, on ne mentionne aucun « camp » de prisonniers dans l'Arctique (la présence des Américains étant encore tenue secrète), mais il est possible qu'un petit groupe d'Allemands ait été employé comme main-d'œuvre à Kimmirut... C'est dire que même la chercheuse, nourrie des meilleures intentions et de présupposés théoriques solides, n'est point à l'abri de ce « doute » vis-à-vis d'informations allant à l'opposé de ce qui est généralement *établi* comme vrai...

it appeared quite far from us. When it got closer to us, we forgot everything we were doing and ran for our lives. We went into our homes and stayed there for a short time. One of the men in our camp, Moseesee, wanted to get away with the umiak, so we all got in and fled hurriedly on the water trying to get away from the plane. [...]

Then that very night, three Inuit, including me, stayed up all night watching if anymore planes should invade us again. [...] We all thought the army was coming to kill us by landing on the land. We kept seeing more planes after that day and it did not bother us one bit. [...] We saw two more planes right after that, but we did not run away this time because they did not do anything to hurt us. » (Keelooyak, 1975d : 61-62).

Une informatrice mentionne elle aussi cette panique provoquée par l'arrivée d'avions près des camps inuit :

« She can remember that two big planes had come. Maybe the reason why they came here was to defend Inuit also, but she remembers those two airplanes landing on the water. And apparently it was on their way to look for a place to build the base. [...] When the airplane landed, she had been running around the tent, she must have been scared for some reason, and she had a blanket [...] she was running around with that!! » (I.S. 1998).

Donc, tant les Inuit vivant près des installations eurocanadiennes (à Kimmirut, à Pangnirtung...) que ceux vivant dans les camps savaient qu'il y avait une guerre chez les *Qallunaat*, que des militaires cherchaient un site pour un aéroport et qu'ils s'étaient installés sur une île dans la baie de Frobisher. Le séjour d'une année des Américains en ce lieu fut d'ailleurs marqué dans la toponymie locale, puisqu'on nomma cette île « Mialigaqtaliviniq »⁵², de *Mialigait* (*Americans*, prononcé en inuktitut).

« They initially had a camp outside of here, down towards this way and I guess they were looking for a better place to camp [...] there's a place that is called, [...] A place where there were Americans, that's what it means, the back translation [...] that area didn't have a name yet [...] But after the Americans left so they decided to name it Mialigaqtaliminiq » (G.U. 1998).

Un de nos informateurs a vu les installations des Américains sur Mialigaqtaliviniq, du temps où ils étaient en poste à cet endroit : « There were seven people from the army that went to winter down at the island. » (A.J. 1998). De plus, une famille inuit s'établit en bas de la colline, sur Mialigaqtaliviniq...

⁵² Ou Mialigaviniqalik, Mialigaqtaliminiq, Mialigaqtaviniq...



Original Crystal Two camp, 1942, established by Council in October 1941.

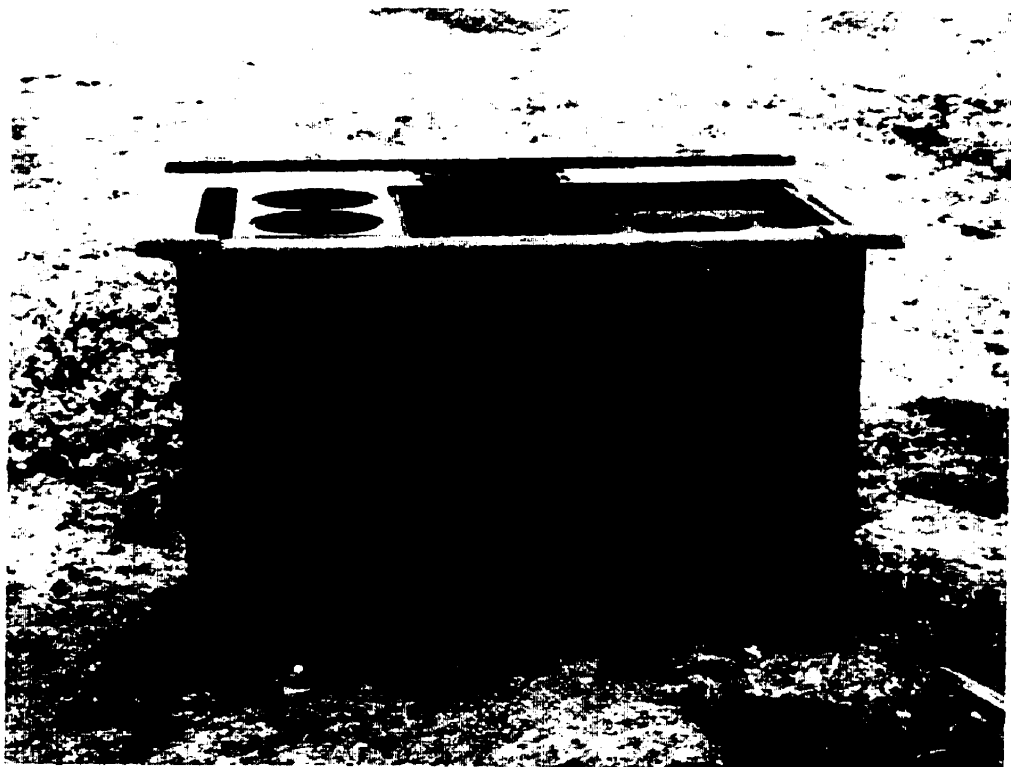
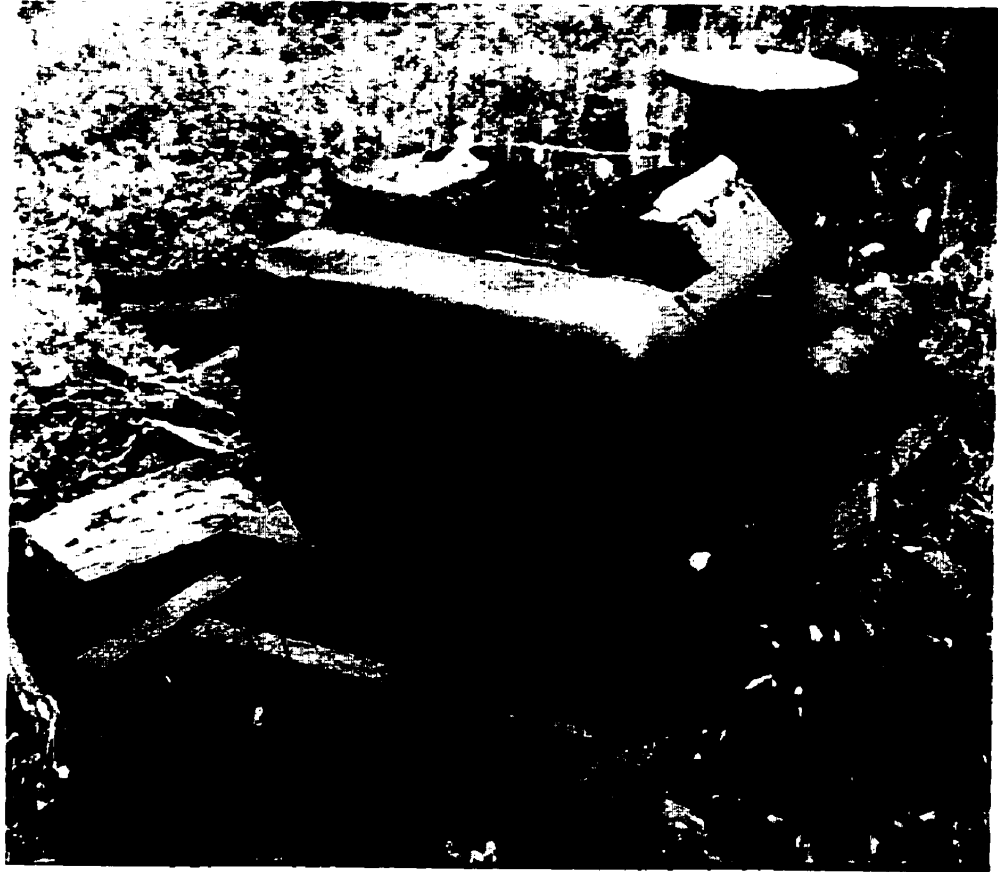
Mialigaqtaliviniq, ou l'île Pugh, site de la station météorologique Crystal 2, 1941-1942. Ci-haut, une photographie prise par Forbes (1953) et ci-bas, notre photographie, prise du même point en août 1998. Nous voyons entre autres que les bâtiments furent probablement brûlés, laissant les poêles et génératrices à découvert.





Sur Mialigaqtaliviniq, lors de notre expédition en bateau, nous avons pu constater que la présence des Américains en ces lieux, pendant l'hiver 1941-1942, est encore fort évidente. Ci-haut, des débris divers entassés et brûlés. Ci-bas et sur la page suivante, des génératrices et autres engins laissés aux endroits où étaient érigés les bâtiments de la station météorologique Crystal 2.





Nakasuk ou... Paluchi ?

À Iqaluit, il y a une école élémentaire nommée « Nakasuk » et située dans le centre-ville. D'où lui vient ce nom ? À cette question, les gens répondent que c'est en l'honneur du premier Inuk à s'être installé à Iqaluit : un personnage historique donc, et clairement reconnu comme tel par les gens de la communauté.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que Forbes (1953) mentionne à quelques reprises un Inuk nommé Paluchi. On apprend que ce dernier s'est lié d'amitié avec le major Crowell en 1941 à Mialigaqtaaliviniq et semble avoir eu un rôle très actif dans la recherche d'un site pour la base en 1942. Dans une de nos premières entrevues, nous avons donc posé la question lorsque vint sur la table le sujet de Nakasuk : dans les archives, il n'est pas question d'un Nakasuk, mais plutôt d'un Paluchi... Qui était-ce au juste ? La réponse vint résoudre en quelque sorte nos interrogations quant à ces « deux » personnages : Pauloosie (et non Paluchi, mal orthographié par les *Qallunaat*) est en fait le deuxième nom de Nakasuk... « Big, chubby Nakasuk », « Nakasukallak » ajoute notre informateur (G.U. 1998), pour décrire cet Inuk⁵³. Pauloosie Nakasuk, voilà donc ce personnage doublement central des débuts de cette histoire. Pour les Inuit, qui est-il ? Comme on nous l'a mentionné, Nakasuk est le premier Inuk à s'être installé avec les Américains lors de leur arrivée. Mais en creusant un peu, il y a plus :

« Nakasuk needs to be recognized because of the fact that he had not gone to school, he did not know any English and when he was asked to work for the Americans he had not objected but had done his best to help the Americans or whoever was asking him to work, to work for them. And [...] he did do a good job and him just being the first Inuk to work for the Americans should also be recognized. And then, second thing is that moving from south where there is lots of trees and moving to a place where there is not trees, where they don't know how to survive up here they needed somebody like Nakasuk, they needed the hunters to help them survive up here and Nakasuk did a lot of work for the Americans when they were here. » (A.A. 1998).

⁵³ Cf. anecdote citée par Bartlett dans le chapitre 2 à propos d'un Inuk gras et musclé.



Sur Mialigaqtaliviniq (île Pugh) : en bas de la colline où étaient situés les bâtiments militaires de la station météorologique Crystal 2, nous retrouvons des vestiges d'habitations qui auraient appartenu au groupe de Paulosie Nakasuk.



Pendant l'hiver où Crowell et ses hommes sont à Mialigaqtliviniq, Nakasuk et les siens viennent s'installer sur l'île : « The qammat, the huts... there was one family that lived in this qammaq. The whole family stayed there. » (A.J. 1998). Selon les souvenirs d'un de nos informateurs, les autres Inuit des camps environnants n'osaient pas s'approcher des militaires : « They had dogteams but people didn't go to be with them because the Americans were guarding the place. They were afraid that they would be shot even if they came during the dark, during the dark season. » (S.M. 1998). Pendant cet hiver 1941-42, les Américains, guidés par Nakasuk, parcourent les environs en traîneau à chiens à la recherche d'un site pour la piste d'atterrissage (A.S. 1998). « When they couldn't find a site for the landing strip they headed down the coast toward what is now Iqaluit. »⁵⁴. Iqaluit est donc sélectionné comme site pour la construction de la base : « When they were starting moving here to this base, the family came with them, the Nakasuk family. They were the only Inuit in that base. » (A.J. 1998).

« Nakasuk used to live down at Mialigaqtalik [...] and when the Americans moved here they took him along with them. They moved him here and [...] he was the keeper of the land when the Americans had first moved here. He was the very first Inuk to be working for the Americans. » (M.M. 1998).

Nakasuk a alors trois enfants (une fille et deux fils) : Natsiapik, Taivitee et Samie Samuilee. Un de nos informateurs se souvient qu'il y avait d'autres parents dans le petit groupe mené par Nakasuk, mais il ne peut les nommer (G.U. 1998). Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'en 1943, lorsque les Américains décident de « retourner » Paluchi à son camp, on mentionne qu'ils sont huit... Ils passent donc l'hiver 1942-1943 avec les Américains et repartent l'été suivant pour rejoindre les autres Inuit dans leur camp (A.J. 1998). Qu'est-il advenu de ce Nakasuk au fil des années? Là-dessus, les aînés questionnés restent sans réponse précise. Une informatrice mentionne que lorsque sa famille s'est établie à Iqaluit, Nakasuk n'était pas là: par contre, il revient périodiquement près de la base, mais ne semble plus être employé par les Américains (I.S. 1998). La page web de l'école Nakasuk nous apprend que lorsque Nakasuk meurt, il a plus de 70 ans⁵⁵.

⁵⁴ <http://www.nunanet.com/~nakasuk/story.html>

⁵⁵ Ibid.

Est-ce que ce rôle de premier plan confère à Nakasuk un statut de leader parmi les siens? Un de nos informateurs répond par la négative : «No he wasn't a leader [*angajuqqaq*]. Like the Americans were looking for somebody who knew the area, who could take them around and his grandfather had been asked if he wanted to work for the Americans but he had said no, so the Americans looked again and they hired Nakasuk 'cause he knew of this area. » (S.M. 1998).

Au cours de discussions informelles avec des Inuit d'Iqaluit, nous avons appris qu'il y avait des tombes sur Mialigaqtaliviniq. Quelques semaines plus tard, lors de notre « expédition » en bateau sur ce site, nous avons effectivement constaté la présence de quatre tombes sur la portion nord de l'île (photo ci-bas). Questionnés à ce sujets, nos informateurs ont supposé qu'il s'agissait de membres de la famille de Nakasuk, puisque cet endroit était traditionnellement son lieu de campement, même avant l'arrivée des Américains (S.M. 1998; G.U. 1998).



Notre séjour à Iqaluit nous a également amenée à en apprendre sur d'autres personnages, l'un d'eux ayant lui aussi donné son nom à une école primaire d'Iqaluit : Joamie. Le site web de cette école affirme qu'en 1940, les Américains sont en quête d'un site pour un aérodrome, d'abord cherché du côté de Kimmirut : « Discussions with Joamie and Tigullagaq eliminated a place called Sarraq as a possible selection as Joamie felt the area wasn't suitable due to high winds and sort mud. Joamie and Tigullagaq thought the flat land of Iqaluit was the best place on Frobisher Bay. So, it was decided to set up a base in this area. »⁵⁶. Nous ne pouvons manquer de souligner le rôle très actif et décisif que ces deux Inuit semblent avoir eu, dans cette citation. Tigullagaq, s'il s'agit du même, serait le beau-père (*stepfather*) d'un de nos informateurs et il travaillait pour la CBH de Kimmirut (S.M. 1998). Une aînée, en parlant des premiers avions à survoler son camp, mentionne qu'il y avait deux Inuit parmi les passagers de ces avions : « there was two Inuit that they had got along with them from Lake Harbour. » (I.S. 1998). Il est fort possible qu'il s'agisse en fait de Joamie et Tigullagaq, bien que notre informatrice ne les nomme pas.

Grâce à ces exemples, nous constatons que les écoles d'Iqaluit (Nakasuk et Joamie) remémorent les fondateurs de la communauté et leur coopération avec les Américains. On peut se demander si les Inuit ont joué un rôle aussi prépondérant lors de l'établissement des Américains dans les autres bases du projet Crimson; y aurait-il un « Nakasuk » à Fort Chimo (Crystal I), par exemple? Si l'on se fie aux récits de Mesher (1995) et de Forbes (1953), il semble que le contexte ait été tout autre. Fort Chimo avait déjà son comptoir de traite, et c'est en fait le gérant du poste qui accueillit les militaires, transigea avec eux et servit d'intermédiaire entre ces derniers et les Inuit. Il est à supposer que l'absence de *Qallunaat* sur les lieux lors de l'arrivée des Américains à Mialigaqtaaliviniq et de leur déménagement à Iqaluit l'année suivante laissa une place de choix aux acteurs inuit.

⁵⁶ *Joamie School History*, <http://pooka.nunanet.com/~joamie/frmain.htm>

La base

Avant la venue des Américains, Tasiujarjuaq (nom traditionnel de l'anse d'Iqaluit) était un lieu de rencontre pour les Inuit avant leur départ vers l'intérieur des terres pour la chasse au caribou (Ipeelee, 1977a : 26). Toutefois, personne n'y vivait en permanence (S.M. 1998). Plus particulièrement, on appelait « Iqaluit » la portion de territoire autour de la rivière Sylvia Grinnel, à cause de son abondance en poissons (S.M. 1998). « Frobisher Bay was one of the last places to see white people. Just when I started remembering, they came here : the Americans were the first to come. » (Ipeelee, 1977b : 8).

Accompagnés de Nakasuk, les Américains arrivent à Iqaluit, site choisi pour la construction de la base militaire : « ...a big boat had come with Newfoundlanders as their slaves or people as their helpers to help build their buildings. » (S.M. 1998). Pendant cet été 1942, les travailleurs et militaires érigent des résidences temporaires : « Before there were buildings, they would onload these pieces that were easy to assemble. They would have this structure there (cover it with tent) and that's the place they would sleep in. » (S.M. 1998). Mesher (1995) décrit les activités de construction de la base de Crystal I (Kuujjuaq) lors de ce même été 1942; sa description pourrait fort bien s'appliquer à Frobisher Bay :

« That summer of 1942 the whole place went crazy! [...] Men and supplies just poured out of those ships. Probably hundreds of new people came to the Base that summer. They lived in tents at first and then everybody was busy building new mess halls, new barracks, new living quarters. There was activity and work and new people in all directions. Everyone was busy; even my brother who was only twelve years old at that time was always busy helping with translations on the Base. » (Mesher, 1995 : 49).

Un aîné nous raconte une anecdote, datant probablement des premiers temps de la présence américaine à Iqaluit :

« There was a second ship that came. It was a war ship [...] They were tenting there [près de la rivière Sylvia Grinnel] when that big ship had come down the bay and anchored but there was this [cannonball], that big heavy lead it had come down, above, over them because that big ship had shut off the canon, and if it had shut lower it would have hit their camp. At the time there was one police in Iqaluit. He came to tell them that it was because they had already had the ammunition in the canon and they just fired it off. [...] They didn't know that people camped there. [...] They were behind, the tents were behind the hill. » (S.M. 1998).

À cette époque, il y a beaucoup de bateaux dans la baie de Frobisher (I.S. 1998), devant être déchargés une fois rendus à Iqaluit : « that big ship he was talking about, it had two floors and from the first floor lots of ships were coming out as if it was giving birth to all these living creatures. They would be driving on the water and when they came on to the beach they would continue driving on the land. » (S.M. 1998). La vitesse de construction des bâtiments est impressionnante, tout comme les engins utilisés (bulldozers, camions, etc.).

Une aînée se souvient qu'il y avait cinq bâtiments sur la base : les résidences, la buanderie, l'entrepôt, la salle à dîner et le cinéma (M.M. 1998). Un autre ajoute que ces services étaient regroupés dans un énorme bâtiment : « [I saw] a big building at the time, the Americans had made a big building that was very big. It was like from here to the bridge and it had everything. It contained the power, it contained washing machines, and it contained anything. It was self sufficient and all the Newfoundlanders, the Americans and everybody else were housed in this building. » (S.M. 1998). Ces informations sont confirmées dans une autre entrevue : « There were some buildings all together not separate from each other. There were a lot of buildings [five?] and up there [...] they were sort of together in one area. » (A.S. 1998). La base et ses bâtiments étaient situés dans la zone où nous retrouvons maintenant l'aréna et le *Nunavut Research Centre* d'Iqaluit, soit près du nouveau parlement du Nunavut (P.N. 1998).

Il y avait aussi un hôpital sur la base, près du bâtiment surnommé « T-1 », encore présent aujourd'hui (P.N. 1998). Le « T-1 » était un dortoir; il y en avait d'ailleurs plusieurs côte à côte (H.B. 1998). De plus, les employés inuit avaient un Mess pour eux : « there was a little house not too big that they used to have their food and from the kitchen, they would cook the food in the kitchen and just from the kitchen move everything to the house where they were gonna eat and these big pots would be carried over where the food that they're gonna be eating... » (A.J. 1998). Il s'agissait de « *Qallunaat* food », de nourriture non-inuit, ce qui était nouveau pour eux. Enfin, l'aérogare d'alors aurait été recyclée en un hangar pour les avions (P.N. 1998) : « it was yellow but not the one that you see right now. It's the one right beside it where the First Air cargo and all that stuff is. They have totally rebuilt it, but it's very similar to the same structure... » (A.S. 1998).

Photographies de l'aérogare de Frobisher Bay, années 1940.



(Archives Nationales du Canada, PA166340).

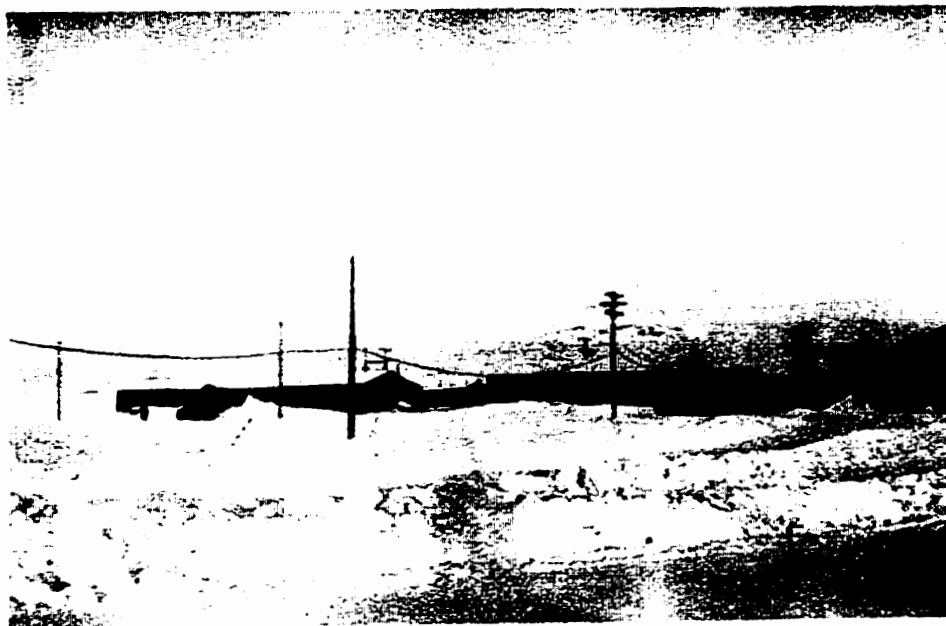


(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).

Bâtiments de la base de Frobisher Bay, années 1940.



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).



(Archives Nationales du Canada, PA166339).



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale,
collection REA).

Sur la photo aérienne ci-haut, nous pouvons voir que le bout de la piste semble relativement éloigné de la rivière Sylvia Grinnel. Par contre, la photo que nous avons prise lors de notre séjour montre que la piste se termine à quelques mètres seulement de la rivière.



Sur place, lors d'une conversation informelle, on nous a mentionné que les Américains avaient détourné le cours de la rivière Sylvia Grinnel pour allonger la piste d'atterrissage principale (cf. photos page précédente). Nous avons ainsi questionné nos informateurs à ce sujet : « It was way before they moved here. [...] Part of the river was flowing down through there. They covered it up and stopped it flowing that particular way. » (M.M. 1998). Est-ce que tous ces changements, ces modifications de la topographie locale, ont nui aux Inuit d'une façon ou d'une autre? Un informateur nous répond :

« They [les Inuit] didn't consider it as being pollution or destruction even though when they were [exploding rocks] to make a landing strip and when they were constructing because they were able to get free wood for their own that they could use this wood and they never considered it in any way bad or polluting or destructive. In fact they welcomed it and they liked it. They liked them constructing and building and being around. » (A.A. 1998).

Avec l'installation des Américains à Iqaluit, les Inuit ont eu l'occasion d'accéder à de nouveaux biens occidentaux. C'est principalement dans le dépotoir de la base que les Inuit des environs trouvaient et recyclaient des objets de toute sorte. Dans nos entrevues, le sujet du dépotoir fut effectivement abordé à plusieurs reprises; loin d'être présentée comme une pratique « dégradante » (cf. Jenness, 1964, entre autres), la fouille dans les rebuts militaires faisait presque partie du « bon temps » de la présence américaine à Frobisher Bay. D'après les souvenirs de nos informateurs, le premier endroit choisi pour la « dump » aurait été sur la plage, près du campement inuit d'alors, avant d'être déménagé plus loin (H.B. 1998). « There was a lot of stuff there that was thrown out and some people would be going to the dump all the time... » (A.S. 1998). Un informateur nous apprend qu'il y avait en fait deux « dump » :

« There was the dump, where they throw out the unusables or whatever they had to dump, and in a different place there was a dump for all the food and the Americans had food dump and the actual dump, and because the Americans and the Inuit couldn't meet, the Americans would leave the food in a dump area so that the Inuit could pick all these one hundred bags, ...sugar... so that the Inuit would just come there and take whatever they need to find at the food dump, because the one person [agent de la GRC] wouldn't let them meet [...] they put it aside for the Inuit so that when they're coming there, they just go there and take whatever they need. » (A.J. 1998).

Les Américains « triaient » donc les biens jetés selon qu'ils puissent être ramassés par les Inuit ou non. La nourriture laissée au dépotoir n'était pas nécessairement consommée par les Inuit, comme l'affirme Jenness (1964). Un aîné se souvient qu'ils l'utilisaient surtout pour nourrir les chiens :

« They used to throw a lot of food, [...] they had a lot of dogs for their teams, they used to go there to feed the dogs. They didn't have to hunt to feed them. They used to throw away a lot of stuff that wasn't even touched. Yeah they used to throw away a lot of stuff in boxes. » (P.N. 1998).

Lors d'une entrevue, une informatrice nous a même montré un pot en granit qu'elle avait récupéré dans la « dump » des Américains, conservé en bibelot au-dessus de ses armoires de cuisine : « they used to re-use pots and cups and other things that they had thrown up... They used to throw up very nice things... It wasn't smelly, it wasn't dirty, the stuff that they were throwing out, and it was fun for them to go through and find... [...] They used to have some heavy cups without handles, they used to have quite a few. » (I.S. 1998). Les Inuit pouvaient également y trouver des boîtes, du bois, des vêtements pour hommes, des couvertures et autres objets utilisés par les militaires. Nous verrons plus loin que cette générosité des Américains fut fort appréciée des Inuit et pèse lourd dans la balance lorsque vient le temps de faire un bilan de cette période historique.

La vie des militaires sur la base comportait une série de « rituels » semblant étranges aux Inuit; un informateur raconte : « during lunch, when the siren goes off, they used to run out, I guess it was a drill for them, every time the siren goes off no matter what time it is during the day they run out I guess to their positions. » (P.N. 1998). De plus, des inspections étaient conduites parmi les soldats en poste :

« What he noticed with the American soldiers was that they have very strict rules to follow and everything had to be kept very clean, very up to top, and there was one American and one other fellow who would be checking if there was dust, if anything was acceptable, if the cups were clean, if everything was up to standard and they would also look at each person and checking their nails and checking to see that they were clean and presentable. » (A.A. 1998).

Ces inspections ne s'appliquaient qu'aux militaires, et non aux travailleurs inuit. Nos informateurs se souviennent également des ballons lancés dans le ciel par les Américains pour leurs activités d'observations météorologiques : « One of the things that they used to do is blow up a balloon with helium, I suppose and let it go and shoot it as a target » (P.N. 1998). Une aînée mentionne elle aussi ces ballons :

« She also remembers those balloons [...] It would be enjoyable to watch it, as it is going up, and she would wonder what they're doing, but she knows now that they were also using it for radio communications, 'cause it was attached to a square box... [...] She's sure that they go anywhere, because sometimes people would find the balloons that are on the ground. When they were overwintering, one area down there, they found one on the ice but by the time you find them they're already broken and some of them burnt or dried... only the higher part was soft and they could blow it, they could play with it, but the lower part was really tough and they couldn't use it for anything, except for that box that it was attached to [...] would contain something like a funnel inside so they would take it and use it as a funnel for the stove... » (I.S. 1998).

Meshner (1995) raconte que les Inuit de Kuujjuaq recyclaient les ballons échoués qu'ils ramassaient dans la toundra : « After a while they learned to always use them to put between the baby's diapers and the blanket to keep the blanket from getting wet. » (Meshner, 1995 : 43). En plus des observations météorologiques, la base sert d'escale pour les avions militaires, mais ces derniers n'arrivent pas en grand nombre; c'est plutôt tour à tour que les avions atterrissent, selon les jours (S.M. 1998). Meshner (1995) mentionne que des corps de soldats décédés sont ramenés à Crystal I (Fort Chimo) : « Sometimes they brought dead bodies here for burial. When the Base was closing I remember them digging up all the American graves and shipping the bodies out. » (Meshner, 1995 : 56). Du côté d'Iqaluit, nos informateurs n'ont pas fait mention de ce genre de pratiques; dans la plupart des cas, ils n'étaient pas au courant des activités des militaires sur la base et se contentaient d'effectuer ce qui leur était demandé.

Les emplois sur la base

Dès l'arrivée des militaires américains en 1941, il semble que Pauloosie Nakasuk et les membres de sa famille aient été « à leur service ». Pour les Inuit, il est clair qu'ainsi il devint le premier employé des Américains, puisqu'il jouissait d'un statut particulier, ayant même sa maison en bois près de la base (Ipeelee, 1977b : 55). « ...you know how the three houses

were further down closer to the shore, his house was further up [...] It was like he was their Inuk... » (M.M. 1998). Les trois maisons en question dans ces propos font référence aux trois premières familles à s'être construit des habitations (en matériaux divers) à Iqaluit (*beach area*), après Nakasuk : les gens d'Ittuatsiaq, d'Alakkaijuq et d'Inuuliaq. Peu de temps après, deux autres hommes avec leur famille sont arrivés : Timootee et Saimaniq. Ces cinq familles sont citées par certains de nos informateurs comme les « pionniers » d'Iqaluit, les « premiers installés », les « *sivullirpaat* » (à part Nakasuk, bien sûr, qui est un cas particulier).

Dès 1942, des Inuit se rapprochent donc d'Iqaluit pour profiter de la présence des Américains (A.J. 1998); des familles s'établissent près de la base, pour des périodes plus ou moins temporaires. Les rumeurs se propagent peu à peu dans les camps :

« When we were still in Pangnirtung we heard that there were white people in Baffin Island, Americans in Frobisher Bay and Padloping Island. We heard people got clothing, tobacco and food from them. We wanted some, too, so we left Pangnirtung in 1944, for Tasiujaqjuaq as my mother was from the Frobisher Bay area. We left by boat in August and arrived at one of the camps in the last week of September. » (Ipeelee, 1977b : 55).

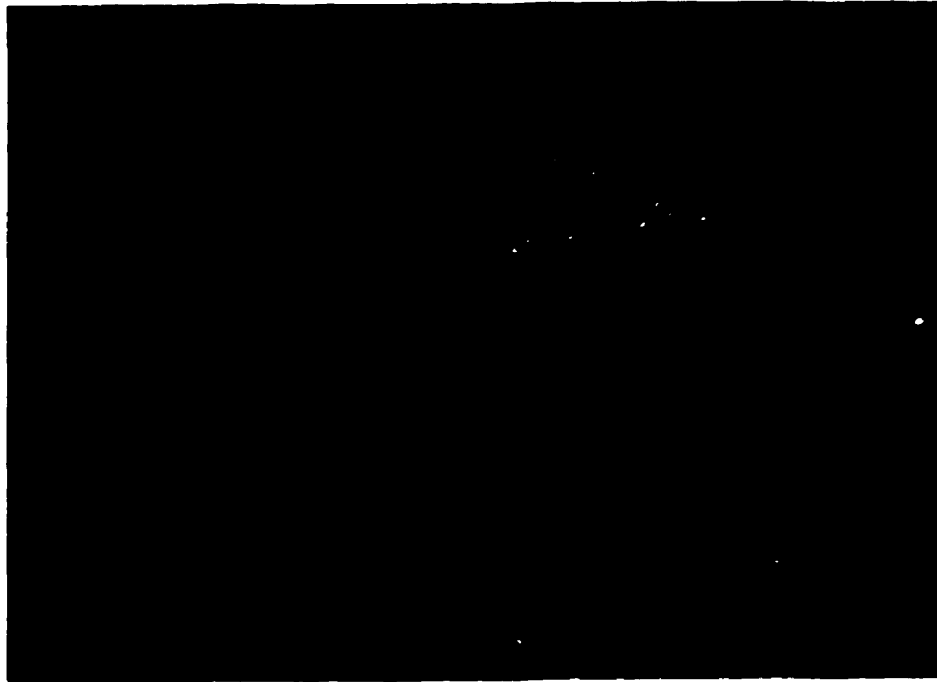
Parmi les biens les plus en demande chez les Inuit, on retrouve en tête le tabac et les cigarettes. Certains pouvaient même se déplacer presque uniquement pour en obtenir (S.M. 1998). Des échanges avaient lieu entre Inuit, comme on peut le remarquer dans les propos suivants : « They used to go out camping to a different place, they used to camp in a different place too, but everybody used to come here and get tobacco from them [...] Other people used to get tobacco from Inuit people here who were from the camp... » (P.N. 1998). Pour sa part, Keelooyak mentionne que son mari a obtenu une arme à feu des militaires : « When I first found out about the rifles, I did not want my husband, Lukkatsie, to get one when people said they were soldiers' rifles. I was really afraid of them. I thought he would become a soldier if he were to get one. The rifle he got is now gone before he ever became a soldier. » (Keelooyak, 1975d : 62). Questionnés à ce sujet, nos informateurs ont affirmé ne pas en avoir reçu ou avoir vu quelqu'un recevoir des armes à feu de la part des militaires.

Le fait d'avoir un membre de la famille originaire de la région de Frobisher Bay ou déjà installé près de la base semble être une raison supplémentaire pour migrer et se

rapprocher de la base. J. & I. Honigmann (1965 : 95) remarquent : « Obviously, the town originally drew families with members born in the Frobisher Bay area. ». Après avoir présenté un tableau montrant les résultats d'une enquête effectuée dans 61 ménages sur la provenance et la date d'arrivée des familles à Frobisher Bay, ces auteurs mentionnent que : « Many people who replied to this question [pourquoi être venu à Frobisher Bay] simply said they had accompanied other relatives or came to join a sibling or grown child who had already chosen Frobisher Bay as home. » (Ibid. : 97). Ce tableau (Ibid. : 96) nous montre qu'entre 1940 et 1943, 6 familles arrivèrent à Iqaluit (4 de la baie de Frobisher et 2 de Kimmirut), et qu'entre 1944 et 1949, 5 autres familles s'y installèrent, dont 4 de la baie de Frobisher et 1 de Pangnirtung.

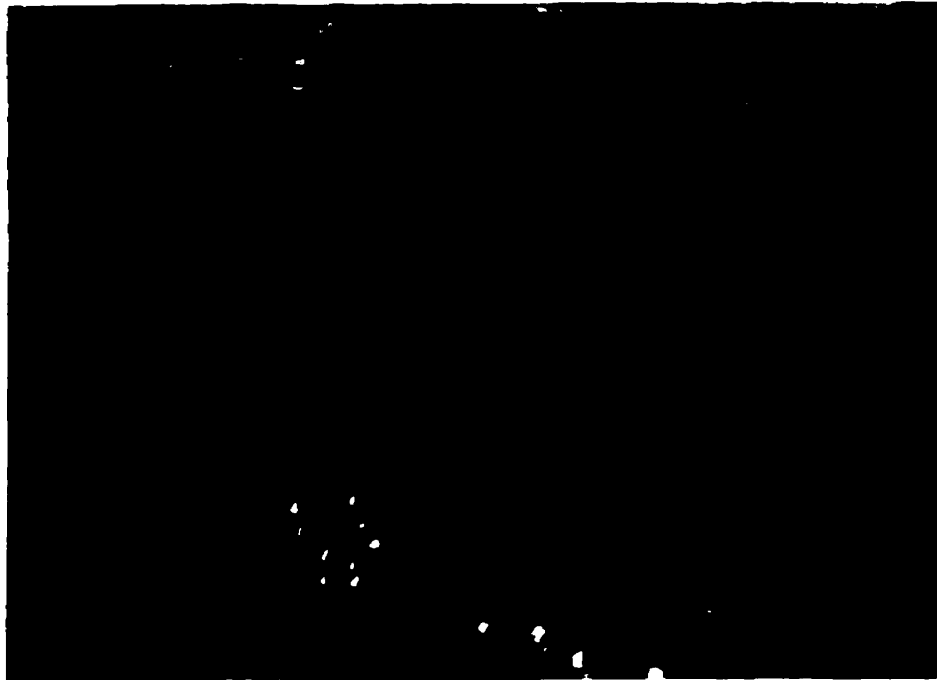
Ces données s'harmonisent très bien avec celles que nous avons recueillies auprès de nos informateurs. Lors de nos entrevues, nous disposions d'une liste de paye datant de 1945⁵⁷, que nous avons retranscrite en syllabique. Nous demandions aux aînés d'identifier ces gens et par le fait même de nous décrire la communauté inuit d'Iqaluit à cette époque. D'après les propos de nos informateurs, les groupes inuit venaient près de la base pour quelque temps, souvent durant la saison estivale, et repartaient à l'automne dans leurs campements (H.B. 1998) : « August and September, that's where they would have their tents, the whole camps from down there, everyone would be gathered in this place [près de la plage] » (A.J. 1998). Dans les débuts (1944), il y avait quatre familles qui hivernaient à Iqaluit : celle d'Ittuatsiaq, qui comptait 8 personnes (dont nos deux informatrices), celle de Quvvialuk (?) (2 membres), une autre de 4 personnes, et enfin une dernière d'environ 6 membres (I.S. 1998; A.J. 1998). Ces familles vivaient dans des habitations faites d'énormes caisses de bois (*big wooden crates*) mises côte à côte, chauffées par des barils de 10 gallons en guise de poêles à bois (P.N. 1998; A.J. 1998; H.B. 1998). En plus des familles installées sur la plage, des Inuit célibataires travaillaient et logeaient sur la base (I.S. 1998).

⁵⁷ RG 85, vol. 1070, série D-1-a, dossier 251-5: liste des chèques de paye remis à James Ford (CBH Ward Inlet) par le Const. V.L. Jeffers, 22 et 23 septembre, 15 décembre 1945.



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).

Deux photos aériennes du camp inuit, situé sur la plage, près des installations militaires, dans les années 1940.



(Division photographique du Ministère de la Défense Nationale, collection REA).

Non seulement les Inuit qui arrivent dans la région ont accès à certains biens, mais ils ont également la possibilité de travailler s'ils le désirent :

« The Inuit knew they could come here to get some employment [...] and people could hear that the Americans were always employing if you came here you could always find something to do for the Americans, and especially when they were going to build the landing strip. They were gonna need some people to help them. » (M.M. 1998).

À cette époque, il était facile d'être engagé et de travailler. Questionnés sur une éventuelle sélection des employés (cf. système de rotation annuelle), nos informateurs répondaient qu'il y avait somme toute peu d'Inuit pour travailler à l'année (i.e. hivernant à Iqaluit) :

« They weren't selected, anybody who was willing to work was selected. [...] There weren't that many people [...] Back then they didn't have to select an employee or not like today [...] Back then, whoever wanted to work, worked. » (P.N. 1998).

« It wasn't the same as today. They didn't have to go to an interview and fill out papers and all that stuff. They would just see a person who was able to do something and they would just put them to work. » (M.M. 1998).

Souvent, ce sont les Inuit déjà employés qui allaient en chercher d'autres lorsqu'il y avait un besoin de main-d'œuvre (A.J. 1998; H.B. 1998). À la suite de Nakasuk, des Inuit furent employés comme guides en traîneaux à chiens, pendant et après la construction de la base : les archives mentionnent à plusieurs reprises Spyglasse et Timotee. En été, les Inuit étaient surtout employés pour décharger les cargaisons de bateaux (A.J. 1998). Il y avait des boîtes à transporter, mais aussi des barils d'huile à remplir :

« There was a pipe coming from the ship and there was lots and lots of barrels... 45 gallon barrels, and the Inuit were the ones that worked on this, they filled up all the barrels across the shore line. One day when getting the fuel from the ship through the pipe, they used to go on and on, day and night, day and night, and some of them never used to stop until the barrels, or the fuel was empty. They used to go on and on. They used to smell the fuel because what happened was the barrels got little openings and when the barrel was full it would splash out and then the person would have to rush over and get the pipe over to the next barrel. » (A.J. 1998).

« When they were pouring, there was a big hose coming from the ship, they used to pour them into the barrels, sometimes, although they didn't have any extra clothing, that big hose they had to fold it in order to stop it running, so they can put more in a different tank, in a different barrel » (P.N. 1998).

D'autres Inuit étaient employés à des tâches ménagères sur la base : le père de deux de nos informatrices, Ittuatsiaq (Itorcheak dans les archives), était l'homme de ménage pour l'un des officiers de la base. À quelques occasions, sa fille, alors jeune adolescente, l'aida dans ces tâches (M.M. 1998). Cet Ittuatsiaq semble en être venu à remplir un rôle important sur la base au fil des années, un peu à la manière de Nakasuk dans les premiers temps. En effet, les archives nous ont appris qu'il était le principal interprète pour l'agent de la GRC lors de la distribution des payes aux Inuit. Un document d'archives⁵⁸ le qualifie même de « chef du village ».

Des Inuit étaient également employés dans les cuisines (Mess) :

« There was 4 people working in the kitchen and they were 2 youths, one other adult besides him. [...] He went to work 5 o'clock in the morning until 10 o'clock at night. all day he worked and that was during the summer months August and September, every day it was a repeat, and it was the same thing. [...] He was washing the dishes and he wasn't a cook or anything, he was washing the dishes and washing the floor, a janitorial service. » (A.J. 1998).

Il est fort possible que l'un des deux jeunes en question dans ces propos soit l'un de nos informateurs, qui semblait effectuer diverses tâches pour les militaires : « [I] was working for the quartermaster and then the quartermaster would decide where the workers would work and after [I] had done the dishes [I] moved to the food storage area and [I] would also be working outside depending on what the quartermaster had wanted them to do. [...] Once [I] was able to drive [I] was driving (also for them). » (S.M. 1998). En effet, au fil des années, des Inuit en viennent à remplir des tâches plus spécialisées : Puuli (le beau-frère d'une de nos informatrices), conduisait le camion de collecte de vidanges et d'égoûts; Aksujuleak (hospitalisé lors de notre séjour à Iqaluit) et Ulittuaq (Ooleetwah dans les archives) étaient eux aussi conducteurs pour ce genre de camions.

⁵⁸ RG 85, vol. 1071, dossier 251-5, pt. 1a : « Eskimo Employment Generally, Frobisher Bay Air Base », C.H. Jack, 28 octobre 1948.

Quant à la question de la rémunération, nos informateurs se souviennent qu'ils ne recevaient pas d'argent comptant au début, mais seulement des rations : « They weren't getting paid at all, there was no money involved, but they used to get food on Saturdays, food for a whole week » (P.N. 1998; M.M. 1998). Ils recevaient ainsi de la nourriture en boîtes de conserve, de la farine, du thé, du sucre, du lait en poudre, etc. (P.N. 1998; A.J. 1998). Parmi les denrées possédées par les Américains, certaines étaient inconnues des Inuit; un informateur nous raconte en ce sens une savoureuse anecdote :

« There's the time when I remember about these two elders, [...] my dad and his friend... because there was no words for communication, the *Qallunaat* people used to try to keep the Inuit people that were working for them, they used to try to make them happy as much as possible, so there was a *Qallunaat* person who gave these two elders onions and because he wanted them to be happy, that time there was a lot of oranges seen! [...] Because they kept giving them oranges they thought it was oranges so these two elders bit on them 'cause they were something to eat just like oranges... » (A.J. 1998).

Il était aussi possible d'obtenir des vêtements au *Quartermaster Store*. Un aîné se rappelle : « ...they [les uniformes] even had stripes on them [...] They used to take the badges out 'cause they're not useful to them, when they receive a uniform but they take the thing out [...] They even had badges just tear them off. » (P.N. 1998).

Pour les travailleurs d'été, un informateur mentionne : « They never got paid during the summer, the only time they got paid was when they were ready to go back in the fall [...] in October, that was the time that the families would go back to their camps. » (A.J. 1998). Peut-être le système de paye en rations à chaque samedi évoqué plus haut fut-il mis en œuvre plus tard dans les années 1940... À cette époque, les Inuit ne connaissaient pas vraiment l'argent (A.J. 1998). Meshner (1995) raconte que des officiers de la base de Fort Chimo (Crystal I) en visite chez ses parents⁵⁹ demandèrent le prix d'une paire de *kamiik* (bottes); sa mère répondit « 20 skins » et la situation tourna à la blague, puisque les officiers ne savaient même pas ce qu'étaient des « skins ». Cette anecdote décrit bien les valeurs d'échange

⁵⁹ Son père est le gérant du poste de la CBH à Fort Chimo.

d'alors : « The world of the Base, in many ways, seemed light-years away from the fur trade world that had, so very recently, been just across the river! » (Mesher, 1995 : 57).

Vers 1945, des changements se produisent : les travailleurs inuit commencent à voir la « couleur » de leur argent : « The only time they got paid cash was around 1945, in very small amounts. He worked in the kitchen area and he got paid 5\$ a day, for a whole day. » (A.J. 1998). Mais recevaient-ils ces montants en main propre, en argent comptant? Que faisaient-ils avec cet argent? Il semble que les montants accumulés par les travailleurs étaient transférés au comptoir de la CBH : « I can remember when in 1945 they started receiving, well they started seeing their cash, like money going around, but for example if I was a man the HBC would ask me what I want for payment from the store like for example rifle or anything, anything that I wanted, for the payments... ». (A.J. 1998). L'argent était géré par un comptable à la base : « There was an accountant who would be giving out the money just the money when it was time for them to get their salary but there was police officers watching the money, making sure there was nobody taking any of the money. » (S.M. 1998; H.B. 1998).

Le taux horaire d'alors tournait autour de 50¢ de l'heure : « It was O.K., even though they were only getting 50 cents an hour, the chocolate bars and the coke were only 10 cents each and a carton of cigarettes that had 10 packs each were just a dollar. They were not looking for the cigarettes for them as children, but what they could get with that money was satisfactory, so they didn't feel cheated. » (S.M. 1998).

Vers la fin des années 1940, il y a un nombre grandissant d'Inuit établis près de la base, qui ne repartent plus dans les camps. Cette situation semble affecter le comptoir de la CBH situé à Iqalugarjuit (Cormack Bay) :

« Since the Americans were coming here, since they put up a base, it was very hard to have people in the other [camps], a lot of people had moved here as time went by and in Iqalugarjuit even the store there closed. Even the store stopped existing there maybe because they weren't making any money or the people weren't around and they had all moved here. » (I.S. 1998).



Les installations commerciales de la CBH sur la plage d'Apex Hill, déménagées en 1948-1949, ne sont plus en fonction aujourd'hui mais sont conservées comme monuments historiques. Ci-haut et ci-bas, les deux principaux bâtiments.



En 1948, on décide de déménager le poste de la CBH plus près de la base, soit sur la plage de ce qui deviendra plus tard le village d'Apex Hill. Depuis 1945, c'est James Ford qui est gérant de ce poste; d'ailleurs, un informateur se souvient très bien de lui : « [I] was [good] friend of James, down there... [I] would live in that Ward Inlet with James Ford because [I] was working for James Ford [...] and then when they moved to Apex, [I] went with them, with James Ford. » (A.J. 1998). Le déménagement du poste se fait en deux étapes : en septembre et octobre 1948, on érige les nouveaux bâtiments, et en 1949, on procède au déménagement en tant que tel (A.J. 1998).

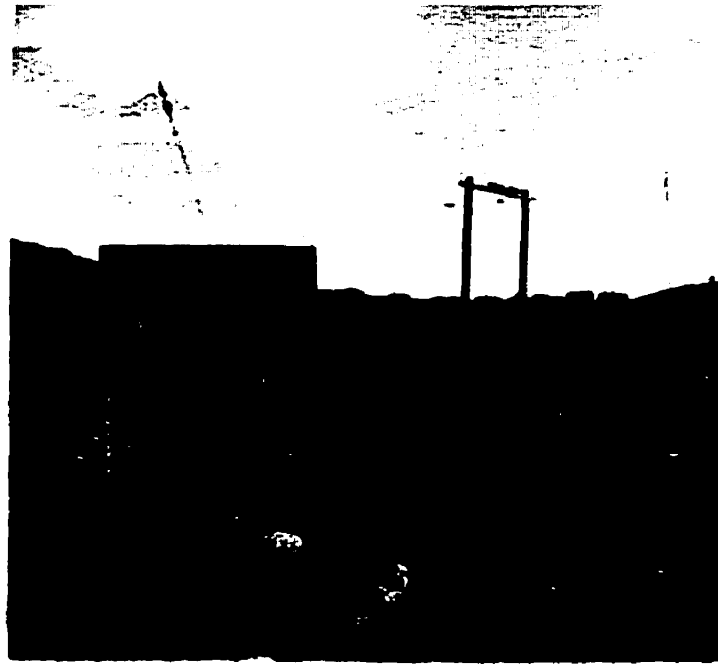
Les contacts

Selon certains témoignages recueillis, il semble que dans les premières années, les Inuit et les militaires aient eu des contacts assez libres : « They [Inuit] had free access and contacts with the Americans before they were gonna make the airstrip [...] It was no restriction on contact. » (M.M. 1998).

There was nothing or any problems going on and there was no alcohol in the beginning and they just worked together very well... There was no restrictions, they would go ... maybe in the beginning they might have been some restrictions, but [...] They used to come here and eat, they would be invited to come and eat and they would be watching movies and come and buy some candies at their Quartermasters... There was some restrictions on the other side, from the Americans not to go to the Inuit in the evening. » (I.S. 1998).

Un autre aîné aussi se souvient que les restrictions étaient davantage présentes du côté des militaires :

« There was signs for white people in the camps, in the settlements that they couldn't go there. They couldn't go to these areas where the Inuit were staying, in their tents, in their huts. So the workers could go to the base, they could go where they were working. There was no restrictions although there were some restrictions on how much the women could go, if they wanted to go in the camp to watch the movies. There would always be someone looking making sure that nothing was going on. [...] They had their own police force in the camps (base) and they were the ones making sure there was no contact with the people but also their own police had put up a sign saying that he didn't want the Americans to go into the Inuit camps. » (S.M. 1998).



(Prince of Wales Northern Heritage Centre, Yellowknife, N-1979-051-1267(1140024)).

Cette photo date du milieu des années 1950, mais il s'agit fort probablement du même type de panneau que ceux mentionnés par nos informateurs. En arrière-plan, le village inuit, surnommé « Old Ikaluit ».

Au fil des mois, avec l'emploi des Inuit et leur établissement en un village près de la base, les restrictions s'intensifient. Les autorités militaires assurent une surveillance 24 heures sur 24, « on shift » (S.M. 1998). Sur les lieux, il y a rotation des agents de la GRC : « Here in Iqaluit, the first one, the first RCMP was based here and when that first person left, he was sent by, another RCMP came in and he was just one again. » (A.J. 1998). Certaines zones autour de la base sont interdites aux Inuit, que ce soit pour se promener ou pour établir leur résidence (G.U. 1998; A.J. 1998). Même Nakasuk et les siens sont touchés par ces mesures : « There were [some other] *Qallunaat* but the Inuit couldn't meet with them or get together with the *Qallunaat* even the Nakasuk family, they couldn't meet with the *Qallunaat*, they can't go to the *Qallunaat* like this, even though they lived in the same place... » (A.J. 1998). Les femmes et les enfants sont de moins en moins tolérés près des installations militaires :

« Back then there was a really strict rule that the women could not go to a certain area where the base, where the Americans were. They were not to go to those areas. It was the police who was enforcing this rule but maybe he had some helpers, but the women

were without any purpose allowed to go to see the Americans or just to go there to be with them. » (A.A. 1998).

Les femmes inuit n'ont ainsi plus le droit d'aller librement sur la base (H.B. 1998); par contre, les hommes qui sont employés peuvent y circuler sans trop de problèmes (P.N. 1998). Les contacts entre militaires et Inuit en tant que groupes sont également interdits :

« They didn't use to get together as a whole group and mingle around [...] Because both sides were being monitored or watched by the police, so they couldn't really get into the close relationship. [...] But they had separate camps [...] Maybe because there was something that they didn't want to see what happened, I don't know about affairs or something. » (G.U. 1998).

Pour éviter que trop d'Inuit ne s'entassent près de la base, il semble même que les agents de la GRC des autres communautés aient tenté de retenir les Inuit dans leur élan et de leur interdire de se rendre à Frobisher Bay. Un de nos informateurs, alors à Kimmirut, mentionne que :

« ...places where there was a police officer, the police officer would tell Inuit, "No you can't go to Iqaluit", I don't know for what reason but Inuit had wanted to come here so that they could get some cigarettes or get some food or get some clothes or just go and see the Americans, but it wasn't till the Canadian government would soon be coming that there was no more restriction for the Inuit to come here when they wanted to. » (A.A. 1998).

Lorsque des Inuit arrivaient à Iqaluit et voulaient échanger des biens avec les militaires, l'agent de la GRC en place agissait en intermédiaire :

« ...whenever some families came in to sell carvings or whatever they had to sell, this RCMP guy would go down to the shore to greet them and he would collect the carvings or whatever they had to sell and he would go back to the base and the Inuit people would wait down by the shore but this RCMP would bring back, would sell whatever they had to sell, and after selling that thing he would go to the post and buy all the necessities and after buying like tobacco or whatever he would give everything back down to the people. That's how it was... Usually they would go to the dock, there's this inlet where people usually used to come in, that was the only area where people would come in, and they would wait there, and that RCMP guy would come down to them and go back to the base, buy all the necessities after selling something that the Inuit brought, go back down and give them their treasures. » (A.J. 1998).

Nous avons trouvé dans les archives une mention qui fait écho à cette pratique, cette dernière étant cependant citée en guise de critique : « Furthermore, as long as they [les Inuit] are hanging around the base they are being exploited as the R.C.M. Police Constable is buying fur, hides and ivory from them and then reselling it; sometimes at tremendous profits. »⁶⁰

Malgré ces restrictions, il semble que les Inuit aient eu le droit de participer à certains moments de détente des militaires, comme la présentation de films sur la base :

« They used to go watch movies. There was a house for a theatre and the Americans were letting the Inuit people watch movies. [...] That was after they were not allowed to meet, but it was after that they started watching movies together. The Inuit were shown movies along with the Americans [...] Only war movies!! Like battle, battle movies, that was all they watched. They used to watch cowboy movies, western movies, and those were the only ones that were shown... » (A.J. 1998).

À Fort Chimo (Crystal I) aussi, les Inuit assistent aux projections cinématographiques sur la base; Mesher (1995) se souvient d'ailleurs du « rituel » effectué par les militaires avant chaque film : « Always the American anthem would be played before the movie. Everyone would stand for this but the Inuit would not stand. They would just remain seated at the front of the theatre. » (Mesher, 1995 : 51). Les Inuit que nous avons questionnés ne font pas mention d'une telle scène sur la base de Frobisher Bay. Par contre, une informatrice nous raconte que les Américains ouvraient la séance de projection avec des photographies; ainsi, lorsqu'elle avait environ 12 ans, soit vers 1946, les militaires ont utilisé sa photo, ce qui la rendit mal à l'aise et la frustra (M.M. 1998).

Lorsque les Inuit entraient en contact avec les militaires (pour le travail, par exemple), comment communiquaient-ils? Nos informateurs nous mentionnent qu'au début, ils se comprenaient avec des signes : « it was communication with no words because when they showed it how to do, they knew what they were supposed to do and there was no words needed or employed for them to have communication. » (A.J. 1998). Pour résoudre ce

⁶⁰ RG 85, vol. 863, dossier 8276, pt 3 : « Extract from Dr. C. Corrigan's report dated Oct. 23, 1946. »

problème, les Américains amènent avec eux un Inuk du Labrador en guise d'interprète⁶¹ (S.M. 1998). Peu à peu, les Inuit apprennent des mots d'anglais et certains, surtout les plus jeunes, commencent même à parler suffisamment pour interpréter auprès des autres Inuit (P.N. 1998) :

« Him [un informateur] and Joe Tikivik were learning their English just by working. There was no school so what they were exposed to. They were learning their English that way. [...] He and Joe would interpret for the police, translate, there was two police. They were about 15-16 years old. They weren't being paid to do this but they would be helping to bridge the communication gap. » (S.M. 1998).

Enfin, même s'il y avait une taverne sur la base, en aucune occasion les Inuit n'ont consommé d'alcool avec les militaires; les restrictions étaient d'ailleurs particulièrement strictes de chaque côté (police militaire et GRC) à ce sujet (I.S. 1998; A.J. 1998; H.B. 1998).

Negro Troops

Jusqu'à présent, la visite du camp inuit établi près de la plage est interdite aux militaires. Mis à part ces restrictions d'accès, rien de plus n'est effectué pour prévenir le contact entre Inuit et militaires... jusqu'à l'été où l'agent de la GRC et les militaires décident de déplacer le camp inuit sur une île visible à partir de la plage d'Iqaluit (I.S. 1998). Ce fut la seule fois où on déplaça leur camp (A.J. 1998). Une aînée se souvient que la police les avertit qu'ils devraient déménager :

« ...when they were going to build the airstrip the police had said that they had to move everybody down to this island, *Ukaliqtuqtuuq*, so everybody was moved. They had told them that the black people were scary and they would be scary for the women, also, and for the children, so they moved everybody down there and then they would take the men working every morning by boat. [...] They stayed all summer. » (M.M. 1998).

Un autre aîné mentionne que le camp fut déménagé sur l'île la plus proche de « Rabbit Island » ou *Ukaliqtuqtuuq* (A.J. 1998). Dans cette dernière citation, la référence à l'époque « when they were going to build the airstrip » nous éclaire pour bien situer les événements

⁶¹ Un document d'archive fait justement état d'un Inuk du Labrador, Julius Nathanaul, employé comme interprète sur la base (RG 85, vol. 991, série C-I-a, dossier 15671 (microfilm T-13,977) : « Julius Nathanaul (Labrador Eskimo) - The Territorial Liquor Ordinance, Frobisher Bay, N.W.T. », Supt. D.J. Martin au Quartier Général de la GRC, 31 août 1945).

cités dans nos entrevues. Cette référence évoquait pour nous la « première » construction des pistes, en 1942 – 1943. Or, en analysant le tout, il semble qu'elle réfère davantage à ce que nous appelions les « travaux de réfection » de 1947. Par ailleurs, dans les archives (cf. chapitre 2), on parle de dix jours pénibles sur l'île, suivis d'un second déménagement du camp sur la terre ferme. Toutefois, nos informateurs s'entendent pour dire qu'ils restèrent tout l'été sur cette île : « They were there on August, September and October and that October the ice formed between the shore line and the island, that's when they started going back to their camps. » (A.J. 1998). Les hommes devaient voyager matin et soir pour se rendre au travail sur la base, avec leur qajaq (S.M. 1998). La même situation (arrivée de *Negro troops*) poussa les autorités de Fort Chimo (Crystal I) à déménager le camp inuit établi près de cette base, comme nous le voyons dans le témoignage de Dorothy Mesher :

« In the summer of 1946 my family was pushed around some more. It was explained to us that about 800 American G.I.'s were coming in to work on extending the landing strips and that it would be necessary that all the women and children be out of there. [...p. 56] The reason that we were given to justify our move back to Old Kuujuuaq in the summer of '46 was that there would be hundreds of black labourers coming in to work on the extended air strip. It is interesting that they had never thought we were in danger before. » (Mesher, 1995 : 55-56)

Les contacts étaient donc très restreints durant cet été 1947 à Frobisher Bay :

« They were never taken. Nobody was taken down there. The women and the children were never taken into town. They were separate. [...] the men would say that there was lots, a lot of them that had come to help build the airstrip. It was sort of, not even the white people came to the island. It was separate. [...] They were keeping them separate from the women. [...] They were moved out to that island before the black people came. » (M.M. 1998).

Un aîné précise que ces troupes sont restées environ deux années, mais qu'à leur départ, un de ces « Noirs » (Lionel Jones) est demeuré à Iqaluit et s'y est établi; il y serait même décédé au début des années 1990 (S.M. 1998). Quoi qu'il en soit, le déménagement du camp inuit provoqua quelques fâcheuses situations pour les Inuit : un garçon se noya en faisant du bateau près de l'île pendant cet été-là (M.M. 1998). De plus, en octobre, certains Inuit quittèrent trop tard pour se rendre à leurs camps d'hiver :

« All the time that they went back to their camps was when the ice wasn't ready to be travelled on by dogteam. There was nobody, no family left behind here that time, all of them were going back to their camps but unfortunately some of them didn't reach their camps in time so they camped with other camp for the time being until the ice was ready to be travelled on. There was no motors, and the only force of travelling was by paddle... » (A.J. 1998).

Nous citons plus tôt les propos de cette informatrice qui affirmait que les contacts entre Inuit et Américains avaient été très sympathiques jusqu'à la construction de la piste (1947 ?). Plus loin dans l'entrevue, elle nous fournit son appréciation des événements de cet été 1947, qui éclaire davantage cette affirmation :

« That's the time when they realized they didn't have control of their own lives anymore. And that was the beginning of the time when they had been moved down to that island. That sort of marked the beginning of when white people took the control of their lives. When they were down there one boy drowned down there in that island because he was outside boating around. If that had not been the case if they had stayed in town. He would not have lost his life. [...] because they couldn't even decide to stay in town because they were moved out to that island and that sort of control was on the white people. » (M.M. 1998).

Pour cette informatrice, le changement dans la vie des Inuit débute donc à cette époque, et se continuera de plus belle avec la venue du gouvernement dans le milieu des années 1950. Nous retrouvons des propos similaires dans les mémoires de Dorothy Mesher : « When I look back on it, it was interesting that no one expressed the slightest bit of resentment or resistance to the directive from the policeman to move their families out and relocate them somewhere else. I guess the attitude of everyone was still that we were lucky to be experiencing these good times. » (Mesher, 1995 : 50). Cette même explication pourrait s'appliquer au cas des Inuit d'Iqaluit, qui appréciaient la présence des Américains, si l'on se fie aux commentaires que nous allons maintenant présenter.

En guise de bilan...

Lorsque l'on fait le bilan de cette période historique et que l'on demande aux informateurs s'ils voient d'un œil positif tout ce qui s'est passé dans les années 1940 (en rapport avec la venue et la présence des militaires américains à Frobisher Bay), on ne peut qu'être surpris de l'unanimité des propos. Tous, sans exception, ont mentionné d'une façon ou d'une autre le bien que les Américains leur ont fait; nous tenons à citer plusieurs de leurs commentaires à cet effet – au risque de tomber dans des longueurs – afin de montrer à quel point les Américains ont été aimés :

« They would very much like to thank the leaders, the bosses of the Americans that were here. If there was a way that he could thank them he would like to and the fact that the Americans were not poor and they seemed to have a lot of food and they were giving Inuit a lot of food really helped the Inuit. This was very helpful even though they were not giving them money, just giving them money. The food really helped for the Inuit and as time went by the Inuit were working, some Inuit were working for the Americans and this helped them later on to purchase boats and motors and other stuff. And they have helped he says that they got a lot of help from the Americans. » (A.A. 1998).

« he had absolutely nothing negative to say about that experience and he can only say positive things of that time and if the elders were to have a meeting all the elders that can remember the Americans if they were to have a meeting, half the day, there would be so much to talk about that it would pass, it would not even be enough time because people have so many positive memories of the time when the Americans were here. » (A.A. 1998).

« The Americans helped a lot of people, a lot of Inuit because before they came in people were close to starving, they didn't have proper tools or any tools [...] And not only here in Iqaluit but also in Clyde River too, they helped a lot of people, since then, he never heard or seen people starving [...] Yeah, they really liked it, they really liked the Americans » (P.N. 1998).

« he heard stories about how elders miss, were disappointed to see the Americans to leave [...] They were really disappointed, but they were really happy, the elders were really happy because they helped a lot of people while they were here... [...] He feels that they helped the Inuit people well before the government came. » (G.U. 1998).

« ...they helped in so many ways, even though the Inuit people can't meet with them, they have helped the Inuit people big time through food and clothing, so it's a good

thing that they came around, they have helped a lot, they really appreciate that they have come here and they have helped... » (A.J. 1998).

« she defends the Americans when she hears bad news that people have talked badly about them, because... they helped the Inuit very much and also she thinks if it wasn't for the Americans, the White people would have had a hard time coming here or maybe they wouldn't even have bothered to come here, because they were the ones who built the airstrip, so she defends them and she feels bad when people are talking badly about the Americans. » (I.S. 1998).

Ce qui ressort le plus de ces divers témoignages, c'est la générosité des Américains, qui donnent nourriture et autres biens sans trop compter, allant même jusqu'à les déposer en des endroits précis pour que les Inuit en jouissent. Cette générosité ressortait d'autant plus que les Inuit ne recevaient rien de gratuit de la part des autres instances non-inuit de l'époque : « They weren't getting anything from anybody else besides them, so it seems to be better back then » (P.N. 1998). De plus, les emplois et les denrées qu'ils recevaient des Américains leur assuraient une certaine sécurité face aux famines et à la misère de la vie en campement (A.A. 1998). Dans des occasions spéciales comme à Noël, certains aînés se souviennent que les Américains distribuaient de petits cadeaux, comme des friandises, des noix, etc. (P.N. 1998; Mesher, 1995; I.S. 1998)⁶². Dans les débuts, une informatrice se souvient que les militaires embarquaient parfois les enfants dans leur camion et leur faisaient faire des tours, les amenaient pêcher à la rivière Sylvia Grinnel, etc. (M.M. 1998).

Vers la fin des années 1940, les Américains ne partent pas d'un seul coup; ils sont remplacés progressivement par les militaires canadiens (G.U. 1998). Ce changement de personnel fait une différence appréciable pour les Inuit. Les Canadiens, reconnus par leurs uniformes bleus (au lieu du brun des Américains), ne sont pas aussi généreux; ils semblent posséder moins de biens et de richesses, et les prix de leurs marchandises sont plus élevés. La différence se remarque également dans leurs façons de faire les choses, leur attitude (plus distants); ils sont en moins grand nombre que les Américains étaient sur la base. Enfin, les restrictions de contacts entre militaires canadiens et Inuit sont diminuées et beaucoup moins strictes (P.N. 1998; S.M. 1998; A.A. 1998).

⁶² Par contre, un aîné (A.J. 1998) nous donne une information différente, en affirmant que les Inuit ne recevaient jamais de cadeaux des Américains, en aucune occasion.

Conclusion générale

Dans ce mémoire, nous avons tenté d'explorer certaines particularités de la tradition orale des Inuit d'Iqaluit, notamment en rapport avec les événements de guerre qui ont marqué cette localité dès le début des années 1940. L'histoire de la région du sud de l'île de Baffin à partir des « premiers contacts » a d'abord retenu notre attention, non pas pour sous-entendre que l'histoire des Inuit débute à cette époque⁶³, mais bien plutôt pour démontrer que ceux-ci avaient déjà, à l'arrivée des militaires au début des années 1940, une connaissance et une expérience du monde occidental. Nous avons ensuite fait état du contexte des années de guerre en Amérique du Nord (1939-45 et suivantes...), décrit les grandes lignes du projet « Crimson » dans l'Arctique de l'Est et plus particulièrement exposé les données d'archives et documentaires relatives à la base militaire de Frobisher Bay. Notre attention s'est par la suite portée sur ce qui constituait l'apport fondamental de notre recherche : les données récoltées parmi les Inuit, que ce soit dans des autobiographies et récits publiés, ou en entrevue avec des aînés résidant à Iqaluit. Nous avons tenté de faire ressortir certaines particularités de la perspective historique des Inuit au sujet de l'arrivée et de la présence des militaires américains à Frobisher Bay durant les années 1940.

Au début de ce mémoire, nous avons soulevé deux questionnements auxquels nous désirions trouver réponse au fil de notre recherche. Nous nous sommes d'abord demandé « *Quelle est l'appréciation générale qui ressort des témoignages et souvenirs inuit, concernant la présence des militaires et les changements qu'ils ont engendrés dans la région de Frobisher Bay ?* ». Notre analyse a fait ressortir une différence remarquable dans le bilan de ces événements : les documents d'archives font état des dangers et des impacts négatifs de la présence des militaires sur la vie des Inuit. Ces préoccupations sont d'ailleurs fort bien résumées par Jenness (1964). Ce dernier mentionne deux conséquences majeures de la présence militaire dans l'Arctique canadien : d'une part, les installations militaires et l'embauche des Inuit ont provoqué chez ces derniers l'abandon de leurs traditions (chasse, pêche, nomadisme, etc.) et une plus grande dépendance envers les biens et denrées des Blancs. D'autre part, les militaires américains, de par leurs témoignages et leurs écrits, ont rendu

⁶³ et donc qu'ils n'auraient pas d'histoire avant « nous »...

publiques les mauvaises conditions de vie des Inuit (santé, éducation, logement), ce qui força les autorités canadiennes à concevoir des programmes et à se faire plus présentes dans l'Arctique⁶⁴.

Par contre, les Inuit que nous avons rencontrés ne semblent pas partager ce regard négatif au sujet des impacts des militaires sur leur vie : si nous nous fions aux nombreux témoignages cités plus haut, les Inuit adoraient les Américains qui les ont aidés par leur immense générosité. La « perte » de leur mode de vie dit traditionnel ne semblait pas vraiment être un sujet d'inquiétude à l'époque pour les Inuit : bien au contraire, on appréciait l'aide apportée par les *Mialigait*, qui améliorait ou rendait moins précaire leur vie d'alors. Les tâches effectuées par les employés inuit, décrites comme non spécialisées et peu valorisantes par certains auteurs (cf. Jenness, 1964 : 73), semblaient au contraire très appréciées par les principaux intéressés. Nulle impression d'exploitation ne nous semble percer des commentaires que nous avons recueillis à ce sujet.

Dans le cours du chapitre 2, nous avons vu que quelques documents d'archives laissaient entendre une certaine attitude négative des haut-gradés militaires de l'USAF envers les Inuit campés à proximité de la base de Frobisher Bay. Pouvons-nous penser que les Inuit n'aient pas remarqué ces attitudes de quasi-mépris à leur égard, ou ne les aient pas interprétées de la sorte? Ou encore, peut-être n'ont-ils pas été en contact avec ces haut-gradés, mais seulement avec les soldats qui eux, se sont avérés aimables? Peut-être enfin que ces « détails » ne pèsent pas lourd dans la balance, aux côtés de la généreuse aide des *Mialigait*, lorsque vient le temps d'effectuer un bilan de cette période et de sélectionner les éléments significatifs à retenir dans l'histoire de cette région.

L'examen des données d'archives dans le chapitre 2 nous a également permis de remarquer le ton ainsi que les mots employés pour décrire les Inuit. Ces derniers sont dépeints comme un groupe « n'agissant pas », ne prenant pas de décisions : ils sont « retournés » dans leurs camps, « relocalisés », « déplacés », « sélectionnés », etc. Dans les traditions inuit que nous venons de présenter, la perspective est inverse et nous voyons qu'ils se définissent

⁶⁴ Rappelons que les premières allocations furent versées aux Inuit en 1945 par les autorités fédérales.

effectivement comme actifs dans le cours des événements : ils décident de partir dans les camps ou de rester près de la base, de travailler ou non... À cet égard, les commentaires à propos de Nakasuk nous montrent que ce dernier est un personnage très important, puisqu'il aida les Américains à vivre sur Mialigaqtaaliviniq en 1941-42, et les aida de nouveau à déménager sur le site d'Iqaluit. Dans la perspective inuit, sans au moins un Inuk pour les accueillir, si loin de chez eux et dans un monde inconnu, les Américains n'auraient certainement pas réussi leur mission. Nakasuk fut le grand représentant des Inuit auprès des Américains, il fut leur hôte sur ses terres. En plus de ce Nakasuk, nous avons vu que d'autres personnages semblent avoir eu une certaine importance dans le déroulement de l'histoire d'Iqaluit : mentionnons notamment les Joamie, Tigullagaq et Ittuatsiaq (Itorcheak dans les archives).

Au sujet de ce dernier, nous avons mentionné que le Constable C.H. Jack le qualifie dans un de ses rapports de « chef du village » en 1948. Il serait intéressant d'établir un parallèle avec ce que Pitseolak relate dans ses mémoires, à propos de l'habitude des *Qallunaat* de se choisir un « boss » avec qui faire affaire parmi les Inuit : « ...I have always thought that the white men picked a boss who could talk well, who had a good mind. The white men looked for the reliable man. » (Pitseolak & Eber, 1993 : 77). Nous avons d'ailleurs vu que cette habitude semble remonter à l'époque des baleiniers (chef inuit d'équipage). À Frobisher Bay, Nakasuk et Ittuatsiaq auraient alors été choisis par les militaires et/ou par les agents de la GRC en tant que représentants pour les leurs (les Inuit), leur donnant ainsi une position de leaders et de médiateurs qu'ils n'auraient peut-être pas occupée autrement, au sein de leur groupe.

Notre second questionnement était le suivant : « *La construction de la base militaire de Frobisher Bay représente-t-elle un point tournant dans la vision qu'ont les Inuit de l'histoire de cette région de l'île de Baffin ?* ». Simonie Alainga répond en partie à cette interrogation : « ...it [le changement] all started back in the 1940's. From that point on it has never been the same. » (Alainga, 1977 : 10). Par contre, il serait erroné d'en conclure par ces propos que le « point tournant » de l'histoire inuit fut l'arrivée des Américains en 1941.

D'une part, il est évident que les *Mialigait* s'inscrivent dans des schèmes de relations et des rythmes saisonniers⁶⁵ déjà amorcés, notamment depuis les baleiniers. Un retour sur la période de contacts d'avant-guerre (cf. chapitre 2, première section) s'impose à ce stade de notre réflexion. Nous avons vu que dès les premières rencontres entre Inuit et Blancs, des échanges ont eu lieu sur une base non commerciale (*souvenir trade*). Ces échanges ont par la suite débouché sur des relations commerciales, notamment avec le passage des navires de ravitaillement de la CBH et plus tard, avec le déclin des activités de chasse à la baleine, amenant les marins occidentaux à exploiter la sphère du commerce des fourrures et des produits dérivés. Dans la plupart des relations établies avec les Blancs, qu'ils soient explorateurs, scientifiques, chasseurs de baleine, commerçants ou missionnaires, des rapports d'interdépendance se sont créés. Certains Inuit ont joué un rôle primordial dans l'établissement et la poursuite d'activités telles que la découverte de territoires, le commerce et la christianisation, en agissant à titre de guides et d'interprètes, mais aussi à titre d'intermédiaires, de médiateurs entre Inuit et Blancs, de vecteurs pour de nouvelles valeurs et habitudes.

Lors de la construction de la base militaire de Frobisher Bay, le regroupement autour des installations non-inuit et le désir de travailler en échange de denrées étaient déjà intégrés dans le mode de vie des Inuit depuis près d'un siècle. Rappelons aussi que l'île où l'explorateur Frobisher établit quelques installations lors de son deuxième voyage (1577) fut par la suite appelée *Kodlunarn Island* par les Inuit, marquant dans la toponymie le passage de ces *Qallunaat* (Rowley, 1993 : 36); on ne peut manquer d'établir un parallèle avec *Mialigaqталiviniq*, l'île où il y avait des Américains... Pensons également au rôle de Nakasuk, guide et interprète pour Crowell et ses hommes en 1941-1942, mais aussi intermédiaire entre les militaires de la base et les Inuit des environs; et par la suite, Ittuatsiaq, qui semble avoir rempli un rôle similaire auprès des Inuit d'Iqaluit...

Jeness (1964 : 74) souligne cependant une différence entre l'interaction des Inuit avec les militaires et celles avec les baleiniers, les commerçants de fourrures ou les agents de la

⁶⁵ Alternance entre la saison de travail pour les *Qallunaat* (campement près des installations occidentales) et la saison de « vie traditionnelle » (départ vers les lieux de campements coutumiers).

GRC. Les tâches qu'effectuèrent les Inuit pour ces divers agents de l'expansionnisme eurocanadien restaient relativement liées à leur mode de vie traditionnel (activités de chasse, de pêche, notamment), alors que le travail effectué pour le compte des militaires s'en est passablement démarqué. Il est certain que le fait de travailler sur la base ouvrit d'autres horizons aux Inuit, en plus de les introduire à l'argent (en guise de salaire). Les Inuit venaient pour faire du troc avec les militaires, mais ces échanges étaient de type non commercial et souvent réalisés par l'entremise de l'agent de la GRC.

Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que les catégories d'Inuit distinguées par Ross (1975) autour des installations baleinières – ships' natives, squatter natives et outside natives – ou par Trudel (1989b) près des postes de traite – employés, domiciliés et visiteurs saisonniers – pourraient fort bien être appliquées pour les Inuit ayant visité les environs de la base militaire. En effet, certaines familles se sont installées en quasi-permanence dès 1944, et des hommes comme Nakasuk (au début) et Ittuatsiaq ont ainsi pu travailler à l'année sur la base. D'autres groupes d'Inuit sont par la suite venus s'établir en campement, sans toutefois travailler sur la base. Enfin, des familles avaient l'habitude de passer par Iqaluit, surtout en été, pour travailler temporairement et ensuite repartir poursuivre leurs activités traditionnelles. On note cependant des différences : les employés n'agissaient pas à titre de pourvoyeurs pour les militaires de la base. Bien sûr, le groupe de Crowell établi sur Mialigaqtaaliviniq en 1941-1942 a certainement bénéficié des denrées apportées par Nakasuk. Par contre, sur la base, nous avons vu que c'était au contraire les employés inuit qui consommaient la nourriture des *Qallunaat* (et non l'inverse). De plus, les militaires et les agents de la GRC avaient une attitude différente de celle des baleiniers et commerçants à l'égard des Inuit « domiciliés » : loin de les inciter à s'établir près de la base, on tentait plutôt de les repousser et d'éviter qu'ils ne s'établissent en trop grand nombre.

En ce qui a trait à la sélection des employés inuit, certains témoignages nous montrent que souvent, les nouveaux employés étaient choisis par d'autres Inuit déjà engagés par les militaires, ce qui nous rappelle encore une fois l'époque des chasseurs de baleine, où les chefs d'équipage avaient un rôle à jouer dans la sélection d'employés inuit. La politique de rotation annuelle instaurée par les agents de la GRC, visant à éviter que les jeunes Inuit ne perdent leur

mode de vie, ne semble pas avoir été prédominante sur la base de Frobisher Bay. En effet, les Inuit affirment qu'ils travaillaient quand ils le voulaient, selon les besoins et les saisons, afin d'amasser des denrées avant de repartir au camp. La base fut un lieu d'escale de plus, entre leur vie dans les camps et leur visite au poste de la CBH. Aucun informateur n'a jamais fait allusion au système de rotation des employés, même après quelques questions de notre part. Serait-ce parce que le tout s'est déroulé de façon subtile et imperceptible pour eux, n'entachant pas leur sentiment de contrôle? Ou serait-ce plutôt parce que le nombre d'Inuit établis près de la base en hiver était encore trop faible pour permettre une véritable sélection des employés potentiels?

En revenant à notre questionnement initial, concernant une éventuelle « coupure » historique, nous avons vu qu'une de nos informatrices nous donne une piste, en parlant d'une première manifestation de perte de contrôle des Inuit sur leur vie, lors de la relocalisation du campement inuit en prévision de l'arrivée des *Negro Troops* (1947). Si « point tournant » il y a dans les événements que nous avons présentés tout au long de ce mémoire, nous pourrions croire qu'il se situe davantage à partir de cette année 1947 qu'au début des années 1940. À partir de cette époque, les autorités canadiennes ont commencé à s'impliquer plus activement quant à la situation et au devenir des Inuit; c'est dans cette veine entre autres que l'on élaborait une politique de rotation des employés inuit et plus tard, que l'on créait des communautés et fit des pressions en faveur de la sédentarisation des Inuit.

Quoi qu'il en soit, il importe de garder en tête que notre sujet de recherche en lui-même comportait une coupure arbitraire imposée à nos informateurs, qui n'ont ainsi pu se livrer à leur guise : notre intérêt pour les années 1940, au détriment des années 1950. La présence américaine à Frobisher Bay se poursuivit dans les années 1950 et le brassage à la base fut probablement plus intense que dans les années 1940, à cause des projets de la Guerre Froide (notamment la *DEW Line*). Nous avons choisi de délimiter notre sujet de recherche selon des critères contextuels (les années 1950 amènent un vent nouveau dans les attitudes et les politiques gouvernementales, qui favorisent alors la venue et la sédentarisation des Inuit). Par contre, il est fort probable que les Inuit n'aient pas vraiment senti cette « coupure » (Seconde Guerre / Guerre Froide) de la même manière, et aient plutôt classé ces événements

dans une continuité, celle de la présence militaire, en situant la « coupure » davantage avec l'implantation du gouvernement canadien, la construction d'Apex Hill en 1954-55 et leur relocalisation progressive en ce nouveau village.

À la lumière de ces remarques et de nos données, nous arrivons à la conclusion qu'en plusieurs points, la base de Frobisher Bay fut un événement marquant pour les Inuit de la région, qu'elle fut effectivement à l'origine (indirectement) des changements subséquents imposés aux Inuit (sédentarisation), mais ne semble pas avoir constitué en soit une « coupure » dans l'histoire de cette région.

Notre étude de la perspective historique véhiculée par les aînés ne constitue qu'une première réflexion de notre part sur le sujet. Poussée au départ par la volonté d'apporter quelque contribution à la question générale d'une perspective éémique chez les Inuit, nous n'avons en fait que documenté l'histoire d'une période bien circonscrite, selon un regard différent, celui des Inuit, médiatisé par nous. Nous avons par ailleurs pu insérer les relations entre Inuit et militaires dans une réflexion plus large sur les contacts entre les Inuit et les Blancs dans l'Arctique de l'Est, en identifiant certains éléments de continuité historique. Au terme de notre cheminement de maîtrise, il nous apparaît qu'il nous reste plus de questions à poser que de réponses à apporter face à nos interrogations initiales. Qu'ont à dire les Inuit d'Iqaluit sur la présence militaire dans les années 1950 et durant les projets de la Guerre Froide? Comment ont-ils vécu leur déménagement dans le petit village d'Apex Hill, à quelques milles de la base, en 1954-55? Et qu'en est-il de l'histoire des autres bases du réseau d'aérodromes Crimson?

Par ailleurs, le regard positif que les Inuit conservent de la présence militaire se retrouve-t-il aussi pour d'autres groupes de *Qallunaat*? Les recherches de Eber (1989) sur l'ère des baleiniers, qui retracent certaines perspectives inuit de ce passé, laissent à penser que les aînés conservent de très bons souvenirs de cette période de leur histoire. Pour notre part, nous avons également recueilli des témoignages fort éloquents à l'égard du gérant du comptoir de la CBH (James Ford) alors posté à Ward Inlet. Cette mémoire positive des Inuit sur le passé

est peut-être caractéristique de leur construction de l'histoire : embellir les relations avec les *Qallunaat* serait alors un moyen de s'approprier son passé et son histoire. De plus, un des critères primordiaux pour asseoir cette mémoire positive semble concerner la générosité de ces *Qallunaat* dans les échanges. En ce sens, les officiers de la GRC ne semblaient pas s'inscrire dans ces schèmes de relations : leur position d'autorité et la crainte qu'ils suscitaient souvent parmi les Inuit les auraient alors exclus des dynamiques d'échanges et de réciprocité...

Ces quelques pistes de réflexion nous montrent que l'étude des relations entre Inuit et Blancs comporte de multiples dimensions à considérer. De même, comme le souligne Krupnik (1994 : 5), l'anthropologie des contacts culturels dans l'Arctique doit également prendre en compte les interactions entre les groupes autochtones (i.e. Inuit et Amérindiens), ainsi qu'entre les groupes inuit. Enfin, notre recherche nous laisse croire qu'une étude plus approfondie des relations entre les divers groupes de Blancs dans le Nord viendrait compléter l'ébauche d'histoire locale que nous avons dressée ici.

Une réflexion sur les perspectives historiques des Inuit tirerait sûrement avantage à être englobée dans une étude de la « mémoire » inuit, comprenant tout à la fois les souvenirs personnels et historiques des individus et les constructions sociales du passé et de la tradition. Plusieurs, y compris les Inuit eux-mêmes, soulignent l'urgence de consigner par écrit cette mémoire, avant que ses derniers véhicules (les aînés) ne disparaissent avec elle. Cependant, cette entreprise comporte une ambiguïté d'ordre majeur : coucher la tradition orale sur papier et en conserver des archives (i.e. la rendre permanente) revient en effet à créer une ou des versions officielles, départissant ainsi la mémoire inuit de ses principales caractéristiques, sa mouvance et sa dynamique. Il s'agit sans doute d'un dilemme incontournable, touchant toute société de tradition orale, confrontée à de nouvelles modalités d'expression et de communication (écriture, Internet, etc.)... Peut-être même qu'au nom de la sauvegarde de cette mémoire et des actions que nous intentons pour y parvenir, contribuons-nous à accélérer le passage d'une tradition orale à une tradition écrite...

Bibliographie

1) Archives

RG 18, Gendarmerie Royale du Canada

Vol. 4620, série F-1. dossier GS-1316-6:

- *Handing-Over Certificate, RCAF to Depart. of Transport, Frobisher Bay, avril 1957.*
- *Enforcement of Laws on Construction of Aerodromes - Co-operation with National Defence - Duties at Frobisher Bay Detachment, N.W.T., par R.C. Bowen, Insp., 15 juillet 1942.*
- *Excerpt from a Confidential Report by Assistant Director of Civil Aviation, "Following Recent Visit to Frobisher Bay," n.d.*
- *Lettre du Cpl. R.D. Van Norman à l'Officier Commander, "G" Division, Ottawa, 8 juillet 1957.*

RG 24, Défense Nationale

Vol. 74. dossier 538: *Memorandum to North Atlantic Ferry Route Committee, 30 juin 1942.*

Vol. 3894, série D-1-b. dossier 1034-3-7, vol. 1 :

- *Canadian Ministers Visits; Notes of a Meeting Held at Air Ministry on 13th Dec. 1940.*
- *Minutes of a Meeting Held at 5 p.m. on January 7th, 1941, in the Air Council Room to Discuss with Representatives of the Canadian Government.*

Vol. 4820, série E-1-b. dossier 101-F11:

- *Memorandum, par S.R. Sherin, 6 septembre 1947.*
- *Memorandum: Former U.S. Bases, par A.L. James, 28 octobre 1947.*
- *Exchange of Notes (June 23 and 27, 1944) Between Canada and the U.S.A. Constituting an Agreement Respecting the Payment of Expenditures on Defence Installations in Canada and in Labrador.*

Vol. 8185, série D-1-c. dossier 1818-2: *Post-War Canadian Defence Relationship with the United States: General Considerations: Report 5, January 4, 1945.*

Vol. 22543, série E.7. (microfilm C-12,185):

- *Organization Order 1016/52: RCAF Station Frobisher Bay, Baffin Island, 28 novembre 1952.*
- *Organization Order 15/50: RCAF Unit, Frobisher Bay, Baffin Island, 15 mai 1950.*
- *RCAF - USA Agreement Implementing Exchange of Notes Canada - US Respecting USAF Occupancy and Use of Frobisher Bay, 28 novembre 1952.*

RG 25, Affaires Extérieures

Vol. 2710, série G-2. dossier 72-AN-40c:

- *Memorandum for Mr. Eberts: Authority for Bases at Fort Chimo and Upper Frobisher Bay*, par J.M. Cook, 18 février 1948.
- *Memorandum to North Atlantic Ferry Route Committee*, par G.F. Brewer, Lt. Col. (Army Air Forces Headquarters of the Ferrying Command, Washington), June 30, 1942.
- *Lettre de E. Reed à H.L. Keenleyside*, 20 février 1948.
- *Visit to Fort Chimo and Frobisher Bay 9th and 10th July 1947*, par Sgd. Z.L. Leigh, Goose Bay, 14 juillet 1947.
- *Construction Progress Report as of April 15, 1943, Frobisher Bay*.
- *Liaison Duties (Frobisher Bay)*, par H.E. Pledge, RCAF liaison officer, 8 octobre 1947.
- *A Report on U.S.A.A.F. Base, ATC 1383-6R-RR Detachment, Frobisher Bay, Baffin Island*, novembre 1947?
- *Memorandum by J.G. Wright (Officer at Frobisher Bay) of a Conversation with M.L. Cottell (RCMP), June 28, 1946*.
- *Report on Liaison Duties, Frobisher Bay*, 13 août 1947.

Vol. 2711, série G-2. dossier 72-EY-40:

- *Letter from the Secretary of State for External Affairs, Ottawa, to the Canadian Minister to the United States, Washington*, 4 décembre 1941.
- *Lettre de R.A. Gibson, Deputy Commissioner, to Dr. R. Millar*, 6 décembre 1941.

Vol. 3840, série G-2. dossier 9059-E-40: *Department of National Health and Welfare, Letter about the Air Transport of Natives of the Canadian Arctic by U.S. Army Airforce*, 4 septembre 1947.

RG 85, Affaires du Nord

Vol. 64-65, série C-1-a. dossier 164-1: *Wartime Information Board Literature*, 1^{er} juin 1944.

Vol. 929, série C-1-a. dossier 11999 (microfilm T-13,934):

- *AH-PUG - Eskimo Girl, Sick, Frobisher Bay, N.W.T.*, Const. V.H. Marchbank au Quartier Général GRC, 14 avril 1944.
- *AH-PUG - Eskimo Girl, Sick, Frobisher Bay, N.W.T.*, Const. D.E. Webster au Quartier Général GRC, 4 décembre 1943.
- *Letter to Col. F.J. Graling from R.A. Gibson, Deputy Minister*, 19 février 1944.

Vol. 945, série C-1-a. dossier 12795 (microfilm T-13,945): *Jamassie (boy) - Accidental Shooting, Frobisher Bay*, Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 23 décembre 1946.

RG 85, Affaires du Nord (suite)

Vol. 971, série C-1-a. dossier 14036 (microfilm T-13,962): *Simanik (Eskimo), Frobisher Bay - Hospitalization at Ste.-Anne-de-Bellevue Military Hospital, 1944.*

Vol. 991, série C-1-a. dossier 15671 (microfilm T-13,977): *Julius Nathanael (Labrador Eskimo) - The Territorial Liquor Ordinance, Frobisher Bay, N.W.T., Supt. D.J. Martin au Quartier Général GRC, 31 août 1945.*

Vol. 1002, série C-1-a. dossier 16480 (microfilm T-13,985): *Extracts of Settlements in the Eastern Arctic, by J.L. Robinson, Ph.D., Bureau of Northwest Territories and Yukon Affairs, Lands, Parks and Forests Branch, Ottawa. 1947.*

Vol. 1009, série C-1-a. dossier 17231 (microfilm T-13,990): *(American Army) - Indecent act with Eskimos, Frobisher Bay [1946-47], accès refusé...*

Vol. 1022, série C-1-a. dossier 18561 (microfilm T-13,998): *S. Kolton (American soldier) - Carnal Knowledge with Eskimo Girl Semmee, Frobisher Bay, NWT - also outside hospitalization [1947-48], accès refusé...*

Vol. 1025, série C-1-a. dossier 18840 (microfilm T-14,201): *G. Creighton - Lieutenant in USAF - Cruelty to Animals, Frobisher Bay Air Base, N.W.T., Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 21 janvier 1948.*

Vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5:

- *Employment of Eskimo at Frobisher Bay Air Base, Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 7 octobre 1948.*
- *Liste des chèques de paye remis à James Ford (gérant du poste de la CBH à Ward Inlet) par Const. V.L. Jeffers, 22 et 23 septembre, 15 décembre 1945.*
- *Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base, Supt. D.J. Martin au Quartier Général GRC, [date??].*
- *Memorandum to J.G. Wright and Mr. S.J. Bailey, Regional Director of Family Allowances and Welfare (Eskimo), par A. Stevenson, 12 janvier 1948.*
- *Letter from Abel Stella, Captain, Air Corps Commanding, to Const. M.L. Cottell, 28 septembre 1946.*
- *Letter to H.L. Keenleyside, Deputy Minister of Mines and Resources, from L. Beaudry, Acting Under-Secretary of State for External Affairs, 27 août 1947.*
- *Employment of Eskimos by American Army Air Force, Const. V.H. Marchbank au Quartier Général GRC, 30 juillet 1944.*
- *Employment of Eskimos Generally at Frobisher Bay Air Base, Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 13 août 1947.*
- *Eskimo Conditions at Frobisher Bay, N.W.T., C.K. Mclean (Fort Chimo) au Quartier Général GRC, 14 juillet 1947.*
- *Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base, Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 22 mai 1947.*

RG 85, Affaires du Nord (suite)

Vol. 1070, série D-1-a. dossier 251-5 :

- *Eskimo Paulosee (E7-558) and Eskimo Josephee (E7-562) - Destitute - Frobisher Bay, N.W.T.; Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base*, Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 février 1947.
- *Employment of Natives Generally at Frobisher Bay Air Base*, Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 13 août 1947.
- *Employment of Eskimos at Frobisher Bay Air Base*, Supt. D.J. Martin au Quartier Général GRC, 2 janvier 1948.
- *Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay Air Base, N.W.T.*, Const. M.L. Cottell au Quartier Général GRC, 18 décembre 1946.
- *Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay, N.W.T.*, Const. M.L. Cottell & V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 17 décembre 1946.
- *Instructions to Air Officer Commanding, RCAF, from W.H. Edsell, Director of Civilian Personnel for Chief of Air Staff: Employment of Eskimos*, 16 juin 1948.
- *Eskimo Employment Generally, Frobisher Bay Air Base*, Const. C.H. Jack au Quartier Général GRC, 14 août 1948.
- *Hiring of Eskimos by Americans at Frobisher Bay, N.W.T.*, Const. V.L. Jeffers au Quartier Général GRC, 22 février 1947.
- *Employment of Eskimos at American Air Bases in Canada*, par H.L. Keenleyside, 29 mai 1948.
- *Employment of Eskimos by American Army Airforce, Frobisher Bay, N.W.T.*, Const. V.H. Marchbank au Quartier Général GRC, 2 janvier 1945.

2) Ouvrages consultés

Abele, F.

1987 "Canadian Contradictions: Forty Years of Northern Political Development." *Arctic*, 40(4): 310-320.

Alainga, S.

1977 "Mialigagtaqtaviniq Has a Beginning." *Nunatsiaq News*, 5(14, May 11): 8, 10.

Allen, B., and W.L. Montell

1981 *From Memory to History: Using Oral Sources in Local Historical Research*. Nashville: The American Association for State and Local History.

Apollonio, S.

1990 "John Thomas Crowell, Jr. (1898-1985)." *Arctic*, 43(3): 292-293.

Barr, W.

- 1985 "The German Expedition to Baffin Island." In *The Expeditions of the First International Polar Year, 1882-83*: 46-59. Calgary: Arctic Institute of North America, Technical Paper no. 29.
- 1994 "The Eighteenth Century Trade between the Ships of the Hudson's Bay Company and the Hudson Strait Inuit", *Arctic*, 47(3) : 236-246.

Bartlett, R.A.

- 1946 "Servicing Arctic Airbases." *National Geographic Magazine*, LXXXIX(May): 602-616.

Bernard, Y., et C. Bergeron

- 1995 *Trop loin de Berlin: des prisonniers allemands au Canada (1939-1946)*. Québec: Septentrion.

Bertaux, D.

- 1997 *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*. Paris: Nathan.

Borofsky, R.

- 1987 *Making History: Pukapukan and Anthropological Constructions of Knowledge*. New York: Cambridge University Press.

Brody, H.

- 1991 *The People's Land: Inuit, Whites and the Eastern Arctic*. Vancouver: Douglas & McIntyre.

Burch, E.

- 1991 "From Skeptic to Believer: The Making of an Oral Historian" *Alaska History*, 6(1): 1-16.

Bykofsky, J., and H. Larson

- 1957 *The Transportation Corps: Operations Overseas*. Washington, D.C.: Office of the Chief of Military History, Department of the Army.

Calvet, L.J.

- 1984 *La tradition orale*. Que Sais-Je? vol. 2122. Paris: Presses Universitaires de France.

Canada

- 1966 "Frobisher Bay." In *Settlements of the Northwest Territories*. Ottawa: Advisory Commission of the Development of Government in the Northwest Territories.

Canada/Tungavik

- 1993 *Accord entre les Inuit de la région du Nunavut et Sa Majesté la Reine du Chef du Canada*, Tungavik et Affaires indiennes et du Nord Canada, Ottawa.

Carlson, W.S.

- 1962 "Building the Crystals." In *Lifelines Through the Arctic*: 59-63. New York: Duell, Sloan & Pearce.

Carmack, R.M.

1972 "Ethnohistory: A Review of its Development, Definitions, Methods and Aims." *Annual Review of Anthropology*(1): 227-246.

Coates, K.

1985 *Canada's Colonies: A History of the Yukon and Northwest Territories*. Toronto: J. Lorimer.

CBH (Compagnie de la Baie d'Hudson)

n.d. *Frobisher Bay*. document d'archives "interne" possédé par Gordon Rennie, ancien gérant du poste d'Apex Hill.

Conn, S., and B. Fairchild

1960 *The Framework of Hemisphere Defence*. Washington, D.C.: Office of the Chief of Military History, Department of the Army.

Csonka, Y.

1995 *Les Ahiarmiut. À l'écart des Inuit Caribous*. Neuchâtel: Éditions Victor Attinger.

Damas, D.

1996 "The Arctic from Norse Contact to Modern Times." In B.G. Trigger and W.E. Washburn (eds.), *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*, vol. 1, North America (Part 2): 329-399. New York: Cambridge University Press.

Delâge, D.

1991 *Le pays renversé: Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est 1600-1664*. Québec: Boréal.

DeMallie, R.J.

1993 "'These Have No Ears': Narrative and the Ethnohistorical Method." *Ethnohistory*, 40(4): 515-538.

Dickason, O.P.

1996 *Les Premières Nations*. Sillery: Éd. du Septentrion.

1997 "Twenty-Five Years of Progress in Doing Native History", *SSHARE / ÉRASSH [Social Sciences and Humanities Research Exchange / Échange sur la recherche autochtone en sciences sociales et humaines]*, <http://www.sshare.aboriginalcanada.com/articles/sadick97.htm>

Dickerson, M.O.

1992 *Whose North?: Political Change, Political Development, and Self-Government in the Northwest Territories*. Vancouver: British Columbia University Press.

Diubaldo, R.J.

1985 *Le gouvernement du Canada et les Inuit de 1900 à 1967*. Ottawa: Ministère des affaires indiennes et du Nord canadien, Orientations générales.

Duffy, R.Q.

1987 *The Road to Nunavut. The Progress of the Eastern Arctic Inuit since the Second World War*. Montreal: McGill-Queen's University Press.

Dziuban, S.W.

1959 *Military Relations Between the United States and Canada 1939-1945*. Washington: Office of the Chief of Military History, Department of the Army.

Eber, D.H.

1989 *When the Whalers Were Up North: Inuit Memories from the Eastern Arctic*. Native and Northern Series, vol. 1. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.

Eyre, K.

1981 "Custos Borealis: The Military in the Canadian North." Ph.D. Thesis. London: University of London, King's College, Department of War Studies.

Fitzhugh, W.W., D. Laeyendecker, and D.D. Hogarth

1993 "Exploration History of Frobisher Bay." In W.W. Fitzhugh and J.S. Olin (eds.), *Archeology of the Frobisher Voyages: 11-25*. Washington: Smithsonian Inst. Press.

Fogelson, R.D.

1989 "The Ethnohistory of Events and Nonevents." *Ethnohistory*, 36(2): 133-147.

Forbes, A.

1953 *Quest for a Northern Air Route*. Cambridge: Harvard University Press.

Geertz, C.

1986 "'Du point de vue de l'indigène': sur la nature de la compréhension anthropologique." In *Savoir local, savoir global: les lieux du savoir: 71-90*. Paris: Presses Universitaires de France.

Goldring, P.

1986 "Inuit Economic Responses to Euro-American Contacts: Southeast Baffin Island, 1824-1940." *Historical Papers/Communications historiques. Recueil de communications présentées au Colloque annuel de la Société historique du Canada*, 146-172.

Grant, S.D.

1988 *Sovereignty or Security? Government Policy in the Canadian North, 1936-1950*. Vancouver: UBC Press.

Grant, S.D. (suite...)

- 1988 "Appendix D: MacDonald à Cranborne, 29 août 1944, Report on Tour of the American-Built Airfields in the Eastern Arctic." In *Sovereignty or Security? Government Policy in the Canadian North, 1936-1950*: 274-278. Vancouver: UBC Press.
- 1988 "Appendix D: Memorandum de O.L. Williams, n.d.: Origin and Development of the Northeast Staging Route." In *Sovereignty or Security? Government Policy in the Canadian North, 1936-1950*: 278-282. Vancouver: UBC Press.

Hamilton, J.D.

- 1994 *Arctic Revolution. Social Change in the Northwest Territories, 1935-1994*. Toronto: Dundurn Press.

Harkin, M.

- 1988 "History, Narrative, and Temporality: Examples from the Northwest Coast." *Ethnohistory*, 35(2): 99-130.

Harris, R.I., J.H. Cash, H.T. Hoover, and S.R. Ward

- 1975 *The Practice of Oral History. A Handbook*. Glen Rock: Microfilming Corporation of America.

Holland, C.

- 1994 *Arctic Exploration and Development, c. 500 B.C. to 1915: An Encyclopedia*. New York & London: Garland Publ.

Honigmann, J.J., and I. Honigmann

- 1965 *Eskimo Townsmen*. Ottawa: Canadian Research Centre for Anthropology, University of Ottawa.

Horwood, H.

- 1977 *Bartlett, the Great Canadian Explorer*. New York: Doubleday & Company.
- 1979 "Bob Bartlett, Master of the Arctic Sea." *Canadian Geographical Journal*, 98(2, April/May): 44-49.

Hudson, C.

- 1973 "The Historical Approach in Anthropology." In J. Honigmann (ed.), *Handbook of Social and Cultural Anthropology*: 111-141. Chicago: Rand McNally.

Ipeelee, A.

- 1977a "The Old Ways of the Inuit." *Inuktitut*, été-automne: 26-44.
- 1977b "The Story of Armitok Ipeelee." *Inuktitut*, Spring & Summer-Fall.

Ipellie, A.

- 1980 "Frobisher Bay Childhood." *The Beaver*, 310(4): 4-11.
- 1992 "Colonisation de l'Arctique." In G. McMaster and L.A. Martin (eds.), *Indigena: Perspectives autochtones contemporaines*: 39-57. Vancouver: Douglas & McIntyre.

Jenness, D.

- 1964 "War Ferment", *Eskimo Administration: II. Canada*. Montreal: Arctic Institute of North America, Technical Paper #14, p. 72-77.

Keelooyak, and A. Ipellie

- 1975a "Keelooyak's Story (Part I)." *Inuit Today*, 4(5): 70-73.
 1975b "Keelooyak's Story (Part II)." *Inuit Today*, 4(6): 54-57.
 1975c "Keelooyak's Story (Part III)." *Inuit Today*, 4(7): 60-62.
 1975d "Keelooyak's Story (Part IV)." *Inuit Today*, 4(8): 60-62.
 1975e "Keelooyak's Story (Part V)." *Inuit Today*, 4(9): 44-47.
 1975f "Keelooyak's Story (Part VI)." *Inuit Today*, 4(10): 42-44.
 1976a "Keelooyak's Story (Part VII)." *Inuit Today*, 5(1): 44-46.
 1976b "Keelooyak's Story (Part VIII)." *Inuit Today*, 5(2): 41-43; 59.
 1976c "Keelooyak's Story (Part IX)." *Inuit Today*, 5(3): 64-65; 74.

Kemp, W.B.

- 1984 "Baffinland Eskimo." In W.C. Sturtevant (ed.), *Handbook of North American Indians*, vol. 5 (Arctic): 463-475. Washington: Smithsonian Institution.

Krech, S. III

- 1991 "The State of Ethnohistory." *Annual Review of Anthropology*(20): 345-375.

Kublu, A.

- 1996 "Reading What Inuit Say." . Iqaluit, Nunavut Arctic College, Nunatta Campus.

Latour, B.

- 1991 *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris: Éditions La Découverte

Laugrand, F.

- 1997a "Le *siqqitiq* : renouvellement religieux et premier rituel de conversion chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin", *Études/Inuit/Studies*, 21(1-2) : 101-140.
 1997b "'Ni vainqueurs ni vaincus'. Les premières rencontres entre les chamanes inuit et les missionnaires dans trois régions de l'Arctique canadien", *Anthropologie et Sociétés*, 21(2-3) : 99-123.
 1998a "Premiers catéchistes et méthodes catéchistiques des missionnaires anglicans et oblats chez les Inuit de l'Arctique de l'Est (1852-1937)", *Études d'histoire religieuse*, 64(1998) : 9-29.
 1998b "'L'évangélisation sans missionnaire' : l'apostolat des prosélytes inuit dans l'Arctique de l'Est canadien", *Mission*, V(1998) : 162-193.
 1999 "Mourir et renaître. La conversion au christianisme des Inuit de l'Arctique de l'Est canadien", *L'Homme* 152 : 115-142.

Légaré, A.

- 1993 "Le projet Nunavut: bilan des revendications des Inuit des Territoires-du-Nord-Ouest." *Études/Inuit/Studies*, 17(2): 29-62.

L'Écuyer, R.

1987 "L'analyse de contenu: notion et étapes." In J.P. Deslauriers (ed.), *Les méthodes de la recherche qualitative*: 49-65. Québec: Presses de l'Université du Québec.

MacBain, S.K.

1970 "*The Evolution of Frobisher Bay as a Major Settlement in the Canadian Eastern Arctic.*" M.A. . Montreal: McGill University.

Martin, C.

1978 "Ethnohistory: A Better Way to Write Indian History." *Western Historical Quarterly*, 9(1): 41-56.

Mary-Rousselière, G.

1980 *Qitdlarssuaq, l'histoire d'une migration polaire*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

1982 "Un prêtre viking sur la Terre de Baffin?", *Eskimo*, 23(print./été) : 3-8.

McCall, D.F.

1964 *Africa in Time Perspective: A Discussion of Historical Reconstruction from Unwritten Sources*. London: Oxford University Press.

McConkey, B.

1991 *A Brief History of Iqaluit*. Iqaluit: Department of Culture & Communications, Government of Northwest Territories.

McElroy, A.

1977 *Alternatives in Modernization : Styles and Strategies in the Acculturative Behavior of Baffin Island Inuit*, New Haven, Conn. : Human Relations Area Files, Ethnography Series, ND5-001.

McGhee, R.

1992 "Before Columbus : Early European Visitors to the Shores of the 'New World'", *The Beaver*, 72(3) : 6-23.

McMillan, A.D.

1995 "The Arctic." In A.D. McMillan (ed.), *Native People and Cultures of Canada*, (2e édition): 239-272. Vancouver: Douglas & McIntyre.

McNeill, W.H.

1986 "Mythistory, or Truth, Myth, and Historians." In *Mythistory and Other Essays*: 3-22. Chicago: University of Chicago Press.

Meekitjuk Hanson, A.

1978 "Iqalugajuit." *Inuktitut*, Spring, 54-58.

Meshner, D.

1995 *Kuujuuaq - Memories and Musings*. Duncan: Unica Publishing Co.

Mitchell, M.

1996 *From Talking Chiefs to a Native Corporate Élite : the Birth of Class and Nationalism among Canadian Inuit*, Montreal : McGill-Queen's University Press.

Moore, C.

1992 "Writers of History: The First People of America." *The Beaver*, 72(5): 53-56.

Müller-Wille, L. (ed.)

1998 *Franz Boas among the Inuit of Baffin Island, 1883-1884 : Journals and Letters*, Toronto : University of Toronto Press.

Nabokov, P.

1996 "Native Views of History." In B.G. Trigger and W.E. Washburn (eds.), *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*, vol. 1, North America (Part 1): 1-59. New York: Cambridge University Press.

Nagy, M.

1994 *Yukon North Slope Inuvialuit Oral History*, Occasional Papers in Yukon History #1. Yukon: Heritage Branch.

Neatby, L.H.

1984 "Exploration and History of the Canadian Arctic." In W.C. Sturtevant (ed.), *Handbook of North American Indians*, vol. 5 (Arctic): 377-390. Washington: Smithsonian Inst. Press

Olmedo, I.M.

1997 "Voices of Our Past: Using Oral History to Explore Funds of Knowledge within a Puerto Rican Family." *Anthropology & Education Quarterly*, 28(4): 550-573.

Page, J.B.

1988 "The Use of Reminiscences and Oral Tradition in the Study of Ethnohistory." In D. Wiedman (ed.), *Ethnohistory: A Researcher's Guide*, Studies in Third World Societies, #35: 275-296. Williamsburg: College of William and Mary, Dept. of Anthropology.

Pitseolak, P., and D.H. Eber

1993 *People from Our Side*. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.

Price, R.

1983 *First-Time : The Historical Vision of an Afro-American People*, Baltimore : Johns Hopkins University Press.

Purich, D.

1992 *The Inuit and their Land: The Story of Nunavut*. Toronto: James Lorimer & Co.

Qumaq, T.

- 1995a "Autobiographie: 1ere partie." *Tumivut*(6): 35-51.
 1995b "Autobiographie: 2e partie." *Tumivut*(7): 53-73.
 1996 "Autobiographie: 3e partie." *Tumivut*(8): 62-79.
 1997 "Autobiographie: 4e partie." *Tumivut*(9): 61-78.
 1998 "Autobiographie : 5e partie." *Tumivut*(10) : 43-59.

Rappaport, J.

- 1990 "Introduction: Interpreting the Past." In *The Politics of Memory*: 1-25. Cambridge: Cambridge University Press.

Rémond, R.

- 1974 *Introduction à l'histoire de notre temps: III) Le XXe siècle, de 1914 à nos jours*. Paris: Seuil.

Robinson, J.L.

- 1944 "Eskimo Population in the Canadian Eastern Arctic." *Canadian Geographical Journal*, XXIX(3): 128-142.

Robitaille, E.

- 1987 "*Militaires et Inuit dans l'Est de l'Arctique canadien, 1942-1965*." thèse (M.A.). . Québec: Université Laval.

Rosaldo, R.

- 1980 *Ilongot Headhunting 1883-1974: A Study in Society and History*. Stanford: Stanford University Press.

Ross, W.G.

- 1975 *Whaling and Eskimos : Hudson Bay 1860-1915*, Publications en ethnologie 10, Ottawa : Musée national de l'Homme.

Rowley, S.

- 1993 "Frobisher Miksanut : Inuit Accounts of the Frobisher Voyages." In W.W. Fitzhugh and J.S. Olin (eds.), *Archeology of the Frobisher Voyages*: 27-40. Washington: Smithsonian Inst. Press.

Sahlins, M.D.

- 1985 *Islands of history*, Chicago: University of Chicago Press.

Saladin d'Anglure, B.

- 1976 "Ecrivains esquimaux en syllabique." In E.P. Hamp (ed.), *Papers on Eskimo and Aleut Linguistics*: 226-236. Chicago: Chicago Linguistic Society.
 1992 "Pygmées arctiques et géants lubriques ou les avatars de l' « autre » lors des « premières » rencontres entre Inuit et Blancs", *Recherches amérindiennes au Québec*, XXII(2-3) : 73-88.

Saladin d'Anglure, B., et Mitiarjuk

1970 *Sanaaq, récit esquimau composé par Mitiarjuk*, vol. 1. Paris: Laboratoire d'anthropologie sociale du collège de France et de l'École pratique des hautes études (Ph.D.).

Scace, R.C., and C. Hunt

1975 *Exploration, Settlement and Land Use Activities in Northern Canada: Historical Review*, vol. 1. Waterloo: University of Western Ontario & Inuit Tapirisat of Canada.

Searles, E.

1998 "From Town to Outpost Camp: Symbolism and Social Action in the Canadian Eastern Arctic." Ph.D. Thesis. University of Washington.

Sharp, H.S.

1991 "Memory, Meaning, and Imaginary Time: The Construction of Knowledge in White and Chipewyan Cultures." *Ethnohistory*, 38(2): 149-175.

Spear, T.O.

1981 "Oral Tradition: Whose History?" *Journal of Pacific History*, 16: 133-148.

Stacey, C.P.

1970 *Armes, hommes et gouvernements: Les politiques de guerre du Canada 1939-1945*. Ottawa: Queen's Printer.

Stager, J.K., and H. Swain

1992 *Canada North: Journey to the High Arctic*. New Jersey: Rutgers University Press.

Stenbaek, M.

1987 "Forty Years of Cultural Change among the Inuit in Alaska, Canada and Greenland: some reflections." *Arctic*, 40(4): 300-309.

Stevenson, M.G.

1997 *Inuit, Whalers, and Cultural Persistence: Structure in Cumberland Sound and Central Inuit Social Organization*. Toronto: Oxford University Press Canada.

Them Days

1987 "'On the Goose." The Story of Goose Bay." *Them Days*, 12(4).

Trigger, B.G.

1975 "Brecht and Ethnohistory." *Ethnohistory*, 22(1): 51-56.

1982 "Ethnohistory: Problems and Prospects." *Ethnohistory*, 29(1): 1-19.

"Indian and White History: Two Worlds or One?" In M.K. Foster, J. Campisi and M. Mithun (eds.), *Extending the Rafters: Interdisciplinary Approaches to Iroquoian Studies*: 17-34. Albany: State University of New York Press.

1986 "Ethnohistory: The Unfinished Edifice." *Ethnohistory*, 33(3): 253-267.

1990 *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*. Québec: Boréal.

1991 *Les enfants d'Aataentsic*. Montréal: Ed. Libre Expression.

Trudel, F.

- 1987a "Trolio et Jack : deux Inuit au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1822-1853)". *The Canadian Journal of Native Studies/Revue canadienne d'Études autochtones*, 7(1): 89-93.
- 1987b "Moses : un employé inuit de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1822-1853)", *Études/Inuit/Studies*, 11(2) : 165-186.
- 1989a "Albert One-Eye : un Inuk à l'emploi de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de deux expéditions dans l'Arctique (1841-1849)", *Recherches amérindiennes au Québec*, 19(1) : 52-62.
- 1989b "Les Inuit de l'est de la baie d'Hudson et la traite à Fort-George (1837-1851)", *Études/Inuit/Studies*, 13(2): 3-32.
- 1990a "Adventurer: un intermédiaire inuk de l'Est de la baie d'Hudson au XIXe siècle", *Études/Inuit/Studies*, 14(1-2): 241-250.
- 1990b "Peter Okakterook: un Inuk au service de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Church Missionary Society (1848?-1857)", *Recherches amérindiennes au Québec*, 20(3-4): 19-29.
- 1991 " « Mais ils ont si peu de besoins. » Les Inuit de la baie d'Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843)", *Anthropologie et Sociétés*, 15(1) : 89-124.

Vansina, J.

- 1961 *De la tradition orale. Essai de méthode historique*. Belgique: Musée Royal de l'Afrique Centrale, #36.
- 1985 *Oral Tradition as History*. Madison: University of Wisconsin Press.

Vincent, S.

- 1982 "La tradition orale montagnaise: comment l'interroger?" *Cahiers de Clio*(71): 5-26.
- 1991 "La présence des gens du large dans la version montagnaise de l'histoire." *Anthropologie et Sociétés*, 15(1): 125-143.
- 1992 "L'arrivée des chercheurs de terres." *Recherches amérindiennes au Québec*, XXII(2-3): 19-29.
- 1997 "La version de l'Histoire présentée par la Commission royale permet-elle une meilleure compréhension entre Autochtones et non-Autochtones?" *Recherches amérindiennes au Québec*, XXVII(3-4): 124-128.

Willson, M.E.

- 1988 "Oral History Interviews: Some History and Practical Suggestions." In D. Wiedman (ed.), *Ethnohistory: A Researcher's Guide*, Studies in Third World Societies, #35: 253-274. Williamsburg: College of William and Mary, Department of Anthropology.

Woodman, D.C.

- 1991 *Unravelling the Franklin Mystery. Inuit Testimony*. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.
- 1995 *Strangers Among Us*. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.

Yatsushiro, T.

1962 "The Changing Eskimo." *The Beaver*, 293(Summer): 19-26.

1963 *Frobisher Bay 1958*. Ottawa: Department of Northern Affairs and National Resources, Northern Co-ordination and Research Centre, no. NCRC-63-6.

Zaslow, M.

1988 *The Northward Expansion of Canada, 1914-1967*. Toronto: McClelland & Stewart.

Annexe A : ASSENT TO PARTICIPATE IN THE RESEARCH PROJECT

History of the American Army Base in Frobisher Bay / Iqaluit during the 1940s
(Licence # 01000298N-M)

I, the undersigned, _____, consent of my own free will and in all knowledge to participate in this research project by being interviewed about the history of Iqaluit and about the coming and activities of the Americans during the 1940s.

This research is part of two larger projects :

- 1st : *Discourse and Identity in Iqaluit*, directed by Louis-Jacques Dorais (Laval University, Quebec) and Susan Sammons (Nunavut Arctic College, Nunatta Campus, Iqaluit);
- 2nd : Making of an « Inuit History » course in the Inuit Studies Program, Nunavut Arctic College, Nunatta Campus (Iqaluit), supervised by François Trudel (Laval University, Quebec) and Susan Sammons (Nunatta Campus, Iqaluit)

The main goal of this research is to document the history of Frobisher Bay / Iqaluit **in an Inuit perspective** to be complemented and compared with Southern archival materials.

These interview recordings, whether they are audio, video or photographic, and the resulting transcriptions, translations and images will be used for the following purposes :

- Data for a graduate research at Laval University (Quebec, Canada), supervised by François Trudel and Louis-Jacques Dorais;
- Elders' memories and historical data to be preserved as « archives » in the community of Iqaluit for the next generations and for educational purposes (in schools, Arctic College...);
- Publication of articles and presentation of speeches about the results of this research.

No profit and/or royalties are to be made with the report that will be written at the end of this research. The researcher will not use the interview recordings, whether they are audio, video, or photographic, and the resulting transcriptions, translations and images for any other purposes without my permission.

I understand that I may quit the research, or withdraw my consent to the project's use of data concerning me, at any time, and without having to justify my decision.

Signature of the interviewee

Signature of the researcher

Signed in _____, on _____ 19 _____

Annexe B : GUIDE D'ENTREVUE

Basic informations about the interviewee → birthdate?
 → come from where? how many Inuit in camp?
 → lives in Iqaluit since when?

Iqaluit (or Tasiujaqjuaq) before the Americans? camps in the Bay?

rumors of a war in the Qallunaat world? rumors of Americans in Frobisher Bay?

When the Americans first came in the 1940s?

→ remember the first planes? reactions? Many ships?

Their first place = an island in the Bay... **Mialigagtaliviniq** (october 1941)

- Why is it called like this?
- Graves of Americans or Inuit people? digged up after?
- How long did the Americans stayed at that place?
- What kind of contacts did the Inuit have with them? (weather balloons, rubber)
- When buildings destroyed there?

When did they move in Tasiujaqjuaq (Iqaluit)?

Construction of the base... → many Qallunaat workers? Inuit workers?
 → many buildings? what kind? where? (map...)

How many Inuit near the Base?

- where were they living? in what kind of habitation?
- Base = attractive for Inuit? why?
- kind of contacts with the soldiers? what was exchanged, bought?
- how they communicated with them (language problems)?
- the RCMP here at this time?
- restrictions for women and children? alcohol?

Inuit Workers...

- How were they selected? Only men? younger or older Inuit?
- kinds of work they did for the Americans?
- How much were they paid? Cheques or cash?
- employed for a long time or only short periods?
- continue to hunt and trap? Trade with HBC?
- Eskimo MessHall for Inuit employees... separate from the military personnel?
- kind of food and goods bought at the Quartermasters Stores???

- The Base...
- many military personnel during the 1940s at the Base?
 - many planes coming everyday at this time? many ships in summer?
 - which new goods the Americans had ?
 - their uniforms? their rifles? their equipment??
 - what were the Americans doing on the Base? (activities)?
 - the dump... what kind of things the Inuit collected there?
 - the military hospital? what kind of treatments?

 - the movies...
 - music? songs? dances?
 - parties on special occasions (Christmas, etc...)?

Other special events, anecdotes from the 1940s?...

- fire in buildings?
- crashed planes?
- wrecked ships, boats...?
- trips made by Inuit in American ships, tug (barges)?
- trips in American military airplanes?
- Inuit camp moved elsewhere?
- moved on an island (summer 1947): which island? why? what happened after?

Americans replaced by the Canadian military, which differences? Changes?

American Base = good thing for the Inuit?

Names of people who were here in the 1940s?

Other things remembered about the Americans?